N° 799 42e Année T. CCXXXI 1er Octobre 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger :** 1/2 tarif postal, **5 fr. 75;** plein tarif **6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT TRENTE ET UNIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1931

1er Octobre 1931 — 1er Novembre Tome CCXXXI

MERCVRE

DE

FRANCE





(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXI

LES DERNIÈRES ANNÉES
D'ALBERT SAMAIN

—

Mme Samain s'éteint, le 12 janvier 1899, presque octogénaire. En rentrant à midi de son bureau de l'Hôtel de Ville, le poète a trouvé sa mère terrassée par une congestion et étendue râlante dans l'appartement de la rue Saint-Martin où tous deux cohabitent depuis quinze ans. Il y en a plus de dix-huit qu'ils vivent ensemble.

Coup du destin pressenti et redouté, certes, mais terrible coup à cause des circonstances mêmes de cette fin sans adieu. A partir de cet instant, on peut dire qu'Albert Samain commence à son tour de mourir. Il est déjà touché par la phtisie et son état de santé s'aggrave aussitôt.

D'abord un véritable affolement s'empare de lui à l'idée de vivre seul désormais. Il ne parvient à se reprendre un peu et à retrouver un semblant d'apaisement que grâce aux attentions de sa « chère et bonne sœur ». Celle-ci essaie d'adoucir, à force de délicatesse, les heures sanglotantes de la séparation de ces deux êtres dont l'un s'est tenu dans la dévote et quasi aveugle soumission aux volontés et aux vertus bourgeoises de l'autre. Le voici maintenant livré à l'aléa des services mercenaires. Comment s'y habituera-t-il, s'il s'y habitue? Tenter de reconstituer un intérieur que la vieille maman avait comme ouaté de tendresse n'est point dès lors chose aisée. Plusieurs s'y emploient. Des amis, en particulier M. Raymond Bonheur, ce frère d'intelligence et de cœur, et Alcide

Roman, un collègue de la Direction de l'Enseignement à la Préfecture, s'ingénient à l'œuvre pie des consolations qui ne soient pas inutiles paroles, mais servent efficacement, dans son marasme, un célibataire jusqu'alors assez négligent des contingences. D'autant plus désemparé ainsi par l'absence au foyer d'une présence peut-être un peu tyrannique dans son affection, mais à coup sûr tutélaire.

Tous comprennent le pauvre garçon atteint dans ses sources vives. Ils « se travaillent », ainsi qu'il le constate lui-même, afin de lui faire quitter Paris autant pour opérer une diversion à son chagrin dans une maison vide où il erre, comme une âme en peine, de pièce en pièce, que pour tenter de rétablir, par une saison dans une station climatique, une santé déjà fort chancelante et que cette rude secousse achève d'ébranler dans ses intimes profondeurs.

Aux regards des gens avertis, Samain trahit les signes non équivoques d'un homme en proie à un mal caché qui ne pardonne pas. Les symptômes apparents en remontent à l'année précédente. De la vallée de Chevreuse, il écrivait, au début de septembre 1898, à son camarade Alcide Roman pour qui « son amitié, affirmait-il, n'avait pas de secret », ces lignes significatives et prémonitoires:

> Figurez-vous que ma villégiature chez Bonheur a été interrompue par un sale et ridicule bobo, comme une espèce de gourme, qui m'est venu au-dessus de la moustache, à l'angle du nez. J'espère que cela n'est pas grave. Le médecin me le dit, mais à la figure, on s'inquiète si vite et la chose présente des côtés si pénibles. Vous me verrez avec un emplâtre (1).

Dans ces conditions, il préfère ne point se montrer. Il garde la chambre, cachant à tous son retour, et ne consent à sortir que pour l'enterrement de Stéphane Mallarmé. A M. Albert Mockel qui le rencontre derrière le

(1) Lettre du 11 septembre 1898.

cercueil, le malade expose la contrariété qu'il éprouve de ce qu'il nomme « un maudit furoncle », lent à guérir et d'aspect disgracieux (2). C'était là une manifestation probable de tuberculose avancée. Le soupçonne-t-il? Il ne semble pas. Le docteur Duchâtelet, médecin de Coppée, voyant affecté outre mesure le client occasionnel qui lui a été recommandé, se garde bien, on le conçoit, d'insister là-dessus. Mais le praticien ne se trompe point sur le cas qui est présenté à son examen.

Toutefois, parents et amis ont été discrètement avertis :il y a urgence à emmener Samain dans le Midi. Il s'en va bientôt, en effet, quasiment enlevé par M. Raymond Bonheur qui s'est fort charitablement constitué le guide et l'infirmier de son ami, pendant ce voyage qu'il a imposé malgré les objections et résistances de l'intéressé. Tous deux s'arrêtent à Villefranche-sur-Mer. Ils se logent dans un modeste hôtel-auberge devant la Méditerranée au prix qui serait aujourd'hui inopérant de six francs par journée de pension — pourboires compris.

M. Raymond Bonheur ne reste là-bas, bien entendu, que le temps d'installer et d'acclimater le poète. Quand il le laisse, huit jours plus tard, Samain se sent comme perdu, et, le soir venu, une marée de tristesse monte en lui, immense comme la mer. Malgré les promenades dans le bourg et les environs, lorsque les sorties sont possibles, car il a plu beaucoup cette saison-là sur la Côte d'Azur, malgré le *Port-Royal* de Sainte-Beuve emporté dans son bagage afin d'en faire son livre de chevet, Samain parvient difficilement à se défendre contre les souvenirs qui le hantent et l'impression de mortel ennui de son isolement. Qui voir? A qui parler? A quoi s'occuper? S'il ne se raisonnait, vite il reprendrait le train pour s'en retourner dans ce logis haut perché de la rue Saint-Martin d'où on l'a contraint de s'exiler, où il a toutes ses habitudes

(2) M. Albert Mockel a rappelé le fait au lendemain de la mort de Samain. Cf *La Réforme de Liége*, 9 septembre 1900.

et où son cœur est demeuré, mais dont l'atmosphère lui est devenue pernicieuse. Va-t-il mieux?

« Je suis sur le flanc, avoue-t-il à cette date, il faut me remonter. » Mais il ne s'y emploie, quant à lui, qu'à demi.

Pourtant l'endroit est idéal, dès que le temps veut bien sourire. A l'écart du rastaquouérisme niçois qui ne déborde pas jusqu'au bourg pittoresque, Villefranche, distant de quelques kilomètres des villas mondaines et des palaces envahis par les snobs et les élégants, a gardé une physionomie qui à d'autres heures agréerait fort au poète.

Il sait la voir d'ailleurs et la décrire :

Villefranche est un petit village tout à fait italien de saveur. Maisons peintes de couleurs tendres, escalier tournant en perspective de décor, tas de fruits colorés sous des parasols, petites ruelles étroites pavées de cailloutis, avec une marmaille bruyante qui s'ébat toute la journée, voûtes et arcades en tohu-bohu et petits sentiers impraticables d'opéra-comique...

...A mon premier « soleil » ici, en me promenant le matin dans les petites rues fraîches et parfumées de l'odeur des fruits, j'ai eu, en voyant au-dessus de ma tête entre les toits roses rapprochés une belle bande d'indigo, une impression de joie instinctive et physique, vraiment très vive (3)...

Si la température continue de s'adoucir et le ciel de se montrer clément, le séjour, Samain l'espère, sera propre à vaincre une nostalgie qu'il ne dissimule pas et peut-être ce mal secret sur lequel il n'insiste point. Le grand air roboratif ravive, on dirait, sa faiblesse, si bien qu'il se décide à réclamer de son chef de bureau « un supplément de congé sous forme d'acompte de vacances ». Spontanément, M. Wolff avait déjà pris sur lui d'accorder à son subordonné ponctuel trois premières semaines de repos. M. Bonheur en partant avait surabondamment chapitré ce dernier sur la nécessité de prolonger sa cure le plus

(3) Lettre à Alcide Roman, 7 février 1899.

longtemps possible. Alcide Roman dans sa réponse a levé tous scrupules en assurant au fonctionnaire qu'en pareil cas à l'Hôtel de Ville on s'arrange entre collègues.

Grâce à la bienveillance de M. Wolff, dûment renseigné par ailleurs, l'expéditionnaire obtient plus et mieux qu'il n'espérait : un congé régulier aux appointements payés. « Je vais essayer de me refaire », annonce-t-il dans sa lettre de remerciement. Maintenant le site qu'il connaît bien l'enchante et il le décrit d'une plume moins cursive et plus enthousiaste encore qu'à son collègue :

Je me plais toujours beaucoup à Villefranche. Par un ciel de cristal comme celui de ce matin, ce pays est vraiment admirable. Il y a tout autour des coins merveilleux, un entre autres que j'ai baptisé pour moi « l'Archipel ».

Une baie largement ouverte sur la mer entre les promontoires de Beaulieu et de Saint-Jean. La mer complètement déserte y est d'un bleu idéal, d'un bleu vert de plume de paon. Sur ce bleu, l'écume blanche comme la neige, c'est véritablement la mer d'Aphrodite. L'eau est si claire qu'on dirait de l'eau dans une carafe. Pour un homme du Nord comme moi, il y a là une révélation de la beauté de la terre qui exalte doucement (4)...

En dehors de cette fermentation spirituelle, rien. D'amélioration réelle, aucune, hélas! Le poète rentre à Paris, moins las, moins triste, l'appétit stimulé. Pas guéri, pourtant. Il passe les vacances de cette année-là, comme tant d'autres fois, dans le parc ombreux de Raymond Bonheur, à Magny-les-Hameaux. Il voit s'achever à regret ce mois de septembre.

Peut-être s'est-il trop imprudemment remis au travail. Il a emporté avec lui, dans sa retraite « du bout du monde », le manuscrit de *Polyphème*. Il veut connaître l'opinion de son hôte qui deviendra son collaborateur pour la musique des chœurs. Il entend faire çà et là

(4) Lettre du 13 février 1899. Citée par M. Robert Kemp, *Ami du Lettré*, 1924.

de légères retouches sur les conseils de François Coppée, qui reproche à l'ouvrage d'être peu scénique. De corrections de détail en corrections de détail, l'auteur est conduit à des remaniements de scènes. Et il s'y fatigue outre mesure, dans l'emballement que lui procurent les tâtonnements en vue d'une version définitive.

Je vous parlerai de petits changements à mon *Polyphème,* écrit-il à son fidèle Roman, et des réflexions de Bonheur à ce sujet. J'ai été heureux de voir que son impression a été bonne et assez semblable à la vôtre, dans l'ensemble. Le rôle de Polyphème et le coup de théâtre de la fin, bien que prévu, l'ont frappé. Il ne voit pas une ligne à changer au rôle de Polyphème qu'à ma place, dit-il, il porterait tout droit à Mounet-Sully, tenté quand même par un risque magnifique... Nous parlerons de cela (5).

Cet automne-là, aux longues heures de causerie rue Boissonade où Roman invite souvent à sa table son collègue, sous prétexte que le pot-au-feu familial lui vaut mieux que les sauces du restaurant, il n'est question que du drame et des négociations à entamer pour placer l'œuvre à la Comédie-Française. On en parle encore, aux soirées hebdomadaires du Guillaume Tell, où se réunissent les employés de l'Hôtel de Ville. Samain y est plus assidu qu'autrefois. Il sort moins ou plus du tout et le café où s'assemble la société est au rez-de-chaussée de son immeuble.

Il a repris la tâche quotidienne au bureau. Mordu sournoisement à la poitrine, quoi qu'il fasse, il sent que s'épuise, à mesure que décline l'année, la provision d'énergie rapportée du Midi. Le début maussade d'un hiver nauséeux et comme pourri de pluie et de boue passe cahin-caha. Ni les attentions de M. et de Mme Roman, ni les propos du Guillaume Tell ne font diversion à des pensées qui prennent naturellement un cours morose.

(5) Lettre du 15 septembre 1899.

Une sorte de paresse intellectuelle et physique envahit peu à peu Samain. Lui si exact aux gestes traditionnels, c'est à peine s'il satisfait, cette fois-ci, à la correspondance d'usage et aux politesses de déférence qu'il accomplit comme un rite.

Je vais tâcher de prendre mon courage à deux mains, annonce-t-il le 1er janvier 1900 à son ami Paul Morisse, et d'aller en voiture faire ma visite à Coppée. Il y a longtemps que je ne l'ai vu...

Il ne réalise toutefois cette démarche qu'en février, tellement, en dehors de ses allées et venues à son bureau proche, sortir lui devient à charge. « Je me terre comme un vieil invalide au coin du feu », fait-il savoir à quelqu'un qui s'étonne de son silence, vers la même date.

Dès le mois de mars, il est de nouveau si déprimé, si à bout qu'il se comprend incapable de continuer un service, même allégé. L'obligeance de ses collègues du 3e bureau et le dévouement de celui qu'il nomme familièrement son « petit Ginet » lui ont pourtant réduit la besogne à chaque vacation. Si bien qu'il ne fait plus quasiment que de la présence. Cela même est bientôt au-dessus de ses forces. Discrètement, M. Wolff, consulté, laisse entendre à l'expéditionnaire qu'un collaborateur en moins, à cette époque de l'année en tout cas, n'est pas une affaire. Plus tard, s'il est besoin, on réglera la chose du côté de la direction du personnel.

Voilà Samain tranquillisé. Mais il s'ennuie à mourir dans son petit appartement où le calfeutre l'inclémence de la température. Il est bientôt excédé de traîner de pièce en pièce « une carcasse toussotante, grelottante et souffrante ». Au début d'avril, il décide de s'en aller à Lille, chez son beau-frère, M. Soulisse, où on le réclame. Sans prendre le temps de prévenir ni Alcide Roman, ni Ginet, ni Desmaisons qu'ils n'aient pas à l'attendre au

café, ou à monter jusqu'à son cinquième étage, il brusque son départ.

Aussi bien ne fait-il qu'avancer un voyage qu'il pressent à cause de la maladie d'un oncle maternel, septuagénaire, qui lui est très cher et dont on redoute, d'un moment à l'autre, le décès.

D'abord, Samain n'envisage rester dans le Nord qu'une quinzaine de jours. Ensuite, il réfléchit. Il s'avise qu'ayant fait la dépense d'un petit déplacement tout de même onéreux à sa bourse mal garnie, il serait économique et sage de prolonger plus longuement son séjour. Choyé par ses jeunes nièces, soigné avec une affection anxieuse par sa sœur aînée, pourvu de tendresse et de distractions, il s'avoue dans une situation bien plus favorable à la guérison que dans son logement parisien sans confort. Il sollicite donc de son chef un congé de trois mois, en bonne et due forme, en attendant de prendre toutes dispositions utiles, après avis du médecin de l'Administration. Cela veut dire pourvoir au besoin à un remplaçant. Se faire mettre en disponibilité, Samain n'y peut songer. Il faut vivre, et il y a belle lurette que les poèmes ne constituent pas de rentes à leurs auteurs. Quant à la liquidation d'une pension de retraite, c'est chose qui ne s'accomplit pas sans lenteur.

D'ailleurs, l'administration préfectorale n'est pas une marâtre. Appuyé par M. Wolff, Samain obtient sans difficulté ce qu'il demande. Libre à lui de « tâter » de l'Algérie, comme il dit, ce que les siens voudraient lui persuader. Mais à ces suggestions, il résiste. Passer les mers, s'en aller seul, si loin de tous, non, non!

En Flandre, le printemps tardif naît, fleurit pauvrement et meurt parmi les giboulées et les bourrasques. Le mois de mai surtout est, cette année-là, particulièrement pluvieux, avec des journées et des semaines entières de ciel tout d'une pièce, plus gris, plus bas, plus opprimant encore qu'à l'accoutumée. Cette température hostile

ajoute au climat naturellement humide de la vieille ville aux cent canaux comblés qui suinte par tous ses pavés et ses murs. Triste villégiature pour le poète, pareil à un oiseau captif qui bat de l'aile! Il paraît imprudent, d'autre part, de laisser le malade risquer, par vent et froid, un voyage qui le démolit et qui l'oppresse. Si bien que Samain se trouve encore à Lille le 1er juin.

Durant ces deux mois, il n'a pu, même emmitouflé, s'aventurer au delà du canal, jusqu'au Bois de la Deûle, tout proche de la rue Jacquemars Gielée où habitent ses hôtes. Pas moyen non plus d'aller rêvasser au calme du Jardin Vauban, le Luxembourg lillois, qui, de l'autre côté de la rue, fait presque vis-à-vis à la maison. Là, des frênes et des saules pleureurs penchent des ombrages légers au bord d'une vaste pelouse au-dessus d'allées tranquilles. Il serait dangereux de s'attarder sur ce banc qui fait face à la grotte artificielle verdie de mousse. A l'endroit même où l'on verra, demain, le mémorial du poète et son médaillon, œuvre de Mme Yvonne Serruys, Samain n'a point mené sa promenade égrotante ni évoqué les souvenirs de son adolescence. Bon gré mal gré, obligé de se renclore dans la chambre, il passe ses heures lilloises les pieds au chaud dans des pantoufles devant un peu de houille qui sent la suie. Si encore il pouvait tisonner de belles flammes claires et pétillantes de bûches à la saine odeur de résine!

L'eau cesse-t-elle de gargouiller aux gouttières, il souffle une vilaine bise glacée qui secoue d'une toux tenace, sous ses lainages, le pauvre phtisique dès qu'il hasarde quelques pas au dehors. Qu'il regarde donc de sa fenêtre les frondaisons du square comme son Infante mélancolique au désert du vieil Escurial! Dans de telles conditions, l'amélioration escomptée ne se produit pas. Malgré les petits plats qu'on lui prodigue pour stimuler sa faim, l'appétit laisse fort à désirer : « Je mange à peine, écrit-il à un ami, de quoi nourrir un oiseau et il faut

toujours que je m'appuie sur la viande hachée (6) ». Or, il a dégoût de ce régime. Puis, au vrai ,il commence bel et bien à se décourager. Dame! voilà ses moindres projets à vau-l'eau, ses vacances peut-être compromises. M. Bonheur, désolé que l'ami se fasse aussi longtemps attendre, le presse d'arriver. Alors, malgré toutes les raisons que l'on a ensemble de le retenir où il est et de le laisser agir au gré de sa fantaisie, le poète précipite une fois de plus son départ. Par besoin de changer sans doute. Une escale à Paris, puis en route pour Magny-les-Hameaux. Il a l'illusion de croire — ou feint-il? — qu'un mois de plein campagne et de bienfaisant farniente dans l'herbe le remettront tout à fait sur pied.

Hélas! on déchante bientôt. Le ciel de l'Ile-de-France semble avoir à tout jamais perdu son frêle azur. Le soleil ne brille que rare et parcimonieux. Moins aigrelet ici qu'en Flandre certes, le vent accourt du fond de la vallée, trop violent pour la poitrine délabrée de Samain. Les longues siestes vautrées à l'épais du gazon ne sont pas possibles. Tout de même le climat agit. L'appétit, après un fléchissement, semble peu à peu revenir et, avec lui, la bonne humeur et comme un regain de sourde vigueur. Oh! qu'on se rassure, plaisante-t-il dans une lettre à l'un de ses collègues; les symptômes ne sont pas inquiétants pour la morale. Ils n'abusent pas le patient sur ses limites et ses possibilités physiques :

Il y a pourtant ici des petites bonnes qui feraient loucher notre sieur D... Moi, je ne me sens bon qu'à les couronner rosières, en les embrassant sur le front... hélas! Aussi plus aucune espèce d'idée folichonne ne vient-elle traverser mes longues heures de loisir et je suis aussi innocent que la vache qui fait des tartes dans le pré, à côté de moi (7)...

A-t-il regret, cygne involontaire, d'autres heures, bien mortes, celles-là, des parties du quatuor du 3e bureau

(6) Lettre à Alcide Roman, mai 1900.
(7) Lettre à M. E. Dennery, 3 juillet 1900.

dans les salons hospitaliers de Mme Louis, à la gerbe d'or, rue Monsieur le Prince?

> Fleurs suspectes, miroirs ténébreux, vices rares,
> Certes, tu fréquentas maints songes inquiétants
> Et, vin noir décanté dans des coupes bizarres,
> Tu bus à larges flots l'artifice excitant (8)...

A-t-il regret? Il se peut.

Mais il lui faut bien constater que l'oppression continue sans cesse qui le fait presque râler, non plus d'amour, mais d'étouffement, dès qu'aucune brise n'émeut l'air.

Le 7 juillet, il affirme dans une autre lettre mieux dans le ton de sa qualité d'esprit que la guérison par lui espérée à larges, lentes et sûres étapes ne progresse pas en raison des efforts tentés pour enrayer le mal sournois :

> Je suis pourtant, et je voudrais que vous puissiez m'y voir, dans des conditions vraiment parfaites. De ma fenêtre, un horizon de verdure à perte de vue; et, quand je descends, un grand jardin, tout fleuri en ce moment de roses et de lys avec des coins délicieux où je vais m'asseoir pour respirer, la tête à l'ombre, l'air le plus pur et le plus limpide. Je ne saurais rêver de conditions meilleures et pourtant je ne marche pas à pas de géant... Le docteur qui est venu dimanche me maintient au repos sur toute la ligne. C'est la consigne; j'ai gros à refaire et c'est long. Du côté de la bronchite, je n'ai rien gagné, elle me tient toujours à la gorge avec la même obstination et cela m'ennuie beaucoup, beaucoup. Toujours tousser, cracher nuit et jour, et surtout, surtout, pour un rien, un essoufflement. Il me faut marcher à petits pas et cela me donne à moi-même une sensation si piteuse de faiblesse, de vieillesse, qu'elle dépasse ce que je pourrais vous en dire (9)...

C'est pourquoi, encore qu'il n'estime sa jeunesse ni sa vie irrémédiablement condamnées, car il se croit tout bonnement affligé d'un catarrhe récalcitrant, il prend des mesures en vue du renouvellement promis de son congé.

(8) *Au Jardin de l'Infante.*
(9) Lettre publiée par M. Robert Kemp, *La Liberté*, 8 janvier 1923.

Aussi bien, allègue-t-il, « intellectuellement toute dépense un peu sérieuse m'est interdite ». Mais, à le voir si débile, si amaigri, si déchiré jusqu'au tréfonds de l'être, par des quintes de toux de plus en plus fréquentes, pour tous c'est l'appréhension et la grande anxiété.

Dans les attentions de la famille Bonheur, « ces Bonheur, écrira-t-il, dont la délicatesse et la bonté sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire », dans les lettres presque quotidiennes de sa sœur, dans les visites répétées de son frère Paul, qui vient de Paris à bicyclette et y retourne de même, dans la sollicitude de ses collègues, il ne voit qu'attachement, ferveur et constante camaraderie. Nullement l'angoisse permanente qui bouleverse son entourage, tourmenté par la menace d'un imminent dénouement.

Lui cependant s'ennuie du bureau, au long de ses journées mornes et stériles. Il s'informe d'un chacun, de Desmaisons qui le supplée et qui a des tracas en ce moment, de Panel le Bœrophile qui a prédit le succès de « ces cochons d'Anglais », de Lauvergeat, un nouveau commis, voire d'un garçon de bureau, M. Richez, ancien coiffeur et Lillois d'origine. Il n'est point jusqu'à Mme Jacques, une femme de service, qui ne soit, à l'occasion, prétexte à quelque allusion gauloise. Et il souhaite se retrouver au milieu de son petit monde ordinaire d'employés subalternes. Dans une lettre collective aux commis expéditionnaires, il se voit de retour parmi eux et déjà réchauffé, ragaillardi dans la jovialité ambiante et la rate dilatée par propos et joyeux devis épicés au gros sel. Il exagère un peu par charité et gratitude.

Dennery, Desmaisons ou Panel à tour de rôle, du consentement de leur chef, font le nécessaire pour envoyer à Samain les mandats de ses appointements et hâter, près de la direction du personnel, la régularisation de ce congé à solde entière qui sera le dernier.

Au début de juillet, le poète explique à ses correspondants qu'il n'est plus chez M. Bonheur. Il a loué, de l'autre côté de l'église, un peu plus loin que la grande demeure amie où il passe ses après-midi sur la terrasse, une petite maison peinte en rose (10), un peu en retrait de la route de Versailles. Un jardinet ombragé de sureaux, de frênes, de seringas et d'ébéniers entoure cet ermitage qui semble fait à souhait pour un rêveur. Devant le courtil s'étale l'infini de la plaine, et l'air salubre du large apporte là les odeurs bucoliques des champs, des parfums d'étables et de bergeries.

Samain n'est point seul d'ailleurs dans son étroit domaine aux plates-bandes débordantes de rosiers et d'œillets. Il y a fait venir sa vieille Clémentine, une brave femme aux hanches robustes qui, depuis des années, sous la direction autoritaire de Mme Samain, qu'elle supplée sans maugréer, prend soin du ménage du célibataire. Elle est dévouée au poète comme à un véritable fils, parce que ce maître sans morgue est poli et accommodant. Aussi parce que, dans le temps, il a rendu un fier service au mari de celle-ci, un agent de police impliqué (mon Dieu! la chair est faible!) dans une assez vilaine histoire.

Son homme tiré d'un mauvais pas, la bonne Clémentine, aujourd'hui d'âge canonique et veuve, est demeurée reconnaissante et fidèle. Elle est bien précieuse au malade.

> Je suis entre ses mains, écrit-il, comme un enfant de cinq ans. Tous les deux jours, elle me masse, elle me frotte, elle me bouchonne à l'eau de Cologne. Et elle a bon poing (11)...

Les frictions au gant de cuir de la bénévole infirmière et son absolu dévouement activent le sang appauvri et

(10) C'est sur la façade de cette maison qu'a été apposée, le 7 juin 1925, une plaque en céramique de Sèvres, rappelant que le poète Albert Samain est mort en cet endroit.

(11) Lettre collective aux expéditionnaires, 9 juillet 1900.

communiquent une chaleur de bien-être. Mais le soulagement est momentané. La poitrine du patient rend, à chaque épreuve, un son plus caverneux, le dos se voûte et la maigreur qui fait saillir, chaque jour, les os, apitoie la garde-malade. La phtisie sape l'être aux sources. Clémentine sait bien que tout secours humain est vain désormais. Du fond de son cœur de simple, elle prie Dieu qui opère des miracles, et morigène son malade, s'il lui arrive de céder au pessimisme et à la tentation d'un découragement passager.

— Allons! allons! rudoie-t-elle, bourrue exprès, secouez-vous un peu au lieu de rester là assis tout piteux.

Samain sourit, obéit et se lève. Cependant, le court trajet de la maisonnette rose jusqu'au manoir de M. Bonheur devient, de jour en jour, un voyage plus pénible à entreprendre. La côte à peine sensible qui gravite vers l'église apparaît comme une montée de calvaire. On s'arrête, on s'appuie aux arbres de la route, on tousse, on expectore, chemin faisant, et on arrive en nage.

— Je vais vous conduire, insiste Clémentine qui a compassion. J'irai vous reprendre avant soleil couché.

Mais son Antigone confirme chez Samain l'idée d'une faiblesse qui l'humilie.

Bientôt c'est une paresse à dépasser les haies et le portillon de bois du potager paysan. Enfin le poitrinaire doit se résigner au va-et-vient piétinant entre les allées en croix du jardin du curé. Il avance à pas menus entre les sentes bordées de buis, épuisé avant d'avoir achevé le tour du propriétaire. Et il s'affale sur des chaises que la prévoyante Clémentine omet toujours de rentrer, la distraite! quand elle va coudre ou tricoter dans la verdure.

Le courrier de Lille apporte, à cette époque, une grande joie au poète que Paris néglige maintenant après l'avoir exalté. Une jeune revue régionaliste, *Le Beffroi*, fondée par des débutants aux lettres, prépare à l'illustre aîné

les honneurs d'un fascicule spécial avec portrait et fac-similé d'autographe. Pour la première fois, les vers d'*Au Jardin de l'Infante* et d'*Aux flancs du Vase*, et les proses de contes presque ignorés du public, l'homme et l'œuvre enfin, sont l'objet d'études et d'analyses et d'hommages annonciateurs de la gloire. Ah! que Samain est ému de cette sympathie spontanée qui lui vient du pays natal! Malgré qu'il se sente débilité par une anémie qui lui rend toute application pénible, il s'empresse de dire sa gratitude à ses admirateurs, dont plusieurs lui sont totalement inconnus. Il écrit à l'un d'eux :

Je ne veux pas tarder à vous envoyer tous mes remerciements pour *Le Beffroi*. C'est tout à fait réussi et je ne pouvais désirer mieux. Il y a là pour moi un hommage affectueux qui, en me rapprochant de mon passé, et en m'en faisant sentir, encore maintenant, les ingratitudes le rendait encore plus cher à mes yeux...

Puis, après quelques appréciations sur l'ensemble du numéro, dès le deuxième feuillet de la lettre, la calligraphie élégante et large de l'expéditionnaire artiste devient tremblée et comme sénile; elle accuse des signes brusques et navrants de soudaine dépression. Il dépêche la fin en ces termes :

Je vous demande pardon. Mais vous voyez mon écriture! Je constate avec stupéfaction que je ne peux plus écrire de mon écriture courante. Qu'est-ce que cela signifie?... Je suis tout à fait fatigué (12)...

Elle est datée, cette lettre, de Magny-les-Hameaux, le 14 août 1900. Après ce soir-là, Albert Samain n'a plus écrit. Sur sa table de bois blanc, son petit encrier portatif est resté ouvert, son porte-plume de deux sous est resté appuyé près du couvercle levé, mais le poète n'y a plus touché. Après ce soir-là, il a essayé encore de lire, mais c'était là encore trop pour le cerveau d'arrêter l'atten-

(12) Lettre à Léon Bocquet.

tion sur un texte. Samain s'est contenté ensuite de respirer des glaïeuls et des orchidées que l'on prenait soin de renouveler dans un vase de verroterie.

C'est ainsi que nous le livre une dernière photographie prise par M. Raymond Bonheur, le lendemain 15 août. Emouvante image à regarder! Sur la tapisserie fleuragée de la pièce que décorent deux gravures clouées à même la muraille, devant la cheminée où des roses sont posées au bord d'une coupe, le poète est assis, la main gauche décharnée soutenant le menton osseux. Le visage est tiré, le nez déjà pincé, la moustache tombante. Et les yeux, derrière le lorgnon, les yeux fixés au loin, sont vagues et sans doute vitreux. Samain semble attendre l'inspiration ou, comme il disait, la douce illumination de l'intelligence. Mais peut-être s'étonne-t-il de voir cheminer vers lui, du fond du mystérieux « Au-delà », celle qu'il n'appelait point.

Il s'en est allé, au crépuscule du 18 août, par une heure d'oppression et d'orage, sans révolte, sans acte de foi ni sursaut d'agonie, d'une suprême défaillance comme il l'avait souhaité, à l'instant que, dans le jardin ébloui par la lumière déclinante, l'épanouissement des roses pesantes se penchait pour mourir.

Deux religieuses de Port-Royal, les dernières d'un ordre réprouvé, furent mandées pour ensevelir le poète de la tendresse élégiaque. Un instant, contre la croix rouge de leur robe, elles tinrent pressé le cœur passionné qui, après avoir cherché l'amour à travers les amours, avait cessé de battre sans avoir rencontré la femme de son rêve ni s'être exprimé, selon son vœu, dans une œuvre dramatique définitive et triomphante.

LÉON BOCQUET.

LA REVANCHE DE VÉNUS

—

A ma chère femme — modèle des épouses — je dédie cette étrange nouvelle... qu'elle ne comprendra pas...

FANCY.

O tempora! o mores!

Une préface?... à quoi bon?... J'avais une idée — bonne ou mauvaise — à exprimer sur l'évolution possible des mœurs actuelles, je l'exprime. Bien?... mal?... Médiocre juge, je laisse à d'autres, à la critique, aux lecteurs, le soin de le dire. Chacun à sa manière, ils n'y manqueront pas...

L'AUTEUR.

Mars 1999.

Une fois de plus, me voilà suivi par cette femme. Je dis « une fois de plus », parce que, depuis des semaines et des semaines, c'est tous les soirs la même chose. Une vraie scie... Mon grand-père maternel, un fameux disciple de saint Hubert, passionné de cynégétique — il chassait surtout, disait-il, les poules d'eau, ou... sur le dos, je ne sais plus au juste — me racontait souvent, vers la fin de ses jours, et pour parfaire mon éducation, qu'à certaines époques de l'année, les chiens partent eux aussi en chasse, quoique sans fusil, et qu'ils peuvent alors demeurer des heures, des jours et des nuits au même endroit, immobiles, haletants, la langue dehors. Imagine-t-on cela!... la langue dehors!... Jamais mon grand-père, à la délicatesse duquel je rends ici hommage, ne m'expliqua la raison exacte de ce phénomène incroyable. Des heures, des nuits, et la langue dehors!... Pourquoi? Insoluble problème. Et la cause pro-

fonde de cette persévérance canine restait pour moi impénétrable. Devais-je donc me résigner à mourir sans la pénétrer?

Crainte vaine. Voici que, du contraire, l'heureuse certitude peu à peu me gagne. Et je la dois, par une singulière association d'idées, tant aux récits colorés et vivants, quoique incomplets, hélas! de mon grand-père, qu'à la présence continuelle de cette femme, qui me tourmente...

Pas de méprise, ni d'allusions fâcheuses, grossières, inadmissibles. Précisément, il s'agit bien d'une femme, et non du quadrupède qui émerveillait tant mon grand-père. Autrement dit, d'un de ces êtres chevelus et charmants — ô combien! — qui, vers l'an mil neuf cent et trente, paraît-il, s'attifaient encore d'adorables mais ridicules fanfreluches, et savaient alors, assurent les savoureuses chroniques du temps, concevoir leur faiblesse comme une force, bien que déjà la maladie du siècle, dite masculinisme, commençât sérieusement à les trahir. Oui, une femme — inutile de le dissimuler — menace d'entrer dans ma vie. Quelle horreur!...

Une femme, en chair et en os, d'une conception architectonique irréprochable, pimpante, costaude, virile — en dépit de l'étymologie du mot — et néanmoins très belle. Précise, — dès seize heures cinquante-neuf minutes — elle m'attend sur le trottoir. Et lorsque, besogne terminée, je m'évade enfin, à dix-sept heures, de la Banque Pickpocket et Co., mes patronnes, elle m'emboîte le pas. Un, deux, un, deux...

De la sentir dans mon odorant sillage, cela me bouleversait, à tel point qu'un frisson de terreur, léger, mais assez agréable à l'analyse, je dois le reconnaître, se glissait chaque fois le long de mon échine pour s'aller perdre je ne sais où, dans les terrains vagues, fortifiés et inconnus, de ma personne. Mais ce soir-là, pour sûr, j'ai eu le trac. C'est qu'elle devient entreprenante, la petite!...

Je la devinais sur mes talons, son souffle sur ma

nuque. Un souffle rauque, brrr!... que j'en avais la chair de cocotte. Oui, de cocotte, je l'avoue... Et pourtant, qui pourrait me reprocher à moi, fils de bonne famille, la moindre inconduite, le plus infime écart hors des sentiers de la vertu? Personne. Je file droit mon chemin dans la rue, l'air pudique et modeste, et il ferait beau voir qu'une quidame en mal d'amour m'abordât...

★

Eh bien! cela s'est vu... Elle m'a abordé. On s'en va souvent aux antipodes chercher des miracles alors qu'ils se produisent là, dans votre ambiance, tout près de vous, pour vous. Elle m'a abordé!... Nom d'un chien de nom d'un chien!... J'en suis encore, comme Manon, tout étourdi. Mais qu'ai-je donc de spécial, bon Dieu! sur mon visage, dans mon allure et ma personne, pour que cette fille ainsi me poursuive?...

Tant de zigzags inutiles dans la foule, tant de ruses d'apaches, de tours malins, de marches et de contremarches, de simulacres, pour m'entendre dire, alors que je m'imaginais sain et sauf, et qu'arrêté devant une parfumerie de l'avenue des Ternes, je reprenais mes esprits :

— Cristi!... le beau gosse!... Hé!... pssst!... pssst!...

Rien de moins. Ces pssst! pssst!..., cela signifie quoi? Je vous le demande. Une fois, devant une bouche d'égout, un brave homme engageait de la sorte son bébé à..., à..., je me comprends. Mais à moi, me lancer des pssst!... pssst!... L'angoisse, l'indignation, la révolte contre tant de sans-gêne m'étouffaient positivement.

— Malhonnête!... me rebiffai-je pourtant. Passez votre chemin — oh! la vilaine! — ou j'appelle une agente...

— Voyez-vous le petit méchant! riposte ma suiveuse avec un très doux sourire. N'appelez pas... Ou plutôt si, appelez-moi... Josine... C'est mon prénom... Et si vous éprouviez quelque besoin de...

— De quoi? fais-je tout suffoqué. Pour qui me prenez-vous?... impolie!... infâme séductrice!... Je suis un honnête garçon...

— Mais, concède gentiment la petite, nul n'y contredit... Et si vous permettez, honnête et beau jeune homme, que l'on vous accompagne...

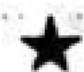
— Un pas, et je vous gifle!...

— Giflez!

Provocante, Josine me tendait une joue, sur les deux — très fraîches — dont elle dispose. Et moi je demeurais indécis, le bras menaçant, prêt à la claque. Le visage qui s'avançait contre moi était ravissant, très fin, certes dépourvu d'ingénuité, mais de tendre expression. Deux yeux bruns splendides, aux reflets cuivrés, où dansait une flamme d'indulgente ironie, l'inondaient de leur lumière. Et j'hésitais à le frapper, ce visage. Allais-je donc, en un geste d'abhorrable inconscience, talocher une œuvre d'art?... Quel sacrilège affreux! Prenant alors le parti de la fuite, je dévalai à toutes jambes le long des rues, au milieu d'une foule de gens stupides qui me regardaient en riant, avec cette femme à mes trousses.

Et maintenant, je suis là, chez moi, le derrière sur une chaise. A l'idée du danger couru, ma peau se couvre de moiteur, et mon pouls s'accélère. Cette Josine, tout de même!... Mais, j'y songe, ma chambre donne sur la rue, et peut-être que Josine... Oh! c'est trop fort!... elle est là, plantée sur le trottoir en face, l'œil aux aguets... Tire-t-elle la langue?... Non, pas encore... Las! je sens que cela va venir. Mars insidieux s'achève. Déjà les marronniers ont mis leurs premières feuilles. C'est le printemps, saison tragique... — mon dix-huitième. L'âge des aspirations vagues, des inquiétudes dans les jambes, des rougeurs de l'épiderme... Mon miroir, où je me contemple me renvoie un visage nouveau, qui me plaît, et que j'admire. La petite, décidément, a bon goût. Mais me prendre pour un... gruau, moi, Horace Lalbigeois, cela

passe les bornes du possible, et surtout du convenable. Ah! que ne puis-je me réfugier, avec ma faiblesse et mes terreurs, auprès de mes parents!... Par malchance, je suis seul dans la vie, seul dans ma chambre, seul — encore — dans mon lit, seul enfin sur la voie hérissée d'embûches où s'accroche la vertu des braves garçons désireux de conserver ce bien précieux entre tous. Comment réagir?... me défendre?... Je voudrais rester insensible aux avances de la garce qui me poursuit... Or, je suis moins qu'insensible. Et même je constate, en me tâtant, que tout mon être, trépidant et conquis, s'élance déjà vers cette Josine que le diable... m'apporte.



Une heure plus tard, pour la trentième fois au moins, j'écarte le rideau de la fenêtre : Josine est toujours là, obstinée, fumante, narquoise. Elle me rappelle un type du nom de Napoléon qui autrefois, lui aussi, entreprit non sans succès le blocus du continent... Elle en possède la science tactique, la volonté, l'esprit de décision. J'aime cela. Ma douceur masculine se complaît à cette virilité lucide d'une compagne éventuelle et protectrice. Oh! ce rêve!... Vivre tranquille, dans une paix profonde — quoique relative — loin des luttes qui épuisent, des inextricables difficultés de l'existence... Ne plus se soucier du lendemain... Dire zut! aux fournisseurs sans scrupules, aux filles indésirables qui vous désirent, aux patronnes exigeantes et dangereuses qui vous veulent... Vivre... vivre dans la sérénité absolue, dans l'opulence, en brassant de la bonne galette produite par d'autres fatigues, d'autres sueurs que les miennes, tel un prince des Mille et une Nuits... Oh! ma Josine!...

Pour la trente et unième fois, je soulève le rideau. Catastrophe... elle est partie. Partir ainsi, c'est... trahir un peu. Inconstante et frivole, elle me lâche. Un grand froid — après ce chaud, quelle imprudence! — me

tombe sur les épaules, et je frissonne. C'est le jour aux frissons. Mais celui-là... non, non, celui-là ne vaut pas les autres.



— Pssst!... hé, monsieur... vous perdez quelque chose...

Mes joues se couvrent de vermillon, et mon sang, dans mes veines, ne fait qu'un tour. C'est elle... Josine. Ma Josine... Grave, avec une révérence aimable, elle me remet un mouchoir de soie mauve que, non sans intention, je l'avoue, j'avais laissé choir. Et il y a, dans ses yeux dorés, une affection tendre et moqueuse qui ne trompe pas.

— Merci... balbutié-je sottement. Sans votre gracieuse assistance, je le... mais... je... n'allez pas croire...

Elle voit mon embarras. Alors, d'autorité, elle passe son bras sous le mien.

— Filons, ordonne-t-elle, chez Gambrinus y siffler une canette en fumant une bouffarde. Ça va?...

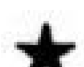
Bien sûr, que ça va. Et comme une pluie tiède commence à tomber, elle ouvre son tom-pouce, sous lequel nous cheminons, étroitement serrés l'un contre l'autre. Charme de l'amour qui naît, j'éprouve à fleur de peau des sensations bizarres, dans les membres des fourmillements qui m'énervent, et ma cervelle réfléchit à rebours. Si bien que le blanc devient noir, que le vice se mue en vertu, et que le vertical — ô éternelle sublimité de la passion humaine — m'apparaît horizontal...

En dépit de cette ivresse folle, nous échouons peu après à une table de notre brasserie. Accoudée devant sa canette — j'ai demandé un porto — Josine me dévisage avec ses yeux chargés de magnétisme animal. Puis, insensiblement, elle se rapproche de moi. Ses jambes — ô merveille! — frôlent les miennes, et ses hanches épousent mes hanches. Un vertige me tord les entrailles. C'est le moment que Josine choisit pour me proposer :

— Dis donc, mon petit Horace — je lui ai dit mon nom, naturellement — si nous mangions, pour commencer, des amourettes?

Paroles qu'elle souligne d'un gros rire, tout comme si elle avait lâché un trait d'esprit, d'ailleurs incompréhensible pour moi. Je dégringole de haut. Des amourettes!... manger, bâfrer, s'empiffrer bestialement!... Ah! que le voilà bien, le prosaïsme terre-à-terre de ces dames! Toute ma délicatesse idéale de garçon sentimental et incompris s'insurge à cette perspective de manger des amourettes. Et jamais, au grand jamais, diminutif ne me parut plus haïssable que celui-là.

Des amourettes!...



Ce soir encore il ne se passe rien. Pas ça!... Josine m'accompagne jusqu'au seuil de ma demeure, où elle accomplit des prodiges d'acrobatie pour me baiser aux lèvres, tout en tripotant avec art mes charmes personnels. Mais je sais, non sans coquetterie, me défendre de semblables attaques. Elle porte sur la poitrine deux curieuses bosses géminées et molles par où je la repousse, paralysant ainsi ses efforts. Qu'est-ce que ça peut bien être?... Il faudra que je me renseigne. Dans la main, ça procure un drôle d'effet, qui s'insinue sournoisement jusqu'au cœur, puis se transforme en un grand frisson, le même qui se perd dans l'inconnu... Une maladie grave couve là-dessous... Un danger menacerait-il mes jours?... Alors, au front la sueur des veilles de combat, je repousse violemment la porte sur Josine pour me préserver, une fois encore — la dernière sans doute — de ce danger mystérieux que je pressens, qui me guette.

— Oh! Horace! hurle de l'autre côté la petite, je l'ai reçue sur le nez!... Ouvre!... je saigne!...

Elle saigne du nez, et moi du cœur — deux organes importants, je le sus plus tard, dans la vie amoureuse

des hommes, et aussi des femmes. Mes yeux se voilent de larmes et je me cramponne au lourd bahut du corridor pour me retenir de voler vers la triste victime. Au surplus, celle-ci n'insiste pas. Je l'entends qui s'en va, dans l'escalier. Et même j'enregistre un mot que je crois bien reconnaître, mais que je n'ose transcrire ici pour ne pas avoir l'air de piller l'histoire.

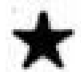


Le lendemain, en revanche, il se passa des choses... Oh! mais des choses!... Et plus tard aussi. Toujours les mêmes, d'ailleurs, quoique dans un rythme peu à peu ralenti, comme si une poussière d'usure s'introduisait, corrosive, dans le mécanisme de l'amoureuse machine. Souvenirs de mes premiers débuts!

En attendant notre installation chez elle, Josine m'avait entraîné dans sa fillonnière de la rue Fortuny, où je ne pénétrai qu'avec crainte, à la suite de ma belle compagne qui me tirait par un bras. L'autre, je le tenais sur mes yeux, pour dissimuler ma rougeur et ma gêne. L'endroit manquait de charme, sinon de pittoresque, et le besoin s'y faisait sentir de la main experte d'un homme. A peine y trouvait-on un divan bas, sous un incroyable désordre de coussins, une table dénuée de style avec une rose de papier dans une flûte de verre, une carafe de liqueur sans doute aphrodisiaque, escortée de deux gobelets malpropres, deux chaises quelconques où poser pêle-mêle tout ce qui se pose en certaines circonstances de notre vie sentimentale, et un petit cabinet de toilette indescriptible. Aîtres et meubles, malgré mon extase amoureuse, me parurent d'un goût contestable. Peu m'importait, du reste. Josine m'avait assis sur le divan, et, à genoux devant moi, elle me récitait — on eût dit qu'elle les savait par cœur — des histoires à dormir debout, d'une voix sourde, étrange, jamais entendue jusque-là, comme quand on a un chat dans la gorge. « Mon coco

chéri!... balbutiait-elle, ma belette à moi!... mon joli bicolino!... mon zizi à sa zizolinette!... ma raclure, ou mon petit ruclon! » — je ne me rappelle plus bien — des noms à elle, quoi! absurdes, inintelligibles, mais très suaves, et caractéristiques d'une émouvante androlâtrie. Je m'aperçus alors, non sans stupéfaction, qu'elle délaçait mes chaussures. En un clin d'œil, je fus décravaté, extrait de ma chemise, et — dois-je le dire? — de mon pantalon, ainsi qu'un noyau de sa pulpe. Une telle simplicité de mise m'effarait. Eperdu de honte, et serrant les jambes avec grâce, je cachais en outre dans mes deux bras repliés l'adorable confusion de mon visage. Et puis... et puis, je ne sais plus comment cela se passa... Je vis les étoiles... toutes les étoiles... Et aussi la lune...

Ciel! que la nature est belle!

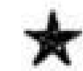


Apparemment cette initiale prise de contact parut-elle concluante à ma séduisante maîtresse — qui me soumit à diverses épreuves et m'étudia physiologiquement sur toutes les coutures, — car nous voici maintenant installés chez elle, dans son splendide appartement du boulevard de Courcelles. Cela promet un stage de quelque durée.

Nous y demeurons seuls, séparés du monde vivant par la cloison étanche de notre amour. Pas de domestiques, pas d'indiscrétions, pas d'espionnage par le trou des serrures, pas la moindre contrainte au cours de nos furieux épanchements, et de nos furieuses disputes. La liberté parfaite — jusqu'au crime, au découpage en morceaux, à la mise en malle ou en colis postal — dans la plus stricte intimité, telle est notre formule. En connaît-on de meilleure?

Les soins du ménage, naturellement, m'incombent. Chaque matin, je me lève avant Josine pour préparer le petit déjeuner, après quoi — dès le départ de ma maîtresse — je me réintroduis entre les draps bien chauds

pour un repos supplémentaire et mérité. Les toiles d'araignées, les stercoraires inconvenances des mouches estivales, la poussière sur les meubles et les vêtements, le nettoyage des fenêtres, les raccommodages, c'est mon affaire. J'élabore les menus, je les exécute, et j'assure le service de table. Certes, mon discret appétit en souffre, car la vue des aliments crus et la façon de les préparer... Pouah!... n'en parlons pas. Pourquoi, sottement, me discréditerais-je dans... l'estomac de Josine?... Un tablier autour du ventre, je relave la vaisselle. J'encaustique le parquet en psalmodiant des cantiques appris au temps de mon enfance. Bref, je crée l'atmosphère, je suis l'ange du foyer, toujours souriant, toujours gai, prêt à tous les sacrifices, à toutes les avanies, à toutes les exigences de mon impérieuse compagne.



Car impérieuse, elle l'est. Sur le manteau de la cheminée trône sa photographie, un peu voilée par la vapeur. Ainsi, je la garde constamment devant moi. La couleur cuivrée des cheveux manque, mais l'énergie des traits subsiste malgré l'affreux gondolage du carton. Cent fois par jour — au moins — j'admire le teint d'ivoire de ma maîtresse, ses lèvres minces, fermées, sa bouche volontaire, et — contrastants — ses yeux de Levantine, allongés sous un front étroit et têtu. Un caractère que cette femme. Le photographe l'a prise en pied. Je me demande par quel moyen. Il est vrai que, le photographe et moi, nous n'avons pas le même objectif. Oh! mais, pas du tout..

— Horace!

Du fond de ma cuisine, où je fricote le repas, j'accours, en sautant d'une patte sur l'autre, à l'appel de cette voix aimée.

— Chérie!... Déjà de retour!...

Longuement, en goulus, nous nous embrassons. Sur les lèvres. Et même au delà. Je lui inspire une telle passion, à cette petite!... En une étreinte folle, elle me presse dans ses bras, se frotte le long de mon corps, comme si elle cherchait, attentive, quelque chose d'oublié là et qu'elle craindrait de ne pas retrouver en place. Mystère de la femme, obscurité troublante des âmes et de la chair vivante, et avide!... Oh! mais... à la fin, elle me chatouille!... Assez, assez!... J'essaye de fuir son étreinte.

— Horace!...

Plaquée contre moi, par derrière elle saisit ma tignasse, me renverse la tête d'un coup sec, et scrute mon visage.

— Dis donc, malpoli... ce « déjà de retour », c'est un reproche?

L'orage... Je ris, pour lui donner le change.

— Idiote!... — entre amoureux, on a des mots gentils — à peine une constatation. Ce que j'en disais, c'est à cause du déjeuner...

Paroles imprudentes, qui suffisent à la rembrunir, et accumulent les nuages.

— Comme d'habitude, alors, grogne-t-elle en me lâchant avec son chapeau sur une chaise, jamais prêt...

Et pendant que, pantois, je retourne à la cuisine, je l'entends qui bougonne :

— ...mande ce qu'il fiche, ce coco-là... toute une matinée... dra qu'ça change...

Mais, sa mauvaise humeur, je la lui pardonne. Je l'aime, cette femme, elle m'aime, nous nous aimons. A quoi servirait-il de s'aimer si l'on ne pouvait, de temps à autre, s'engueuler comme poissonnières aux halles?...

Josine, depuis quelque temps, se surmène. Elle travaille. Issue d'une famille de bourgeois cossus, elle dispose d'une éducation brillante et d'une remarquable instruction. Aussi en profite-t-elle pour s'exprimer, d'une part comme un tambour-major en rupture de discipline,

et d'autre part pour écrire des romans dont elle empoisonne le public, mais qui lui rapportent de quoi vivre à deux. Et le matin, elle court les éditeurs.

A table, le programme varie. Josine exige que je la serve à gauche, selon le protocole qu'impose le grand monde — ce dont témoigne ma cuisse droite, bleuie par les pinçons, conséquence détestable d'une répréhensible habitude contractée dans les restaurants, les gargotes et les bouibouis, où pullulent — dit-on — les cuisses complaisantes des garçons faciles. Quant à la nourriture... Dans les débuts, ma délicieuse amie se contentait de tout, tandis que maintenant...

— Pouah! quelle lavure!...

Par gain de paix, j'encaisse tout, les compliments, comme les outrages, et la « galette ». Une vraie vocation... Josine repousse son assiette, s'essuie les lèvres, se donne des attitudes de martyre.

— Et cette serviette... reprend-elle avec mépris. Saleté!... On ne fait donc plus la lessive, ici?...

En quoi ma très injuste amie se trompe, car la dernière lessive — une simple enquête pourrait le lui prouver — date à peine de trois mois. Peut-être quatre... — je n'ose préciser. Mais allez mettre à la raison une tête de bourrique...

— Passe-moi les fricandeaux.

Elle croit que ce cuir de boucherie, ce sont des fricandeaux... Ils figurent bien sur le menu, ses fricandeaux, mais — par personnelle économie — je n'achète pas de viande si chère... Néanmoins je les lui passe, en silence, le silence très digne d'un méconnu, qui s'attend au pire.

— Mais... où est la viande?... je ne vois que la ficelle...

Elle ironise. S'il y a de la ficelle dans le ménage — qu'on me pardonne ce lieu ultra-commun — ce n'est pas autour des fricandeaux qu'il la faut chercher... Par bra-

vade, je l'expliquerais bien à Josine, mais... Mais elle mange, et tant qu'elle mange, je respire.

— A boire.

Donnons-lui tout de même à boire... J'emplis son verre, qu'elle vide comme une crevasse, dans le désert, absorbe une insolite ondée.

— Pain...

Pas de discours, pas de manières, pas d'égards. Les femmes aujourd'hui sont comme ça... Le siècle de la muflerie. Je le lui donne, son pain, celui qu'elle gagne dans les douleurs constantes de l'enfantement intellectuel. Elle s'en coupe un chanteau énorme, et à moi une tranchette. J'ai la bouche si petite, je mange si peu... Les endives, elle les crache avec dégoût sur le bord de son assiette.

— Ah! ça! rugit-elle en repoussant sa chaise de la table, quelle saloperie as-tu donc mise là-dedans?... C'est immangeable... infect... nauséeux...

Brusque, elle se lève, se dirige sur moi à pas lents et comptés. Puis, visage contre visage, où fulgurent nos électricités contraires :

— Tu mériterais, souffle-t-elle entre ses dents, que je te claque... Ah! ils s'expliquent, aujourd'hui, les troubles trophiques dont je souffre!

— Trop... trop quoi? réussis-je à bégayer.

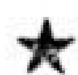
Elle a un rire bref de mépris, en reprenant sa chaise :

— Naturellement... Monsieur ignore le mot trophique... Monsieur ne sait rien... La langue, pour lui, n'est-elle pas affaire de cuisine?... Alors, l'une comme l'autre, il les néglige... Il s'en f...!

Trophique... Encore un mot à elle, un de ces mots pédants, inutiles, « prétentiards », comme dit notre concierge, pour embêter les gens autour de soi, les convaincre de leur abyssale — encore un qu'elle vénère — ignorance. Trophique... Ce vocable, et les charmants commentaires qui l'accompagnent, m'écrasent. Et alors, à bout de nerfs, j'éclate. Mon cœur, mon cœur d'esclave,

crève. Je quitte ces lieux sinistres, témoins de mes affronts, je cours vers mon lit, enfouir dans les draps et dans l'oreiller mon chagrin, mes larmes, et ma petite gueugueule tout humide. C'est le seul endroit, avec le divan, où les morceaux de notre bonheur en péril se recollent. Trois minutes plus tard, en effet, Josine m'y rejoint.

Et — par le bon bout — tout le drame recommence.



Josine se plaint d'une vive douleur dans l'omoplate gauche.

— Veux-tu, chérie, que je te frictionne? Je suis à ta disposition.

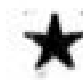
Mais elle, méprisante :

— Le contraire m'étonnerait. Pour si peu...

Continuels, ces coups d'épingle me découragent. Pour si peu!... Moi qui jamais ne refuse mes services... Je ne sais rien de plus dissolvant que ces sous-entendus hostiles, et surtout injustes. Elle en empoisonne notre vie. Juste ciel! où allons-nous ainsi?...

Par chance, il y a en moi un fond d'héroïsme et de haute dignité morale qui me permet de recevoir sans broncher les compliments les plus divers, les produits de la hargne la plus subtile ou la plus venimeuse. La joie maligne qu'éprouve Josine à m'engueuler, pourquoi la lui refuserais-je?...

Voyons, puisque je l'aime!...



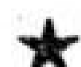
— Mes chaussures!... Horace!... Vite, mes chaussures!... Ma cravate! — elle porte une cravate lavallière à pois, tout comme les rapins préhistoriques de Murger. Où est ma cravate?... Oh! ce désordre!... Horaaaaace!... N...de...D... veux-tu venir!...

J'accours. Non pas ventre à terre, mais enfin j'accours,

en séchant mes doigts au tablier bleu qui me pend sur les cuisses. Pas assez vite au gré de Josine, qui m'apostrophe, furibarde :

— Bougre de lambin!... Je paie assez cher, je pense, pour qu'on me serve... Monsieur ne s'en fait pas... Il joue au grenadier d'Offenbach, il arrive quand c'est fini!...

Tôt ou tard, j'arrive. J'étais en train de nettoyer en philosophe la cuvette des waters, qui s'obstine à ne pas rester propre. Je ne puis pourtant pas être partout à la fois. Est-ce vrai?



Entre chien et loup, je la découvre — par un miraculeux hasard — au quai d'Orsay, qui regarde fuir les eaux tranquilles de la Seine et rêve aux ondines. Ou aux ondins... Elle en a un à ses côtés, un ravissant éphèbe casqué de blond. Ensemble, ils se taisent. Et leur éloquent mutisme, plus que des mots, me torture.

A vingt heures, alors que mon dîner refroidit sur la table, elle rentre, joyeuse, exubérante. Je la douche :

— Coureuse... D'où viens-tu?

Surprise du ton, elle m'examine en dessous.

— Oh! oh! siffle-t-elle, monsieur se fâche!... De quel droit...

— Assez de persiflage. Je t'ai vue...

Impavide, elle s'assoit, déplie l'*Action Française,* son organe préféré, et, sardonique :

— Tu m'as vue?... Mais mon enfant, c'est une chance, un grand bonheur... De quoi vas-tu te plaindre?...

— Je ne me plains pas, j'accuse...

— Zola!...

— Thaïs!... Allons, accouche!...

— Thaïs n'accouchait pas, jamais... Elle était pour cela bien trop habile...

— Vide ton sac... Je veux voir si tu mens bien, selon les normes du grand monde et de la grande éducation...

Elle porte la main à sa bouche, étouffe un bâillement.

— Qu'à cela ne tienne, déclare-t-elle avec lassitude. J'ai siégé jusqu'à dix-neuf heures à la *Commission des mœurs modernes* de la Chambre...

— Ah! ah! ah!... au bord de la Seine, alors?...

Au bout d'un court silence, elle reconnaît, indifférente :

— Oui.

— Ce type...

— Sois poli, veux-tu? pour mes amis...

— Ce type, qui est-il?

— Un poète, mon cher. De talent, et jusqu'au bout des ongles. Cela se voit, je pense, au cordon large et noir de son lorgnon, et — précise-t-elle avec ironie — à son abondante chevelure dorée...

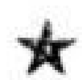
Les orties de la fureur me picotent. N'en donnons pas l'humiliant spectacle.

— Naturellement, dis-je avec calme. Mais ils me semblent, les tifs de ton chérubin...

— Ils te semblent?... Parle, si tu l'oses!...

Elle se dresse, prête à l'offensive. D'un coup d'œil, je mesure la distance qui me sépare de la porte. Et, rassuré :

— Excuse-moi, chérie, mais ils me semblent passablement dorés... sur tronche!



Ce soir, nous allons au théâtre. Lequel? Je l'ignore. On y joue... le... la... Ah! flûte! le titre m'échappe. Et, d'ailleurs, qu'importe le titre! Ma jubilation tient à d'autres causes, plus sérieuses. Voir du monde — le grand, le chic, le bien vêtu — et m'en faire voir en de coquets atours, où s'épanouit ma piquante beauté, et surtout exciter l'admiration des femmes, la jalousie des hommes... Perspective enchanteresse, qui m'enflamme, m'exalte, me turlupine!

Le déjeuner fini, délaissant pour une fois ma vaisselle et mes casseroles, je file chez le coiffeur. La boutique regorge de messieurs, amateurs d'ondulations Marcelle et de savantes mises en plis. L'opération dure un temps et un autre, et je ne m'en tire que fort tard dans l'après-midi, après trois heures d'attente fébrile. Mais quel coup de peigne!... Le miroir me renvoie le plus délicieux minois imaginable, des traits fins, délicats, une bouche mutine, moqueuse, spirituelle, où éclate l'ébernéen clavier de ma denture. Et des yeux... des yeux coquins, fripons, aguicheurs, je ne vous dis que ça!... Le tout encadré d'une magnifique perruque d'ébène à rendre jalouse la négusse d'Ethiopie. Avec un peu de rouge aux lèvres et de khôl sous les paupières, je connais des copains à moi qui, s'ils m'aperçoivent, en feront une jaunisse.

En attendant, j'étale sur mon lit et sur tous les meubles disponibles de la chambre mes habits de soirée. Le smoking ne se porte plus, comme en 1930, où sa vogue stupide battait son plein. Je le remplace par un complet de bombasin rose, échancré sur la gorgerette et dans le dos. Pas de manches. Yves le Pornographe, grand maître des élégances vestimentaires, les proscrit dans son *Traité de la Séduction,* où il assure avec preuves à l'appui qu'on prend mieux et plus aisément les femmes avec la peau nue, que vêtu d'un costume de scaphandrier. Tout l'ensemble de l'habit s'orne de parements entrelacés en brandebourgs sur la poitrine. Bleu sur rose, voilà qui flatte le regard le plus difficile. A la taille, une agrafe en similidiamant pour fermer la ceinture. Le système de cette agrafe est très ingénieux, en ce sens qu'une simple pression — en cas d'incendie — ou même un souffle, la peut ouvrir selon les besoins. Chaussures de chevreau, découvertes sur le pied, où s'épinglent deux brillants de strass à feux multiples. Toute ma sollicitude s'est portée sur le linge de dessous, dont l'importance dans la vie sentimentale d'un homme de condition apparaît à tout le

monde. Que d'élans amoureux s'effondrent à la vue d'une chemise de toile grossière, imperméable au regard, inexpressive et froide!... Tandis qu'avec un peu, très peu de soie légère, transparente et parfumée, on accomplit des prodiges. Mais, laissons cela... Ce qui me réjouit le plus, c'est la surprise que je réserve à Josine, celle d'un gilet jaune pailleté d'argent, reçu du magasin le jour même. Un pur chef-d'œuvre. J'imagine l'extase de ma maîtresse, ses mains jointes, sa passion renouvelée!...

Le dîner traîne, s'étire, n'en finit plus. Josine enfourne, mais ne parle guère. Elle ne se doute pas... Mon cœur bat à l'idée de son proche plaisir, — et du mien. Dans ma chambre, où je m'habille, de joie j'esquisse un pas de gigue, des poses esthétiques et mondaines... Coups brutaux à la porte.

— Dépêche-toi. C'est l'heure. Es-tu prêt?...

— Tout de suite... Deux minutes!...

Et je l'entends, l'irritable femme, qui arpente le corridor, et grommelle : « Ces sacrés mâles... toujours les attendre... en retard... jamais prêts... insupportables... » Elle exagère, comme toujours. Mes retards les plus considérables ne dépassent pas les soixante minutes de l'heure. Et encore... De quoi se lamente-t-elle? Je hais l'injustice des femmes, leurs stupides exigences, leur...

— T... de... D...! viens-tu, oui ou non?...

Elle pourrait mieux châtier son langage. Ces gros jurons offensent mes oreilles. Et puis, elle n'ira pas en paradis, bien sûr. Mais quoi, la politesse, avec moi, son amant, son bilboquet, sa chose, c'est un luxe. La vie en commun donne des droits, en particulier celui d'apparaître tel qu'on est, nature, rugueux, mal dégrossi, féroce, insolent, mauvais. Josine ne s'en prive pas. Et dire que j'encaisse tout, lâchement, de peur qu'elle ne me pousse à la rue!

Tremblant, je me hâte, devant mon miroir. Un peu de

rouge aux joues et aux lèvres, une poussière de parfum dans les cheveux, et j'ouvre à mon irascible compagne.

— Eh bien, chérie, suis-je à ton goût?...

Je fais la roue devant elle, aux dents un sourire craintif qui offre et mendie. Mais elle ne se déride pas, et son silence se prolonge.

— Ah ça! finit-elle par articuler, d'où te vient cette... guenille?

— Une guenille... dis-je interloqué. Quelle guenille?...

— Parbleu... celle qui orne ton « sphérique »...

Soit mon ventre. Ou encore, pour parler avec une scientifique élégance, mon abdomen. Voilà où nous en sommes : mon abdomen ne lui plaît plus. Quel désastre!... Il est vrai qu'il a pris, cet organe, une ampleur, une rotondité remarquables depuis quelques mois. Est-ce une raison pour oublier que nous lui devons des vols audacieux, des randonnées célestes, des raids magnifiques au-dessus des monotones et terrestres platitudes?... Pétrifié, je rassemble un peu de salive.

— Ainsi, mignonne, ce gilet n'est donc pas à ton goût?...

— Ignoble...

Elle vous a de ces mots, à l'emporte-pièce, définitifs et sans appel, qui vous froissent. La moutarde me monte au nez. Grâce à quoi j'éternue :

— Ignoble... Ignoble!... La dernière nouveauté parisienne de l'année, sache-le... Ignoble!... Pfou!...

Impassible, et sans voir les larmes qui perlent à mes cils, Josine tire en silence quelques bouffées de son inséparable pipe. Elle me détaille de ses yeux froids, où brille une lueur d'acier, puis précise :

— Et infect...

Oh! cette femme, je la pilerais!... Je trépigne.

— Infect!... Mademoiselle pose sans doute pour la patronne des élégances (je voulais dire Pétrone, mais la langue m'a fourché)... Elle condamne la mode actuelle...

Tiens, vois-tu, tu me déconcertes, et m'horripiles... Veux-tu que je te montre le *Courrier de la Mode?...* le *Catalogue du Printemps?... Le Goût à travers les âges?...* le...

Main levée, d'un geste autoritaire, elle me coupe la parole.

— Suffit... Enlève cette horreur. Et viens.

— Non.

— Donne cette défroque...

— Touche-la, et je m'évanouis!...

Situation tragique. En tire-bouchon, mes nerfs flanchent. Les nerfs d'un homme, ça devrait être sacré. Mais allez faire comprendre cela aux femmes!

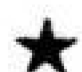
— Renonce, déclare alors tranquillement ma douce et cruelle amie, à ce projet funeste. Voici ton billet. Je ne vais au théâtre que pour t'y accompagner, par décence et dévouement. Vas-y seul, mon ami... Moi, je reste. Le ridicule tue, et — c'est une faiblesse de ma part — je tiens encore aux biens de l'existence terrestre.

Et, clac! la porte de son fumoir se referme sur elle. Que j'insiste pour la retenir, l'emmener? Inutile. Elle ne reviendra pas, caractère rigide, sur sa décision. Elle va m'attendre là, le postérieur dans un club, les pieds croisés sur la table, et un roman dans les doigts, en grillant trois cents grammes de Hollandais numéro un, insecticide et asphyxiant. Qu'est-ce que ça peut bien lui fiche que je paraisse seul dans un théâtre, au foyer, à la buvette, que je m'expose à la médisance, que j'excite la calomnie? Elle s'en moque. Ma réputation d'honnête homme la laisse indifférente, et les mauvaises langues l'amusent. Que deviennent les bonnes mœurs?... C'est à croire, ma parole, qu'elles imitent le café de la France...

Des sanglots se bousculent dans ma gorge. A quoi bon aller au théâtre?... En fait de théâtre, ne suis-je pas servi? Moi, Horace Lalbigeois, soldat de l'amour,ne suis-je pas

là pantelant, blessé, le cœur à vif, sur le théâtre universel des hostilités sentimentales?...

La situation — dernier bulletin — s'aggrave. Peut-être un prompt redressement pourrait-il la sauver...



Flânerie dominicale, le long des grands boulevards, dans l'hebdomadaire ralenti de la foule endimanchée. Sur l'asphalte des Italiens, et surtout vers la Madeleine, Josine n'en finit pas de serrer des mains tendues. Elle connaît tout le monde, et chacun s'empresse autour d'elle. Haltes interminables, caquetages précieux, conciliabules politico-littéraires durant lesquels on m'oublie, moi chétif, timide, nul, sur la chaussée. Bien que ce genre de sujets ne m'intéresse guère, je m'approche néanmoins, je me donne des airs captivés, compétents, et j'essaye de placer mon grain de sel. Galantes, toutes ces dames me lâchent alors un sourire, un gentil sourire indulgent qui ne me prend pas au sérieux, qui excuse, qui pardonne. Seule, Josine pince les lèvres. Elle a honte de moi, de ma sottise, de ma misère intellectuelle masculine.

— Ne l'écoutez pas, recommande-t-elle gentiment à ses amies, il n'y pige que pouic (qu'est-ce que ça veut dire?). Les sujets élevés, littéraires et métaphysiques l'affolent, le pauvre petit, et d'ailleurs ne conviennent pas à son sexe...

Puis, profitant d'une minute d'inattention de ces dames, elle me retient en arrière, me secoue le bras sans douceur, et éclate d'une voix contenue :

— Dis donc, dingo, tu ne vas pas me rendre ridicule, hein! Mêle-toi de ce qui te regarde, jean-foutre... Est-ce que je m'occupe, moi, du reprisage de tes chaussettes? de ta cuisine? de ton ménage?... Eh bien, rends-moi la pareille, veux-tu?

Le cœur gros, je la lui rends, sa pareille. Quelle femme,

mon Dieu! quelle femme!... Si je ne l'aimais tant, je sais bien, moi, ce que je lui rendrais, à cette chipie...

Des... poings. Sur la figure. Et mon tablier par-dessus.



Josine me néglige. Elle se détache de moi, comme une dent qui va tomber. Je le sens. A quoi? A des tas de détails, des riens qui, réunis, représentent l'évidence même. Veux-je l'embrasser, elle écarte mes bras de son cou, et, non sans humeur : « Quel enfantillage, mon ami! »... Veux-je fourrager de mes doigts malicieux sa courte chevelure : « Oh! ça va... Tu déranges mes idées! »... Les petits plats que je lui prépare, elle les déguste, taciturne, sans une parole de gratitude, sans un merci. La nuit, sous prétexte de fatigue, elle me tourne le dos. Le jour, elle s'enferme, des heures durant, dans son cabinet de travail, d'où elle ne surgit que distraite, et comme hallucinée par les affreux romans qu'elle éjacule, à la Balzac, moins le génie. J'ai beau lever vers elle un regard soumis, affectueux, de caniche, et que décore une larme étincelante, elle ne voit rien. Et cruelle, rassasiée de moi, elle me sacrifie sans scrupule, et sans le savoir peut-être, à son goût pour la littérature obscène — elle compose en ce moment *Six Semaines chez les Garçons* — fort développée, comme on sait, depuis l'heureuse promotion de la femme dans l'art du livre populaire à gros tirages. Sur le point de franchir la porte, chapeau sur l'oreille et manteau sur le bras, elle me jette, négligemment :

— Je sors... Ne m'attends pas pour le dîner.

Elle sort. Et moi, le gardien du logis, je reste. C'est simple, dans l'ordre normal des coutumes.

— Oui, murmuré-je avec reproche, tu vas encore courir le guilledou...

Ce qui la ramène sur moi, l'œil courroucé, la voix dure :

— Le guilledou!... C'est une scène que tu veux?... Montre ça!...

Ça, c'est mon visage, qu'elle relève vers le sien en l'empoignant par le nez.

— Où vas-tu prendre que je cours? pignouf!... me crie-t-elle dans la figure. Bougre de serin, tu vas te taire... Où je cours? petit dindon... Est-ce que ça te regarde?... Encore que tu le saches aussi bien que moi... Je vais au « Cénacle des Neuf Rombières », y discuter l'attribution du prix *Masculina*... Bon!... le voilà qui pleure!... Oooooooh! ma mère!...

Elle lève au plafond des yeux et des bras désolés. D'un pied rapide, elle arpente la chambre, exécute dans les angles d'impressionnants virages en épingle à cheveux, se cogne la dextre dans la paume de la senestre, renverse une chaise, lui administre un coup de soulier, la replante sur ses jambes, dans un effroyable vacarme. Puis elle s'humanise. Elle ne peut supporter mes larmes, car, au fond, elle a le cœur tendre, pitoyable.

— Voyons, mon chéri, dit-elle en essuyant mes joues ruisselantes, calme-toi. Je reviendrai, que diable!... Montre-moi cette bobinette... là, que je l'embrasse...

Je lui tends mes lèvres salées, mais elle les esquive, et dépose pieusement sur mon front un baiser polaire, inefficace.

— Là, ça va mieux?... Oui... A tout à l'heure.

Non, ça ne va pas mieux. Et sombre, accroupi sur mon fauteuil, les jambes sous les fesses et un mouchoir aux dents, je médite ma vengeance. Ah! Josine me néglige!... Ah! elle me préfère son travail et ses sacrés bouquins pornographiques!... Ah! elle me baise avec des glaçons aux lèvres!... Ah! elle me fuit pour son fameux « Cénacle des Neuf Rombières »!... Eh bien! elle va voir de quel bois je me chauffe... Quand on a pour soi toute seule un homme de ma valeur temporelle et spirituelle, comblé de toutes les grâces et de tous les attraits, on le garde jalousement, on le choie, on le cajole du matin au soir, et surtout du soir au matin, on l'étudie, on le surveille, — et

l'on s'abstient de toute autre inutile et stupide occupation. Je veux tromper Josine, na, pour lui apprendre à vivre. Et du même coup, cela rompra la monotonie de ma triste existence d'homme négligé. Et incompris — j'insiste vigoureusement sur ce point qui constitue ma véritable excuse. Oui, je la tromperai, avec délices, avec rage, avec fureur, et peut-être — qui sait? j'en ai le vague espoir — avec plaisir. Tant de belles filles m'offrent leur cinq à sept!... Je n'ai qu'à lever le petit doigt, et le tour sera joué.

Ah! mais... Ah! mais...



Ma montre, que je consulte, m'épouvante. Je me suis laissé retenir dehors, en effet, par des activités diverses, toutes plus urgentes les unes que les autres. La commande d'une bague chevalière chez Jaccard a mangé le bon tiers de mon après-midi. Et si je disais que le choix d'une étoffe anglaise de marque pour mon prochain costume n'exige que quelques minutes, personne ne voudrait me croire. A seize heures, j'échouais au *Coser Corny,* où j'adore prendre le thé parce qu'une troupe de gigolettes vous lorgnent et vous allument... ollé! ollé!... Mais la vraie cause de mon retard, c'est mon cinq à sept chez Laura — la meilleure amie de Josine — qui s'est prolongé dans l'extase jusqu'à huit heures, sans que je sache pourquoi ni comment. D'où mon ennui.

Josine, du reste, y est pour quelque chose. Afin de satisfaire à mes goûts de haut luxe, elle ne se contente plus de fabriquer des romans à la grosse, elle travaille encore comme rédactrice pour la rubrique mondaine de *Coco Moedia,* la grande revue antimasculiniste parisienne. Tout irait pour le mieux si ce labeur nouveau la retenait un peu plus longtemps dehors. Mais non, hélas! Sa journée finie, vers dix-huit heures trente, elle se précipite

— méchamment — à la maison. Dans le noir dessein de m'embêter, j'en suis sûr. Quelle tyrannie de la part de nos femmes, que de raccourcir de la sorte nos quelques heures — quatre, cinq au maximum — de liberté complète, les seules où il nous soit possible et permis de souffler, de vivre pour soi-même, de prendre contact avec les réalités extérieures, et — éventuellement — avec d'autres épidermes que le leur, archiconnu... et désormais sans réelle efficience. Elles ne le comprennent pas, leur obscure cervelle s'y oppose. Pourtant, de deux à sept, c'est le seul moment de la journée où nous pouvons agir à notre fantaisie, au gré de nos désirs, de nos besoins multiples. J'en profite ordinairement pour recevoir mes amis, et aussi mes amies. Et toute notre bande joyeuse effectue des galipettes à travers le logis, se bombarde avec des coussins, brise des porcelaines, récite des vers, mange des petits gâteaux, vide des bouteilles. Aux frais de la princesse, comme de juste, c'est-à-dire de Josine. Souvent, je sors. A quoi m'occuperais-je, tout seul, au milieu de ces meubles familiers qui distillent un insupportable spleen? A broder de la tapisserie?... A cuire des confitures?... A peler des pommes de terre?... A la chasse aux mouches?... Non, non et non! Josine m'abandonne pour son travail, je me distrais à ma guise, chez moi et hors de chez moi. Nous sommes quittes. Mais ce soir, en vérité, quelle imprudence! Vingt heures... Gare!...

Debout contre la cheminée du salon, sa maudite bouffarde — plus fidèle que moi — à la bouche, et les mains dans les poches de son coin de feu, ma douce amie m'accueille sans enthousiasme. Toute la souriante innocence qu'avec art je m'efforce de répandre sur ma personne ne la déride guère, et même — hélas! elle est si peu crédule! — pas du tout. Elle a son visage des grands jours, nez pincé, sourcils orageux, éclat métallique des prunelles, et elle aspire la fumée de son tabac à coups brefs et secs qui en racontent long sur son état d'âme et de santé

morale. Son silence surtout m'impressionne. Dame, un silence qui parle!...

— Bonsoir, Josi-i-i-ne...

Un tremolo superbe, musical — puisque la musique adoucit les mœurs. Lentement, Josine enlève de ses lèvres sa bouffarde — dont il faut bien toujours parler, elle joue un si grand rôle dans la vie de cette femme — tire sa main gauche de sa poche, constate l'heure à sa montre-bracelet.

— A quelle heure rentres-tu?...

Voix grave, profonde, pour cérémonies funèbres. Bossuet devait parler comme ça... Il y a du grabuge dans l'air.

— Je... Ecoute...

A peine un exorde, et combien mauvais. La suite reste en panne dans ma gorge, où les mots — ces amis inconstants qui vous lâchent quand on a besoin d'eux — se font des politesses pour sortir, d'où le plus mirifique des embouteillages. Succomberai-je dans les affres de la peur, de la timidité? Un opportun souvenir me sauve, celui du général von Bernhardi, le père de l'offensive « quand même », grâce à qui je retrouve ma langue.

— L'heure qu'il est, je l'ignore, beau résultat de ta ladrerie. Si je possédais aujourd'hui la montre platinée qu'hier nous admirions chez Flegenheimer à Montparnasse, et qu'avec ton avarice coutumière tu m'as honteusement refusée, eh bien, je la saurais, ton heure!...

Entend-elle? N'entend-elle pas? Mystère. Silence... Et encore silence... Volutes de fumée. Puis :

— D'où viens-tu?

Comment lui expliquer, sans qu'elle s'en froisse, que je couche trois fois par semaine avec son amie Laura, et que ça me prend un temps fou?... Qu'alléguerai-je en fait de blague?... La vérité est indigne de moi, elle répond à la loi hideuse du moindre effort... Une blague nécessite plus d'imagination et de soins. Mais laquelle?... Au sur-

plus, Josine m'effraye, ce soir, avec son attitude étrange de justicière de cinéma, son interrogatoire en règle. Pourvu, mon Dieu! qu'elle ne me marche pas sur les orteils pour me délier la langue, qu'elle ne me torde pas le nez, ou qu'elle ne m'introduise pas des allumettes sous les paupières... On raconte tant d'histoires sur la férocité de certaines femelles, inspirées des méthodes policières benoites de l'an mil neuf cent et trente. Une fois de plus, j'appelle Bernhardi à la rescousse.

— Je n'admets pas, dis-je vertement, qu'on m'engueule sur ce ton, vous entendez?... Malhonnête!... Grossière!... Méchante!... Ah! si j'avais su naguère à quelle muflesse je me donnais... à quelle crétine de bas étage je sacrifiais ma vertu!... Hi! hi! hi!...

Et pour renforcer ma tactique — ça fait partie de l'offensive — j'éclate en pleurs, en observant Josine à travers mes doigts entr'ouverts.

— Réponds!

Implacable, elle y tient à sa réponse. Et son insistance me renverse. Qu'adviendra-t-il, grands dieux! si mes larmes ne l'émeuvent plus!

— Hi! hi! hououououou!...

— Réponds!

— Hi! hi!...

— Réponds! tonnerre de...!

Les gros mots, la colère froide, ça va mal. Tant pis, persévérons encore un peu...

— Hi!...

Vlan!... Comme « pétard », pour trouver mieux, il faudrait courir loin, très loin. A telle enseigne que j'en chois sur mon séant, « les pattes en l'air et l'blair aux anges », écrivait autrefois le regretté Jehan Rictus, poète des gueux, des chiens et des chevaux. Si mon pauvre père n'habitait pas un autre monde, je retournerais chez mon père, mais ma nature d'orphelin s'y oppose. Prendre ma valise et rejoindre mes pénates?... Pourquoi pas?... Oui,

mais... Y en a-t-il, des mais!... Mes loisirs... Le luxe dont j'ai pris l'indéracinable habitude... Mon auto particulière où, sans qu'il m'en coûte un rouge liard — Josine me l'a offerte et en paye l'entretien — je me pavane sur les Champs-Elysées, quêtant l'admiration, l'envie des foules... Ma liberté perdue... Mon prestige de poulet de luxe... A nouveau, il me faudrait reprendre le harnais, travailler — fi! l'horreur! — m'astreindre à de dures et avilissantes besognes, défraîchir la peau si fine de mes mains, sortir des draps à heure fixe le matin, quelque temps qu'il fasse, par le chaud, par le froid, le soleil ou la pluie, ou la glace, ou le brouillard, au lieu de prolonger au creux du matelas la douce, la bienfaisante, la sublime sieste matinale... Situation inextricable que je n'ai rien fait — je le jure — pour provoquer. Sans doute Josine s'irrite de mes escapades qu'elle devine, d'où sa jalousie féroce et les chicanes injustes qu'elle me cherche. Mais, au nom du ciel! qu'est-ce que ça peut bien lui fiche que je la trompe, cette pimbêche, puisque je prends toutes mes précautions pour qu'elle l'ignore! Est-ce que je lui reproche, moi, sa suspicion, ses doutes, sa colère?...

Un baiser brûlant sur la nuque, où il se développe selon une tactique déjà vieille et connue, interrompt heureusement ces amères cogitations.

— Mon pauvre bicolino, murmure ma maîtresse enfin attendrie, t'ai-je blessé?...

Et nous voilà sur le divan, l'éternel refuge des amoureux qui ont des confidences à échanger. Le bouleversement de Josine, déconfite et repentante, me redonne courage.

— Blessé... dis-je entre deux hoquets, oui, bien sûr... Méchante!

Elle s'affole.

— Où?... mon chéri. Où?...

— Là... sur ma joue. Embrasse, vilaine...

Après quelques échecs, l'offensive porte ses fruits. Poursuivons l'avantage :

— Et aussi, ajouté-je tout larmoyant, et aussi...

— Quoi?... Où aussi?... insiste-t-elle, nerveuse.

— ...ailleurs.

Je rougis. Jamais je ne réussirai à parler de certaines choses sans rougir. Je suis comme cela. Il y a des questions, du reste, qu'en toute décence on ne pose pas. Et ma maîtresse devrait savoir que lorsqu'on tombe sur son derrière, cela blesse. Tout au moins l'amour-propre...

— Oh! mon chéri! s'écrie Josine de sa voix maintenant trouble et assourdie, dois-je... dois-je embrasser aussi?...

La gourmande!... Eh bien, non. Elle n'a pas été gentille. Elle m'a battu, elle sera châtiée. Pas de dessert, madame, jusqu'à pénitence accomplie. Mais la gourmande ne l'entend point de cette oreille. Elle insiste, de ses doigts agiles, ce qui me fâche, et — vlan! — je lui restitue son « pétard ». Un pétard dangereux, car il est parti tout seul, sans que j'y pense. Et je reste atterré de mon geste irréfléchi, lourd de conséquences.

Josine se relève, rajuste ses effets en désordre. Elle reprend — excusez! — sa bouffarde, tourne à pas lents trois fois autour de la table, puis — l'œil mauvais — se vient planter devant moi.

— Et alors, enchaîne-t-elle agressive, où en étions-nous?... Ah oui!... Explique-moi donc, chérubin de mon âme, l'emploi de ton après-midi...

— Zut! zut et zut!... Tu ne vas pas recommencer!

— Explique...

Allons, il faut trouver un motif, une raison, un ou deux mensonges, n'importe quoi.

— Cette après-midi... Décidément, tu y tiens?

— Explique...

— Eh bien, voilà... Depuis longtemps, je voulais voir mon ami Jérôme...

— Il a le téléphone?...

Sa main preste, déjà empoigne l'appareil.Hein! croyez-vous?... quelle bête de méfiance!... quelle stupide incrédulité!... Allez donc vivre avec des gens d'un aussi sale caractère.

— Non, soupiré-je nonchalant, il ne l'a pas. Ça coûte trop cher. Et il marche si mal, le téléphone... Tandis que toi...

— Tandis que moi?...

— Tu marches bien, là.

Elle hausse les épaules.

— Peut-être, reconnaît-elle. Mais n'oublie pas, nigaud, qu'à force de marcher, on se fatigue... Et ensuite?

— Ensuite... ensuite j'avais un essayage, rue de Constantinople, chez ma tailleuse, qui — elle non plus — n'a pas le... Quoi?... qu'est-ce qui te prend?...

Elle rit, à se tenir la panse. Un rire d'hystérique, formidable, accompagné de claques sur les cuisses, de borborygmes dans la gorge. Rire insultant, plein de sous-entendus, d'ignobles soupçons.

— Un es-say-age!...

— Mais oui, dis-je tout décontenancé, un essayage. Que vas-tu imaginer encore?...

Elle me courrouce, à la fin. Je la trompe, c'est entendu, établi, entériné. Mais qu'elle se fâche à en rire ainsi, grossièrement, devant moi, ah! non, cela m'offense. Le tact féminin, je m'en assure, ne vaut pas un pet-de-nonne.

— Ce que j'imagine, reprend-elle sombrement, presque rien... Une bagatelle, tout uniment... La ba-ga-telle-le...

Puis, marchant sur moi, farouche, menaçante :

— Ainsi, mon joli coco, quelqu'un t'essaye... Je m'en doutais. Eh bien, moi, plus habile que ta tailleuse, et sans le moindre essayage, je vais te vêtir d'un costume adéquat à tes formes de Céladon et à ta moralité de ...

Et clairement, elle m'envoie ce mot grotesque, dégradant, infâme, et surtout dénué de finesse :

— Catin!...

Elle appelle ça un habit... Vais-je, à mon tour, la laisser nue? Allons-y... En commun, montons notre garde-robe :

— Rustaude!

— Entretenu!

— Don Juane!

— Concubin!

— Belle-de-jour!

— Narcisse!

— Rouleuse!

Elle voit rouge. Alors, pour ne pas commettre un crime, elle s'en va, toutes voiles dehors, oublier loin d'ici les immondes produits de ses défécations buccales, — et peut-être aussi des miennes. Je la connais, elle reviendra. Vers vingt-trois heures et demie, j'entendrai à la porte de ma chambre un grattement léger, persistant. Puis un petit coup, deux... trois petits coups, et une voix fluette, misérable, implorante, qui appellera : « Horace!... Horace! »... — une voix adulatoire, et timide, oh! timide...

Parce qu'au fond ces injures, ces mots d'oiseaux, tout ce sylvestre ramage, c'est ce qu'il y a de meilleur, de plus savoureux, de plus beau, de presque sublime dans l'amour, même à son déclin.

FANCY.

(*A suivre.*)

LE ROSAIRE DE JEANNE

—

HEREDITE

On ne sait quel appel ou quelle attente guide,
A travers climats et chemins,
Deux êtres l'un vers l'autre... et deux printemps humains
Dont la suavité, de fleurir, est avide.

On ne sait, quand l'amour, plus que la mort puissant.
De ces deux, tire d'autres êtres,
Quels possibles obscurs, venus d'obscurs ancêtres,
Remontent du passé sur le fleuve du sang.

Une âme affleure au monde en une chair nouvelle;
Mais qu'est-il de vraiment nouveau
Dans tout ce qu'elle apporte et tout ce qu'elle vaut :
Ce présent où déjà le futur se révèle?

On ne sait quel attrait longuement hérité
Ou quelle fortuite grâce,
Va dénouer, sur l'arbre inéclos de la race,
La fleur de poésie ou de mysticité.

—

NOUS DEUX

Je voudrais ne parler que de toi, seule et toute!
Comment faire ? je vois, sur le même chemin
Que l'espérance irise et le songe veloute,
Les « petites Murat », pour un même demain,
Partir, les doigts unis, devers la même route...

Je parlerai de moi, puisque tu tiens ma main.

LA MAISON

La maison, qui connut le deuil plus que la fête
Et veilla des cercueils, las! plus que des berceaux,
La maison, où rôdait notre enfance, était faite,
Comme un très vieil habit, de pièces et morceaux.

Des fouilles avaient mis à jour, dans ses assises,
Un calice, des noms gravés, des ossements...
Vestige du vieux bourg qui compta cinq églises,
Son gros mur s'adornait de modillons romans.

Sur la place carrée où l'arbre et la fontaine
Echangeaient leurs fraîcheurs à l'ombre de la croix,
Elle ouvrait sa boutique incroyablement pleine
De tout ce que réclame un peuple villageois.

On y trouvait le sucre et l'huile pour la table,
L'empois pour les bonnets, pour les sabots, des clous;
Un blanc matin, parut, traînant un goût d'étable,
Ce montagnard neigeux qu'avaient suivi deux loups.

Active en son petit négoce, et point maussade,
Humble artisane à qui son peu de bien suffit,
La maison, cependant, montrait dans sa façade
Deux volets toujours clos, quelque beau temps qu'il fît.

Et dans ses aîtres pleins de caches, de surprises,
— Mes fabuleux greniers, comme je vous aimais! —
Il était, à l'écart des salles trop apprises,
Une chambre fermée où l'on n'entrait jamais.

Or, les enfants de la maison, les deux petites,
Brûlaient d'en explorer le vide... et n'osaient pas.
Pourquoi, fruits défendus et portes interdites,
A l'Eve renaissante offrez-vous tant d'appas?

Le mystère étouffé derrière cette porte
Hantait leurs pas en quête et leurs cœurs en souci :

Car les enfants savaient qu'en ces murs était morte
Leur jeune mère blonde... et mort, leur père aussi.

Les morts prolongent-ils leur passage éphémère
Par quelle survivance intacte de l'esprit ?
La clé, bijou massif, brille à son clou. « Grand'mère,
Ouvrez-nous cette chambre! » Et la chambre s'ouvrit.

Dans l'écartement brusque et total des persiennes
Parut ressusciter le vieil ameublement :
Le lit roide, tendu de courtines anciennes,
Et, près des livres clos, le piano dormant!

Les deux enfants tournaient dans la chambre, comme ivres...
Puis l'une, au piano, risqua son jeu mal sûr;
L'autre, un doigt sur la vitre, interrogeait les livres,
Celui, surtout, dont la troublait le titre obscur...

Moins timide déjà, le jeu de l'enfant brune
Apprivoisait le long silence, et sa chanson
Insolite n'était pourtant pas importune;
L'enfant blonde semblait épeler sa leçon.

Et toutes deux, un rêve au cœur, comme aux prunelles,
Oubliant le tumulte et l'éclat du dehors,
Dans la chambre rouverte enfin, sentaient, en elles,
Rentrer l'âme ignorée et puissante des morts.

—

PREMIERS VOYAGES

Comme le monde est beau, quand il s'offre soudain
Au regard neuf de deux libres adolescentes
Qui n'ont jamais appris que les murs et les sentes
De leur village et leur couvent et leur jardin!

Que l'Alpe est glorieuse, où le pied faible lutte
Pour l'étincellement fugitif d'un Thabor...
Quel chant prodigieux, parti de l'autre bord,
Roule un flot atlantique en sa verte volute!

La musique jouée au pont mol d'un bateau
Où vient la picorer quelque oblique mouette,
Rend toute autre musique oubliée ou muette...
Le vent est romantique aux ailes du manteau.

De la plage d'Espagne au chalet d'Helvétie,
Du tombeau d'un lyrique à la prison d'un roi,
— De la prière au songe et du rire à l'effroi —
Comme le monde est débordé de poésie!

D'autres enivrements naîtront d'autres saisons.
Goûtons, quand le départ allège nos chevilles,
Ce bonheur d'être deux petites jeunes filles
Qu'un long train fol emporte au ras des horizons...

—

FRANCISCAINE

Quand tu me dis : « Vois comme la montagne
Est radieuse entre ciel et vallée ! »
Je la contemple, attendant que me gagne
Le frais bonheur dont tu parais comblée...
Et ton regard, mais en vain, m'accompagne.

Tu dis encore : « Au retour de la messe,
J'entends l'oiseau, dans le pin de l'allée,
Dont la chanson, du beau temps, est promesse. »
La messe ? hélas! je n'y suis pas allée...
Aussi, l'oiseau du beau temps me délaisse.

François d'Assise offrait, de nid à branche,
Sa fraternelle et candide tendresse.
Ainsi ton front, qui, vers sœur Eau, se penche,
Pour saluer frère Arbre, se redresse...
Et se repenche encor sur sœur Pervenche.

Tu dis enfin : « Suis-je cristal ou cire ?
Quand le soleil des durs midis s'épanche,

Jusqu'à mon cœur je le sens poindre et luire...
Ma soif de feu, son seul excès l'étanche. »
Je songe : Ainsi des yeux que je désire!

—

LA LAMPE ET LE FEU

Je rentre. Tout le poids de ma pauvre journée
S'accroche à mon épaule lasse.
La vie était hostile, et l'âme, détournée,
Dont j'attendais lumière ou grâce.
Mais je trouve, entre la lampe et la cheminée,
Jeanne assise à sa chère place.

Jeanne — on l'appellerait encor Marthe et Marie
Tant elle a le don d'être celle
Qui tour à tour besogne et sert, contemple et prie,
Du même cœur, du même zèle —
Jeanne est là. Je me sens moins lourde et moins meurtrie
Dès que j'ai fait trois pas vers elle.

Jeanne est là! Comme il rend belle mine à sa joue,
Ce feu dont son geste s'occupe.
Le reflet de la flamme, ainsi qu'un chat qui joue,
Taquine les plis de sa jupe...
Moi, comme un vieux manteau mouillé, je vous secoue,
Tristes rêves dont j'étais dupe!

La lampe, l'attribut choisi des vierges sages,
Réelle autant qu'emblématique,
Dessine autour du plus paisible des visages
Un petit nimbe domestique.
Jeanne est là. Hors des vains regrets, des faux présages,
Voici ma clarté véridique.

Ce feu qu'elle a nourri de bois et de ramée
Sèche mes cils, chauffe mes paumes.
Cette lampe du soir, par ses soins allumée,
Chasse mes peurs et mes fantômes.

Mais c'est des yeux, des mains de Jeanne très aimée
Que s'épandent rayons et baumes.

Jeanne est là... Quelle aveugle et coupable exigence
Me roidissait contre la vie!
... Est là qui parle... Et loin d'offenser le silence,
Sa voix fait au silence envie.
... Et qui sourit. Je crois à votre Providence,
Maître en qui Jeanne se confie.

La besace de pauvre où je traînais ma peine,
Miracle! voici qu'elle est vide...
Mon engourdissement ébloui suit à peine
Quelque penser que je dévide :
On est bien. Il serait grand temps que je t'apprenne
L'ordre et le calme, ô cœur avide!

Jeanne est là! Ce bonheur que pour chaque veillée
Sa vigilance fait éclore,
Je ne crains — le feu souffle un relent de feuillée,
L'ombre, sous la lampe, se dore —
Non, je ne crains pas plus de m'en voir dépouillée
Que du soleil de chaque aurore...

—

L'INTERSIGNE

Un soir que tu jouais cette sonate en ré
Où s'ordonne, on croirait, un orage égaré
Dont la force en suspens du génie est vassale,
Des coups furent frappés dans le mur de la salle.
Message tracassier d'un esprit aux abois,
Besogne d'un voisin qui pourfendait du bois :
Savions-nous? Ton sourire un peu triste, un peu tendre,
Alors que tu cessais de jouer, moi, d'entendre,
Réunit la surprise à mon étonnement.
Puis, comme s'était tu le bref martèlement,
— Quel oiseau noir, d'un bec incertain, sonde et crève
L'arbre noir condamné dans la forêt du rêve? —

Tu repris la musique. Or, sur le même accord,
Les mêmes coups frappés s'apposèrent encor.
Il te plut, sans arrêt, d'achever la sonate,
Harmonique ouragan où l'âme s'acclimate
A la flamme, à la neige... épreuves de l'azur;
Mais un occulte émoi rendit ton jeu moins sûr.

L'as-tu jouée, après cette étrange veillée,
La musique à la fois triomphale et broyée ?
Je ne sais. Mais depuis, quand je la réentends,
Je réentends aussi les coups intermittents
Frappés au mur que le Doigt d'ombre leur assigne...
Et je comprends — trop tard — le sens de l'intersigne.

AMÉLIE MURAT.

AUTOUR DE LÉON SÉCHÉ

PETITS SOUVENIRS LITTÉRAIRES

—

I

JULES VALLÈS

En 1881, mon père habitait Paris. Correspondant du *Phare de la Loire,* il était lié d'amitié avec l'auteur de *L'Enfant.* Je suppose que sa collaboration au grand journal nantais et ses origines anceniennes avaient contribué à cette amitié. Je trouve dans ses papiers ce billet de Vallès :

Mardi, 10 Rue Taylor.

Cher quasi Compatriote,

On m'attendait en effet chez moi — et j'y suis tous les soirs l'objet de ragoûts spécialement mijotés. Mais jeudi soir à 7 h. 1/2 (pas avant, pas après) j'ai à dîner le camarade qui justement a été l'intermédiaire pour *L'Insurgé* à *La Revue Nouvelle.*

Voulez-vous être là au moment fixé? Je vous attends. Mes amitiés à madame Séché.

JULES VALLÈS.

Un mot, si vous deviez ne pas venir.

Vallès était natif du Puy en Vellay, mais, tous les lecteurs de Jacques Vingtras le savent, il termina ses études au collège de Nantes. Voilà pourquoi il traitait mon père de « quasi compatriote ».

A l'époque dont je parle, Jules Vallès avait comme amie celle qui devait plus tard devenir Mme Séverine. Vêtue

toujours de claires toilettes, il l'appelait « la Providence en robe fraîche ». C'est elle qui lui préparait des « ragoûts spécialement mijotés », car elle savait combien Vallès aimait la bonne chère. Mon père m'a souvent raconté que le dîner fini, la maîtresse de maison se levait de table pour aller s'asseoir sur les genoux de son ami.

Cet homme qui a laissé une réputation de brutalité était un sentimental. Aussi Mme Séverine — elle se nommait alors Mme Rehn — l'entourait des soins les plus tendres.

En octobre 1881, Jules Vallès eut le désir de revoir « le théâtre de sa jeunesse ». Il pria mon père de l'accompagner. Il avait quitté Nantes depuis près de trente ans, et il espérait en rapporter un chapitre émouvant pour son *Insurgé*. Mon père a dit ce que fut ce voyage, dans une brochure aujourd'hui introuvable (1). Mme Séverine ne lui pardonna pas d'y avoir relaté un petit fait, intime, il est vrai, mais charmant. Vallès adorait les fleurs, aussi son amie en glissait-elle dans toutes ses poches.

> Je n'oublierai jamais, écrit mon père, le fou rire dont il partit quand, se déshabillant à l'Hôtel du Griffon, le matin de notre arrivée à Nantes, il vit une douzaine de bouquets de violettes qui se balançaient à la ceinture de son pantalon. « Mon ami, ne le dites à personne, j'embaume le bonapartisme. »
>
> Pendant deux jours, raconte encore mon père, nous visitâmes pas à pas le quartier de Richebourg, le lycée, les ponts, l'Hospice Saint-Jacques, toutes les stations douloureuses de sa vie d'écolier, puis nous remontâmes par bateau la Loire jusqu'à Ancenis...

Mon père avait tenu à lui faire les honneurs de sa petite ville. Ancenis était aussi la ville natale de Ch. L. Chassin, Royné et Collineau, trois camarades de Vallès au lycée de Nantes, qui figurent, d'ailleurs, dans le *Ba-*

(1) Léon Séché, *Portraits à l'encre : Jules Vallès*, Paris, 1886.

chelier, sous les noms de Matoussaint, Royannez et Collinet. Il le promena sur les quais, lui fit admirer le pont suspendu, le fleuve et ses îles, les restes du château des ducs de Charost et, de l'autre côté de l'eau, le bourg de Liré. Puis il l'emmena prendre le café chez mon grand-père et ma grand'mère Ruellan, qui habitaient, alors, rue des Douves, une maison proche de celle où coucha Louis XIV, lorsqu'il se rendit à Nantes faire arrêter Fouquet.

Bien que l'année tirât sur sa fin, j'étais encore chez mes grands-parents.

Je n'avais pas tout à fait cinq ans.

Comme il est naturel, mon père voulut montrer son fils. Grand'mère me met ma plus belle robe, me donne un coup de peigne — je frisais alors comme des baguettes de tambour, — me mouche, me passe le coin d'une serviette mouillés sur la figure et me pousse devant elle. La porte du salon s'ouvre, j'aperçois Jules Vallès... Emile Henriot (2), d'après un portrait d'André Gill, l'a comparé à « un loup poursuivi, prêt à bondir »; mon père lui trouvait, « avec son collier de barbe grisonnante et sa crinière poivre et sel », une tête de lion. Pour moi, il me fit l'effet d'un diable sortant d'une boîte. Je hurlais. Impossible de me faire pénétrer dans le salon. Mon père m'empoigne, me traîne devant le diable, qui rit aux éclats. Quand j'eus cessé de brailler comme un âne rouge, Vallès prétendit me faire chanter. Je me repris à crier de plus belle, cependant que, confuse et pitoyable, grand'mère m'emportait loin de mon père et de l'ogre...

II

LES PREMIERS TRAVAUX LITTÉRAIRES DE LÉON SÉCHÉ

En 1874, mon père s'est fixé à Nantes; il y restera jusqu'en 1877. Il collabora à l'*Indépendance de l'Ouest*, au

(2) E. Henriot, *Le Temps*, 15 septembre 1913.

Phare de la Loire, publia une feuille hebdomadaire de théâtre : *La Lorgnette.* De septembre 1874 à mars 1875, il est chargé du cours de Littérature française à l'institution Livet.

En 1876, Lemerre lui édite un nouveau livre de vers : *Dies Irae du Mexique,* inspiré par la tragique aventure de Maximilien, et, l'année suivante, *Les Griffes du Lion,* poésies dans lesquelles s'exhalait sa douleur patriotique. En 1876, Lemfierre lui édite un nouveau livre de vers : *Amour et Patrie.* En 1879, il réunit, sous le titre *Ave Maria,* les poésies écrites pour ma mère. Enfin, neuf ans plus tard, il groupera tous ses vers en un seul volume : *La Chanson de la Vie.*

A l'époque dont je parle, mon père, qui s'était installé à Paris, collaborait à *L'Estafette* et envoyait, chaque semaine, une « Lettre parisienne » au *Progrès de Lyon.*

Un soir, Alexandre Desrousseaux vint dîner. Le repas terminé, avant qu'on m'emmenât coucher, le chansonnier me prit sur ses genoux et me chanta son *P'tit Quinquin.*

Mon père avait publié *La Question Cléricale* en 1879. Le livre est composé de trois conférences, la première prononcée à Lille, le 28 septembre 1878. J'en déduis que mon père connut Desrousseaux à cette occasion, l'auteur des *Chansons* et *Pasquilles* étant Lillois.

Mon père fut toujours un vieux « quarantuitard ». Il s'était pris d'amour pour la République, du temps qu'elle était belle... Elevé par des prêtres, il ne cessa jamais de porter le plus vif intérêt aux choses de la religion. Mais, vis-à-vis de l'Eglise, il gardait son entière liberté. Son foncier libéralisme détermine ses convictions politiques et religieuses. Il est républicain, patriote, gallican. Pour lui, les trois choses sont liées indissolublement. Le radicalisme antireligieux lui répugne. Toute persécution, au reste, lui faisait horreur. Il voulait qu'on laissât « les

curés » tranquilles; en revanche, il exigeait d'eux une neutralité politique complète. Sa sympathie pour le Père Hyacinthe tenait à son gallicanisme. Il ne partagea cependant point toutes ses vues. Il blâma son mariage. Mme Loyson lui en tint longtemps rigueur, ainsi que le Père. Il appelait Mme Loyson, qu'il n'aimait pas, « Notre-Sainte-Mère-l'Eglise ».

Libéral et galllican, il détestait les Jésuites, cela va de soi!

Il avait désapprouvé les « Décrets », il désapprouva la loi de Séparation. Aussi bien regrettait-il le manque de fermeté des divers gouvernements qui s'étaient succédé au pouvoir depuis 1881. Il n'aurait pas chassé les Congrégations, mais puisqu'on les avait mises à la porte, il trouvait absurde qu'on les laissât rentrer par la fenêtre. Il connaissait la persévérante ténacité de l'Eglise; c'est pourquoi la loi de Séparation lui paraissait une erreur politique. A son sens, l'Etat se dépouillait dangereusement de sa souveraineté.

Il écrivait un jour à un ami :

La politique va devenir archicléricale d'un côté et archimaçonnique de l'autre. Et entre ces deux branches d'étau, le pays sera pris, serré, écrasé, jusqu'à ce qu'une poigne arrive en haut qui mette tout le monde à la raison.

Voilà pourquoi je ne voulais pas de la rupture du Concordat. C'était la paix relative, nous aurons la guerre sans trêve ni merci.

Paul Bourget me dit un jour sa haute estime pour les trois volumes que mon père a consacrés aux *Derniers Jansénistes*. C'est un bel ouvrage, nourri de faits et de documents inédits. Mon père n'écrivait pas pour mettre inutilement des mots bout à bout. Tout comme il est impossible d'étudier le Romantisme français sans se reporter à ses travaux, on ne saurait parler des luttes

religieuses, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours, sans lire *Les Derniers Jansénistes, Les Origines du Concordat, Educateurs et Moralistes,* qu'il publia de 1890 à 1893. Ceux-là le savent bien qui, depuis sa mort, le pillent sans le citer!

Dans *Les Origines du Concordat,* il a mis en évidence le rôle prépondérant joué par Cacault, en Italie. C'est Cacault qui négocia au nom du Directoire avec le gouvernement de Pie VI.

Cacault était de Nantes. Lors de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, mon père fut frappé de ce qu'un autre Nantais, Aristide Briand, ait été chargé de préparer la Loi et de l'appliquer. Lié d'amitié avec lui, il le vit plus d'une fois à ce propos, et je sais qu'il lui écrivit, soit pour le documenter, soit pour le mettre en garde contre les mauvais conseils de politiciens sectaires.

III

L'ACTION RÉGIONALISTE DE MON PÈRE

En 1881, sous le titre *Contes et Figures de mon Pays,* mon père réunit ses contes et souvenirs sur Ancenis publiés dans *Le Phare de la Loire.*

Le livre est délicieux, jeune, vivant, plein de verve et de pittoresque. Qu'il me fournisse ici l'occasion de dire ce que mon père fit pour sa petite patrie.

Il eût véhémentement protesté contre certain mouvement autonomiste breton actuel, mais, dans le cadre de la patrie française, il était partisan d'une politique nettement régionaliste. Breton par son père, Angevin par sa mère, né sur les marches de Bretagne, à la lisière de l'Anjou, il ne sépara jamais ces deux provinces, ni dans son esprit, ni dans son cœur.

Le pays qui borde la Loire, à droite et à gauche, de Nantes à Saint-Florent, il l'appelait « la Bretagne-Ange-

vine », marquant par là l'identité des deux rives, dans leur physionomie respective, comme dans le caractère de leurs habitants.

Pour servir les intérêts intellectuels de ce pays qui était le sien, en 1885, il fonde la *Revue Illustrée de Bretagne et d'Anjou.* Cinq ans plus tard, étendant son champ d'action à la Normandie et au Poitou, sa revue devient *La Revue Illustrée des Provinces de l'Ouest.*

Son activité ne se borne pas là. Il fait poser une plaque commémorative sur la maison natale de Victor Massé, à Lorient. Grâce à lui, Brizeux a sa statue, à Lorient également; le Sage à Vannes; Du Bellay à Ancenis; Volney à Craon; le docteur Guépin à Pontivy; Charles Loyson à Château-Gontier.

Volney avait passé par le collège d'Ancenis; l'intérêt que lui porta son père venait de là. Il honore la mémoire de Charles Loyson, parce que ce charmant poète, trop tôt enlevé aux Muses, était l'oncle du Père Hyacinthe, et aussi parce qu'il considérait l'auteur des *Epitres et Elégies* un peu comme un précurseur de Lamartine, pour lequel il professait un véritable culte.

Ce républicain, qui rend hommage à Guépin et Volney, scelle une plaque sur la maison où le général vendéen Bonchamp mourut à Saint-Florent, en criant : « Grâce aux prisonniers! » (3).

Il fait restaurer, dans cette même petite ville d'Anjou, la colonne élevée en souvenir de la duchesse de Berry.

Il rêvait d'ériger à Nantes un Panthéon breton. Le roi Noménoe eût dominé le faîte de ce monument où l'on aurait vu les statues et les bustes de la reine Anne, de Du Guesclin, de Beaumanoir, d'Olivier de Clisson, d'Abélard, de Jacques Cartier, Surcouf, Duguay-Trouin, La-

(3) Les Vendéens avaient fait huit cents prisonniers « bleus ». Enfermés dans l'église, ces prisonniers auraient été fusillés, sans le cri d'humanité de Bonchamp. Le père de David d'Angers était du nombre. C'est par reconnaissance que le grand statuaire fit la statue du général vendéen mourant, son chef-d'œuvre, d'ailleurs.

mennais, Broussais, Laënnec, Brizeux, Le Sage, Chateaubriand, Renan, Lamoricière, Cambronne, de Villemarqué, Villiers de l'Isle-Adam, des soldats, un découvreur de monde, des savants, des philosophes, des poètes...

Tout cela ne lui suffisant pas, en mai 1888, il ouvre, sous l'égide de l'Association Bretonne-Angevine, fondée par lui deux ans auparavant, une exposition Bretonne-Angevine qui réunit, à la Salle Petit, cent deux artistes. Ce fut un succès et un désastre; un succès pour les artistes, un désastre pour mon père. Encore diminua-t-il quelque peu le désastre en organisant hâtivement une kermesse bretonne.

Mais quel hourvari chez les peintres! Les comptoirs, pendant deux jours, avaient empêché de voir leurs toiles!...

Il est de règle, dans tous les salons, de faire payer aux artistes un droit d'accrochage. Mon père ne réclama rien. L'exposition se soldant par un assez gros déficit, seul répondant, il se trouva accablé.

Jules Simon et Renan décidèrent d'ouvrir, auprès des exposants, une souscription. Ils s'inscrivirent chacun pour mille francs. Mais, quelqu'un ayant insinué que le déficit était la conséquence de la comptabilité incorrecte de l'organisateur de l'exposition, mon père refusa net d'accepter aucune aide. Il paya de sa poche. N'ayant pas d'argent, il signa des billets. Des années et des années cette dette pesa sur ses épaules. Combien de fois a-t-il déménagé pour échapper à une saisie! La petite maison d'Ancenis fut vendue, un jour, afin de « dégager » les dernières traites.

Celui qui suspecta mon père avait nom Léon Durocher. Il était de Pontivy. Il se disait poète. Six vers de lui me reviennent en mémoire. Je veux les reproduire ici, je lui dois bien cela!

Au lieu de fréquenter l'école
Où l'on acquiert un front savant,
Gamin à tendance agricole,
J'allais jadis le nez au vent.
J'ai méprisé d'apprendre à lire,
Je ne sais pas non plus écrire...

Lorsqu'on ne sait pas lire, je ne vois pas comment on pourrait savoir écrire, mais, si Durocher parlait de lui, il se rendait du moins justice.

IV

JULES SIMON ET RENAN. — LE PANTHÉON BRETON DES IDÉES DE LÉON SÉCHÉ

Le jour de ma première communion, mes parents donnèrent chez eux (ils demeuraient 9, boulevard de Port-Royal) un petit dîner. Jules Simon voulut bien y assister. Je le voyais pour la première fois. Mon père nous parlait si souvent de lui, en de tels termes admiratifs que, en dépit du beau costume que je portais et dont je n'étais pas peu fier, la présence du grand homme à notre table m'intimida prodigieusement. Je le revis chez lui, place de la Madeleine, dans le vaste cabinet de travail qui était aussi sa bibliothèque. Dix-sept mille volumes s'entassaient là.

Il vint faire une conférence à l'Exposition Bretonne-Angevine. Il parlait avec facilité, d'une voix presque basse au début et qui s'élevait petit à petit pour garder un diapason moyen, clair et infiniment agréable. Sa voix avait le charme et la distinction de sa personne. Qui aurait cru, à le voir si maître de soi, si mesuré dans ses expressions et dans ses gestes, avec son beau visage d'une pâleur ivoirine, qu'il avait prononcé quelques-unes des plus audacieuses paroles de son temps? Il est vrai que 1870 devait brutalement souffleter son idéalisme libéral!...

Les relations de mon père avec Jules Simon dataient

de la fondation de la *Revue de Bretagne et d'Anjou*. On ne lira pas sans intérêt la lettre que l'auteur de la *Religion naturelle* écrivit à ce propos à Léon Séché. C'est une belle, une noble page et qui n'a rien perdu de son actualité.

14 Novembre 1885.

Monsieur,

C'est très bien de fonder la *Revue de Bretagne et d'Anjou*; ce qui sera mieux encore, ce sera de la faire durer. Je ne connais rien de si difficile que de trouver pour une revue tous les abonnements qui lui sont nécessaires.

Vous mettez la politique à la porte; j'en suis bien aise. Outre qu'elle est toujours irritante par elle-même, elle est, dans ce moment, en France, tombée à un tel degré qu'il faut un grand sentiment du devoir pour ne pas s'en détacher tout à fait. Ecartez-vous aussi la question religieuse, qui, pour notre très grand malheur, est devenue, depuis ces dernières années surtout, une question politique? Vous permettez, probablement, de parler des religions, pourvu qu'on ne traite pas la question brûlante des rapports des Eglises et de l'Etat. Il n'en est pas moins vrai que vous mettez en dehors de votre programme deux ordres de questions qui passionnent tous les esprits, et que vous diminuez par là volontairement vos moyens d'attraction.

Je vois que vous comptez surtout sur une vertu qui nous est propre, à nous autres Bretons, c'est-à-dire sur l'amour de la patrie bretonne. Je crois que ce patriotisme local ne nuit pas au patriotisme qui nous lie à la patrie commune. Tout au contraire. Les Alsaciens forment aussi une race très attachée à ses traditions, à ses habitudes, à son histoire, à ses légendes, très différente des autres populations qui l'entourent, profondément alsacienne, et pourtant profondément française, même depuis nos malheurs. Je crois que pour aimer au loin, il faut d'abord aimer auprès de soi; et c'est en ce sens qu'on a pu dire que les vertus de la famille sont l'école des vertus publiques.

Dans ma jeunesse, il y avait entre tous les Bretons une solidarité étroite. Nous étions une famille. Nous avions beau

être divisés par la politique, et Dieu sait ce que la Chouannerie avait semé de rancunes de part et d'autre. J'ai connu la plupart des acteurs de nos guerres civiles. J'ai été élevé au milieu de familles qui s'étaient poursuivies avec acharnement, avec barbarie; il y avait du sang entre elles, et malgré tout, le lien patriotique subsistait, et on le retrouvait dans les grandes occasions. Mais, Monsieur, nous étions dans ce temps-là au bout du monde. On ne venait guère chez nous. Nous ne sortions guère de notre presqu'île. Aller à Paris était un grand voyage. On s'y préparait un an d'avance. On était regardé avec admiration quand on y était allé, comme un pèlerin de La Mecque. Un voyage en Amérique ou aux grandes Indes faisait moins d'effet, parce que nous avons toujours été marins. Comme nous ne connaissions pas la France, nous connaissions à fond la Bretagne. Vous seriez surpris, si vous causiez avec moi, de mes connaissances géographiques. Il y a peu de recoins du Morbihan et des Côtes-du-Nord que je n'aie parcourus à pied. Nous pouvions dans ce temps-là faire la description de toutes nos côtes, de nos montagnes, de nos grands bois, de nos églises. Nous avions été à tous les pardons. Nous savions la langue du pays; les paysans n'en savaient pas d'autre. Même dans les villes, la moitié de la population parlait le bas-breton. Nous étions, je l'avoue, assez misérables. Mal logés, mal vêtus, mal élevés, à peine nourris, ignorants comme des sauvages, catholiques comme des héros, passablement querelleurs, inaccessibles à la crainte. C'est cette Bretagne-là que je retrouve dans mon cœur, et je me demande si ce n'est pas à présent le seul endroit où je puisse la retrouver. Vous l'avez décrassée, encivilisée; vous lui avez appris le français, elle sait lire; elle ne porte plus notre vieux costume; elle n'a peut-être plus, comme autrefois, ses foires et ses pardons. Elle marche sur des routes bien ouvertes et bien empierrées. Elle lit des journaux, elle en imprime. Elle est sillonnée de chemins de fer. Elle a des charrues à vapeur. C'est une province de France, et je dis une bonne, une solide, une vaillante province de France. Mais est-elle au même degré qu'autrefois la province de Bretagne?

Refaites notre unité, cher Monsieur. Refaites notre cœur : il était bon, il était grand. C'est une bonne entreprise. Cher-

chez partout nos gloires. Nous avons des artistes, puisque nous avons des églises superbes; des marins et des soldats à revendre; des poètes comme Brizeux, et Turquety, qu'on oublie; des hommes de génie comme Chateaubriand et Lamennais. Peut-être pensez-vous que les modernes ne sont pas indignes des ancêtres. Voilà Renan dans la philosophie, Joseph Bertrand dans les sciences. Je crois que ni les matériaux, ni les ouvriers ne vous manqueront.

Mais il faut vivre! Pardonnez-moi de vous montrer mon inquiétude. J'ai tant roulé le tonneau de Sisyphe! Soyez plus heureux que moi. Réussissez! Je ne puis contribuer à votre succès que par mes vœux. Mais on ne vous en adressera pas de plus sincères.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JULES SIMON.

En 1887, mon père consacre un livre à son illustre compatriote (4). Le 13 avril, Renan lui adresse ce billet :

Cher Monsieur Séché,

Merci pour ce charmant volume sur Jules Simon. Il me le rend à merveille, tel qu'il est, tel que je l'aime.

Votre bien affectionné

E. RENAN.

Dans une lettre de Jules Simon lui-même, je relève ce paragraphe amusant :

Pasteur a lu votre livre. Il déclare qu'il en est content. Bonne affaire pour vous si vous devenez enragé.

J'ai noté le projet qu'avait mon père d'élever à Nantes un Panthéon breton. Le 22 juin 1895, Jules Simon lui écrivait :

Mon cher Compatriote,

Je vous donne ce titre, parce que vous avez créé une sorte de patrie bretonne-angevine. Moi, je ne suis qu'un Breton, obstiné et passionné. C'est en Breton que vous agissez cette

(4) *Jules Simon, sa Vie et son Œuvre*, 1 vol. in-18.

fois-ci, car il n'y a, si je ne me trompe, que des Bretons sur la liste de votre panthéon.

Vous pensez bien que j'applaudis à votre entreprise, comme j'applaudis à tout ce qui glorifie et fortifie la Bretagne. Je crois que vous demanderez beaucoup d'argent; là est la difficulté, mais vous avez raison. Il vaut mieux ne rien faire que de mal faire.

La Bretagne est le pays de France où une idée comme la vôtre a le plus de chances de réussir; et cela pour deux raisons.

C'est d'abord que le sentiment de l'ancienne nationalité n'est nulle part aussi puissant; et ensuite, que nous avons un Panthéon plus magnifique que tous ceux des autres provinces. Vous en publiez une liste, que je ne crois pas encore tout à fait complète. Il y a, comme partout, les grands Dieux et les petits Dieux, *Dei minores*. Mais où trouvera-t-on un philosophe comme Descartes (5), un capitaine comme Bertrand Du Guesclin, un poète comme Chateaubriand? Notre second rang suffirait à la gloire d'une autre province, surtout si nous mettons en ligne nos marins. La marine française, vous le savez, c'est la marine bretonne. J'ai souvent pensé, en traversant les rues de Saint-Malo, qu'on pouvait apprendre le patriotisme rien qu'en étudiant le nom de nos rues.

Je n'espère pas voir jamais votre Panthéon. Mes yeux seront fermés quand cette belle œuvre sera accomplie. C'est à peine si je verrai, sur le seuil de la terre bretonne, la statue de Mme de Sévigné et celle de Descartes. Mais c'est une consolation pour moi de penser que la Bretagne entreprend de ressusciter ses glorieux morts pour perpétuer chez nous le feu sacré. J'aime ses fortes vertus, et je ne suis pas sûr de ne pas aimer aussi ses défauts. Il y a des moments où je regrette de ne pas être un paysan breton, portant le costume de mes pères, parlant leur langue et conservant pieusement leurs croyances, et jusqu'à leurs superstitions. Ce sont des pensées perverses; je les combats de mon mieux, sans y parvenir complètement. J'ai vu, de mes yeux, la vieille Bre-

(5) Descartes était né à la Haye, en Touraine, mais sa famille était originaire d'Ille-et-Vilaine.

tagne, ignorante et héroïque, c'est elle qui m'a élevé il y a quatre-vingts ans; c'est à elle que je dois quelques facultés de courage et d'endurance; c'est avec elle et pour elle que je vis et que je respire.

Adieu, bon courage et bon succès.

JULES SIMON.

Hélas, cette belle idée, mon père ne parvint pas à la réaliser. Il avait compté sur le concours des municipalités et des conseils généraux, il ne fut point secondé. Les Bretons aiment leur petite patrie, mais, farouchement indépendants, individualistes, ils saisiront toujours l'occasion de se battre entre eux.

Mon père, je l'ai dit, voulait placer le Panthéon breton à Nantes. Les gens de Rennes protestèrent véhémentement. Cela suffit à faire avorter un projet qui, j'en suis persuadé, sera repris un jour, comme sera reprise une autre idée de mon père : la création d'un Musée de la Vendée Militaire à Ancenis.

Jules Simon et Renan étaient liés d'amitié. Leur commune origine bretonne les rapprocha, leurs idées politiques aussi.

Mon père avait fait la connaissance de l'auteur de la *Vie de Jésus*, en 1884, à Tréguier, au cours de fêtes celtiques. Au mois de mai 1886, il le pria de présider, avec Jules Simon, le banquet de fondation de l'Association Bretonne-Angevine.

Je n'oublierai jamais, a écrit mon père, le charmant et spirituel dialogue qui eut lieu, au dessert, entre ces deux Bretons illustres. M. Renan commença par nous rappeler qu'il avait fait ses premières armes, en 1848, dans la *Liberté de penser*, que M. Jules Simon avait fondée avec Jacques et Saisset pour secouer le joug de Victor Cousin; il finit par remercier l'auteur de la *Religion naturelle* de lui avoir rendu sa chaire au Collège de France, en 1870.

Naturellement l'ancien ministre de l'Instruction Publique lui répondit qu'il n'avait fait que son devoir en réparant une des injustices de l'Empire. Il ajouta même, de ce ton ironique qui n'appartenait qu'à lui :

— Vous voyez, Messieurs, que je n'ai pas fait dans ma vie que de mauvaises choses.

Mais où M. Jules Simon ravit littéralement son auditoire, ce fut en nous racontant la visite qu'il avait faite l'année d'avant à la maison de M. Renan, à Tréguier :

« J'ai vu aussi Tréguier, et à ce propos il faut que je vous dise que ce Renan est propriétaire dans la ville de Tréguier. Je suis allé visiter sa maison avec deux amis, et sa locataire m'a dit : « Ah! Monsieur, puisque vous connaissez M. Renan, vous devriez bien le prier de nous faire des réparations. » J'ai fait alors une enquête. Elle a fini par avouer qu'elle ne payait pas ses loyers.

— Alors, pourquoi, lui dis-je, exigez-vous des réparations?

— Mais Monsieur, il est propriétaire!

C'est là toute la question sociale!

« Etant à Tréguier, j'eus une inspiration qui m'a amené à voir tout un coin de la nature bretonne. J'avisai une pauvre vieille femme et je lui dis : « Montrez-moi la maison où est né M. Renan. » Elle m'y conduisit, et dans la chambre où vous êtes né, mon cher Renan, il y a maintenant toute une famille, un maçon, je crois, avec six ou sept enfants.

— C'est là? lui dis-je.

— Oui, Monsieur.

— Est-ce qu'il ne vient jamais d'étrangers pour voir la chambre de M. Renan?

— Si, Monsieur.

— Vient-il des Anglais quelquefois?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, la première fois qu'il en viendra, vendez-leur donc la plume qui a écrit *la Vie de Jésus,* ça vous fera de beaux revenus.

Alors cette femme très bretonne me dit :

— Mon Dieu, Monsieur, je n'en ai pas!

Eh bien, mon cher Renan, c'est la vieille Bretagne qui a parlé par la bouche de cette bonne femme et qui a dit ce

« je ne l'ai pas ». La Bretagne que nous allons faire aurait dit : « Je vais en acheter deux cents demain matin (6). »

Pour achever l'exposé du provincialisme de mon père, qu'on me permette de consigner ici encore une de ses idées.

Toutes les villes de France, toutes les régions, toutes les provinces ont leur histoire, confondue le plus souvent avec l'histoire de notre pays tout entier. Mon père pensait qu'au lieu d'entretenir les enfants d'événements et de personnages sans rapport direct avec la ville ou la province qu'ils habitent, il serait plus profitable de commencer par leur parler des personnalités et des événements historiques locaux. Avec la méthode actuelle, l'histoire de France reste pour eux une nomenclature de faits sans vie, lointains, se déroulant dans des lieux qu'ils ignorent et, naturellement, ne réalisent point.

Conscient de l'obstruction qu'un tel bouleversement rencontrerait auprès des instituteurs, Léon Séché proposait tout d'abord de distribuer aux enfants des écoles des bons-points : au recto, un portrait, la reproduction d'un monument ou la représentation d'un fait historique; au verso, une courte notice explicative.

Les divers ministres de l'Instruction Publique auxquels il soumit son idée la trouvèrent intéressante, mais, comme de juste, ne lui donnèrent aucune suite. Un seul, Maurice Faure, s'il n'avait point fait que passer rue de Grenelle, l'aurait probablement réalisée, car elle s'accordait avec ses propres préoccupations.

Dans les papiers de mon père, je trouve cette note, qui prouve combien tout ce qui touchait à cette question d'enseignement régional lui tenait au cœur :

Ancenis. — Soumettre au Conseil municipal l'idée d'un petit livre destiné à être distribué en prix aux écoles communales, livre illustré. J'en ferais le texte et Pohier (artiste local)

(6) *Revue des Provinces de l'Ouest*, octobre 1892.

les dessins. J'abandonnerais à la ville la propriété de ce livre qui serait imprimé à ses frais.

Dernièrement, un congrès régionaliste tenu dans le Nivernais émettait le vœu que soient mis en usage dans les écoles des manuels régionaux d'Histoire de France.

V

LE PÈRE HYACINTHE. — PAUL-HYACINTHE LOYSON

Il y a pour moi, dans la vie de mon père, une période dont j'ignore tout, ou à peu près tout. Je sais qu'il se rendit à Rome et y demeura plusieurs mois. Mais pourquoi et comment avait-il été dans la Ville Eternelle?

Au Petit Séminaire de Nantes, il s'était lié d'une vive amitié avec un Brésilien, Frédérico-José Néry, qui devait jouer un grand rôle dans son pays, en 1889, lors du renversement de l'Empereur Don Pedro. En 1872, F.-J. Néry faisait du journalisme à Rome et Mme Mériman, qui allait bientôt épouser le Père Hyacinthe, lui avait confié la rédaction en chef de la revue qu'elle y publiait : *L'Espérance de Rome* (7).

Il me paraît logique de supposer que mon père fut appelé à Rome par son ami.

Dans l'ouvrage qu'Albert Houtin a consacré au Père Hyacinthe, je lis ces lignes, relatives à l'action du grand prédicateur, en 1873 :

> Il résolut donc de commencer un culte. Deux laïques et un prêtre l'y engageaient d'ailleurs vivement et s'offraient à lui, ceux-là en qualité de fidèles, celui-ci en qualité de vicaire. Les laïques étaient Jean Wallon, ancien chef de cabinet d'Emile Ollivier, au ministère des Cultes, et un jeune littérateur, Léon Séché...

Mon père désapprouva le mariage du Père Hyacinthe

(7) F.-J. Néry était le parrain de mon frère.

avec Mme Mériman, et pendant une dizaine d'années ils cessèrent toutes relations. Cependant, ayant en chantier *Les Derniers Jansénistes,* dans lesquels il voulait lui faire une place, mon père se rapprocha de l'ancien prédicateur de Notre-Dame, qui lui fournit la documentation du troisième tome de ce grand ouvrage. A propos de celui-ci, le Père lui écrivit, le 12 avril 1892, une lettre dont je détache ces deux paragraphes :

Si vous voulez que j'envoie les *Derniers Jansénistes* à Pierre Loti, il faudra m'en donner un exemplaire, car je n'en ai plus dont je puisse disposer. Je tâcherai de vous faire faire sa connaissance quand il reviendra à Paris.

Vous savez que je ne suis pas de ses flatteurs, et que je lui dis de dures vérités, car il est un grand hérétique, non seulement dans la religion de Dieu, mais dans celle de la femme...

La religion de la femme! Ce mot explique toute sa conduite; son mariage devient naturel, nécessaire.

La loi française ne permettant pas alors aux prêtres ou anciens prêtres de se marier, le Père Hyacinthe et Mme Mériman s'étaient unis à Londres, le 3 septembre 1872. La lettre par laquelle ils annoncèrent la chose à leurs amis est ainsi libellée :

Monsieur Charles Hyacinthe Loyson a l'honneur de vous faire part de son mariage avec madame veuve Mériman, née Butterfield.

« Le mariage est honorable en toutes choses. »

Epître aux Hébreux, ch. XIII, V, 4.

Le Père Hyacinthe ne s'élevait pas seulement contre l'infaillibilité du pape et l'Immaculée-Conception. Il s'élevait encore contre le célibat forcé des prêtres. Ce sont là les trois thèmes principaux de ses sermons.

Dans les notes qui servirent à mon père pour ses *Derniers Jansénistes,* une page du Père Hyacinthe est du

plus haut intérêt. Le grand prédicateur y expose sa conception du mariage et, en même temps, plaide pour son propre cas :

L'amour conjugal et la famille qui en est le fruit, écrit-il, font pour moi partie de la religion, et l'alliance de l'homme avec Dieu n'est complète que par l'alliance de l'homme avec la femme. Le célibat n'est qu'une exception à cette loi, exception glorieuse ou infirme, selon le motif qui la conseille et l'esprit qui l'inspire.

N'eussé-je eu d'autre raison que le désir de me marier en quittant la chaire de Notre-Dame et le couvent des Carmes (ce que mes adversaires ont prétendu bien à tort), cette raison eût été plus que suffisante, à mes yeux, parce qu'elle tient à l'ordre le plus sacré et le plus profond des choses humaines et divines, contre lequel les lois positives ne sauraient prévaloir. Mon unique tort, dans un tel cas, aurait été de chercher dans des questions théologiques, telles que l'infaillibilité du pape, etc., des prétextes menteurs pour cacher la raison véritable.

Il eût fallu, dans ce cas, me marier et entrer dans une voie littéraire ou politique, en dehors du ministère ecclésiastique. Gambetta, en 1871, voulait me faire entrer au Parlement.

Le Père Hyacinthe avait l'âme trop religieuse pour abandonner l'action spirituelle qu'il considérait, en toute sincérité et avec toute la force de son intelligence et de son cœur, comme sa mission véritable parmi les hommes.

En février 1879, il ouvrit, rue Rochechouart, une Eglise Catholique Gallicane. Le local étant trop étroit, il passa sur la rive gauche où il loua, rue d'Arras, une salle relativement grande, entourée de galeries dans lesquelles pouvaient tenir environ quatre à cinq cents personnes (8). Souvent, le dimanche, mon père allait écouter l'ancien carme. Il m'emmenait avec lui. Au fond de la salle, un

(8) Cette salle est occupée aujourd'hui par un cinématographe.

modeste autel; à droite, contre le mur, une chaire sans dais. Le Père disait la messe en français.

« *Le Seigneur a dit à mon Seigneur...* »

Après l'office, il montait en chaire. L'auditoire se composait surtout de curieux et d'admirateurs. J'ai entendu bien des orateurs : Clemenceau, Jaurès, Viviani, Briand, aucun ne m'a laissé cette impression de plénitude, de perfection que donnait le Père Hyacinthe. De taille moyenne, fort, trop fort même, par sa prestance sans raideur et l'harmonie ample et sobre pourtant de ses gestes, il paraissait grand. Il était beau, d'une beauté puissante, avec un vaste front, un clair regard, un nez bourbonien magnifique. Chez Jaurès, la voix tonnait dans les cuivres. Il fallait s'y habituer. La voix du Père Hyacinthe charmait et dominait, dès les premiers mots. Posée sur un chaud médium, elle allait au grave sans rien perdre de sa netteté ni de son chant sonore; montait-elle, son volume demeurait toujours suffisant pour qu'elle évitât les sons perçants et aigres.

En descendant de chaire, il était exténué. Dans la petite pièce servant de sacristie, nous le trouvions prostré dans un fauteuil, épongeant la sueur qui inondait son beau visage pâli par l'effort et la fatigue.

Sur cette église de la rue d'Arras qu'il devait abandonner en 1893, il écrivait à mon père :

Il ne s'est jamais agi, à mes yeux, d'un succès, mais d'un devoir. Mes deux devises sont celles-ci : le devoir est à nous, le succès est à Dieu. *Futura prospice.*

Je crois à la vérité et à la nécessité, non seulement du sentiment religieux, mais de la religion positive et du culte public. Pour les peuples civilisés, cette religion ne saurait être autre que le Christianisme, et pour le peuple français, ce Christianisme est nécessairement le Christianisme catholique.

Si le Père ne se détourna jamais de son devoir selon

sa conscience, Dieu, lui, s'était détourné de la rue d'Arras, le succès de la petite Eglise gallicane lui tenait évidemment peu à cœur.

Le Père Hyacinthe se débattait au milieu de complications matérielles peu dignes de lui. Comment subvenir à l'entretien des siens et de son église? Mme Loyson suggéra que la République devrait reconnaître le culte gallican. Pour ce faire, il ne fallait rien de moins que l'abrogation du Concordat. Solution infiniment simple, on le voit. Le Père la fit sienne, ce qui montre à quel point il subissait l'influence de sa femme. Le 28 novembre 1890, il envoie à mon père la lettre que voici :

Mon cher Monsieur Séché,

Mes préoccupations, je dirai plus, mes souffrances morales, sont accrues par une indisposition, fruit de ce temps si subitement et si violemment rigoureux. Cependant Dieu, j'en suis sûr, me donnera la force nécessaire pour le grand combat de dimanche.

Je sens que ce sera l'un des jours décisifs de ma vie, en même temps, je l'espère, qu'un jour heureux pour notre grande œuvre.

Vous me direz un mot avant de quitter l'église.

Je voudrais aussi votre concours pour faire imprimer la pétition dans quelques journaux.

La dernière lettre du Cardinal Lavigerie dépasse, selon moi, la mesure. Il y a quelques mois, l'on ne pouvait être catholique en même temps que républicain; aujourd'hui on est en révolte contre le pape et Dieu, si l'on n'abjure pas la Monarchie, devenue subitement une hérésie, dès à présent pour la France et « dans un avenir prochain » pour l'Europe! O variations de l'immuable infaillibilité!

A bientôt.

HYACINTHE LOYSON.

De quelle pétition s'agissait-il? De la pétition que le Père avait décidé de faire tenir aux membres des deux

Chambres pour les prier de réviser le Concordat « *et de mettre à l'étude une loi sur la liberté et la capacité des associations religieuses, qui restitue aux nombreux catholiques français, restés fidèles à l'ancienne foi, l'exercice de leurs droits pour l'organisation d'une Eglise nationale* ».

Cette étonnante pétition, dont il donna lecture à ses fidèles du haut de sa chaire, le Père, on l'a vu par sa lettre, espérait naïvement qu'elle aurait pour son œuvre et pour lui un heureux et décisif résultat. Hélas! ses amis les plus sincères lui refusèrent leur signature.

Hyacinthe Loyson eut un fils, Paul. Je l'ai connu, quoique peu. C'était un esprit généreux, cultivé, mystique, combatif et chimérique : son père et sa mère tout ensemble! Il fit des vers, écrivit des pièces, dont une, *l'Apôtre*, fut jouée avec succès en Italie par Novelli. Silvain la créa à l'Odéon et essaya, vainement d'ailleurs, de lui ouvrir les portes de la Comédie-Française.

Ayant demandé au grand tragédien de me prêter la brochure de *l'Apôtre*, je reçus de lui ce billet :

Asnières, 25 mai 1930.

Mon cher Séché,

J'étais, en effet, l'ami intime de Paul-Hyacinthe Loyson, un honnête homme, une haute conscience, un écrivain et un orateur, digne fils de son père, qui fut lui-même une des grandes voix de la chaire à Notre-Dame, avant de renier le célibat du prêtre pour se marier : « Un seul Dieu et une seule femme », me disait-il un jour de sa voix profonde.

Son fils combattit pour la libre-pensée, pour la République, pour la loyauté politique, et *l'Apôtre*, un chef-d'œuvre, que j'ai créé à l'Odéon, est une pièce magnifique où un ministre de notre régime actuel sacrifie son propre fils à la justice pour avoir trafiqué de son mandat de député.

« La quatrième république, dit un de ses personnages, se noiera dans un pot de vin. »

Je tâcherai de vous retrouver cette œuvre, publiée par *L'Illustration* et que vous lirez avec admiration, mon cher lecteur (9).

Je pars pour une tournée de conférences et je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps ma réponse.

Quelques censeurs trouvent que je dure trop longtemps; mais le public me reste fidèle. Alors je continuerai jusqu'au cimetière, c'est-à-dire, en grec, *Koimêtêrion* et *Koimêtêrion* veut dire : dortoir.

Louise et moi nous vous embrassons, votre femme et vous.

SILVAIN.

J'ai gardé de Paul-Hyacinthe Loyson le souvenir d'une noble figure de rêveur. Comme son père, il avait une nature d'apôtre, qui le mettait en révolte contre toutes les injustices, contre tous les crimes de la Société... Il fut violemment dreyfusard. Il croyait à la fraternité universelle. En 1901, les *Escholiers* représentèrent de lui *l'Evangile du Sang,* un acte dans lequel il clamait sa haine de la guerre. On a vu quelle idée mystique le Père Hyacinthe se faisait de l'union de l'homme et de la femme. Paul ne témoignait pour le mariage ni moins de respect, ni moins d'illusion! Il voulait que l'homme y arrivât vierge. Il soutint sa thèse dans une comédie dramatique en trois actes : *Le Droit des Vierges,* dédiée à Björnstjerne Björnson et à Brieux, qui l'avaient quelque peu devancé, le premier avec *Le Gant,* le second avec *Les Trois Filles de Monsieur Dupont.*

Les mœurs d'aujourd'hui l'eussent douloureusement surpris. Du train dont vont les choses, les jeunes filles, bientôt, arriveront au mariage aussi peu vierges que les jeunes hommes. La morale de Léon Blum (10) aura surclassé la morale de Paul-Hyacinthe Loyson.

(9) Allusion au poste que j'occupe à la Comédie-Française.
(10) *Du mariage,* un vol., 1908.

VI

LA STATUE DE JOACHIM DU BELLAY. — BRUNETIÈRE HEREDIA

Ça n'avait pas été une petite affaire que de décider le poète des *Trophées* à venir à Ancenis, pour l'inauguration du monument que mon père élevait à Joachim Du Bellay. Mais mon père tenait bon lorsqu'il voulait quelque chose. Au surplus, Heredia se trouvait alors à Blanche Couronne, propriété de son amie Mme Toulmouche, près de Savenay. Mme Toulmouche était la veuve du peintre de ce nom, lequel peignit des tableaux de genre qui, à l'époque, connurent une vogue réelle.

Donc, tout d'abord, Heredia se récusa par ce billet :

Mon cher Séché,

Ne comptez pas sur moi. Je suis désolé de vous refuser. J'ai décliné ces temps derniers une demi-douzaine de présidences. J'ai horreur de m'exhiber, je suis éreinté, pris tous les soirs par la conduite de mes filles dans le monde, et je m'abstiens de toute invitation personnelle. Sans cela, je mourrais.

Encore une fois, excusez-moi. Mais vraiment, je ne puis. Je n'ai plus un instant à moi, et j'ai besoin de repos.

A vous cordialement.

J. M. DE HEREDIA.

Cependant, quelques semaines plus tard, il écrivait à mon père :

Blanche Couronne, 15 Août 94.

Mon cher Confrère,

Je regrette qu'une aussi fâcheuse nécessité ait retardé votre aimable visite. J'espère que Madame Séché est complètement rétablie, et que nous aurons le plaisir de vous voir dimanche. Madame Toulmouche vous prie de lui faire savoir à quelle heure et à quel endroit elle doit vous faire prendre en voi-

ture. J'ai le beau livre. Il est très beau et très bien fait, des plus intéressants (11). Mais je regrette que vous n'y ayez point reproduit votre brochure parue chez Didier et que je ne connais point. Je serais très désireux de la lire et vous seriez très aimable de me la *prêter,* car je sais qu'elle est épuisée, sans quon je l'aurais (12).

J'aurais bien besoin de m'entendre avec vous au sujet de la cérémonie d'Ancenis dont je ne sais rien. Je serai obligé de présider en redingote, n'ayant pas d'habit vert. Je le regrette, pour le prestige. Aussi avais-je songé à me faire remplacer par Brunetière qui ne demanderait pas mieux que de faire le discours. L'avez-vous fait inviter? Vous savez qu'il est vendéen. Je regrette de ne vous avoir pas vu plus tôt. Toutes ces choses se règlent et s'expliquent en cinq minutes, tandis qu'il faut dix lettres pour ne point s'entendre. Et je vous avoue que j'ai horreur d'écrire. A dimanche donc, cher monsieur, et très cordialement votre

J. M. DE HEREDIA.

Tenant au « prestige », Heredia s'adressa tour à tour à Gaston Boissier et à Sully-Prudhomme, en les priant de lui prêter leur habit vert : celui de Boissier était trop grand, celui de Sully-Prudhomme trop juste. Force lui fut donc d'arborer la redingote.

Brunetière ne le remplaça pas, mais vint quand même à Ancenis. Il parla longuement. — « Maintenant qu'il est de l'Académie, dit Heredia à mon père, Brunetière ne songe plus qu'à prêcher l'Avent ou le Carême à Notre-Dame. »

La veille de l'inauguration du monument, le soir, à la sous-préfecture, pendant le dîner qui réunit les personnalités officielles, mon père, ayant prononcé le nom de Jules Vallès, rappela le mot d'Alphonse Daudet sur l'auteur du *Réfractaire* : « Je voudrais bien savoir ce qu'il nous donnera quand il aura vidé ses boyaux !... »

(11) Il s'agit des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, ouvrage publié, comme édition du monument, avec introduction et notes de Léon Séché.
(12) Ceci ne peut viser que *Le Petit Lyré de Joachim du Bellay*, brochure publiée en effet chez Didier, en 1878.

Armand Silvestre dit, très sérieusement : « Il nous a donné Séverine. »

Est-ce ce même soir ou le lendemain que les hôtes illustres d'Ancenis furent reçus au Cercle? Je ne saurais préciser. Cela n'a d'ailleurs pas d'intérêt. Armand Silvestre et Heredia étaient de bonne humeur. Ils ne se firent point prier pour réciter chacun un poème de sa façon. Silvestre récita *Ma Biographie.*

Paris fut mon berceau, ma Patrie est Toulouse;
. . . .
Une chanson d'amour fut mon premier poème;
Mes derniers vers seront une chanson d'amour.

Heredia, sans être absolument bègue, buttait sur les mots. Lorsqu'il disait des vers, cela ne s'entendait plus; au contraire, son débit, lent et intentionnellement articulé, prenait une sonorité et une ampleur extraordinaires. Un vocable traînait-il dans sa bouche, il n'en résultait nul bafouillage pénible : c'était le bourdonnement de l'orgue, s'enflant jusqu'à ce que le mot jaillît enfin dans un éclatement glorieux. Je l'entends marteler ces vers :

Debout au milieu de l'arène,
Sous l'œil des taureaux andalous,
Je n'ai jamais tremblé, ma Reine,
Qu'à l'éclair de tes yeux jaloux.

La cérémonie d'inauguration fut très réussie. Léon Séché, tout d'abord, remit la statue à la ville d'Ancenis. Cet enfant de petites gens faisant pareil cadeau à sa ville natale... Il n'en était pas peu fier!... Il était plus ému encore.

Après que le maire eut remercié, José-Maria de Heredia parla.

« Messieurs, dit-il, celui que nous glorifions en cette journée est un des fondateurs de la poésie française. »

Au nom du grand-maître de l'Instruction Publique,

Armand Silvestre s'attacha surtout à célébrer l'auteur de *La Défense*. Lorsque je songe que l'une des filles du poète des *Trophées* (elles étaient là toutes les trois, ainsi que Mme de Heredia) devait épouser Henri de Régnier, je ne puis m'empêcher de sourire en lisant la critique mal déguisée que Silvestre adressa à la jeune école symboliste :

Peut-être sommes-nous près du jour où la *Défense et Illustration de la Langue Française* redeviendra nécessaire, comme au siècle de Joachim du Bellay.

D'une part une jeune école que les poètes de ma génération n'ont pas le droit de juger — ils sont à la fois trop loin et trop près — toute une évolution qui nous semble, au premier abord, plus musicale que littéraire, plus psychologique que technique, mais dont le principe est l'affranchissement des règles prosodiques, dont en ces temps-ci encore, se sont contentés Victor Hugo, Leconte de Lisle, Théodore de Banville. De l'autre côté — et ma tendresse pour mon berceau méridional me rend cet aveu presque cruel — le mouvement poétique contemporain, provençal et languedocien, où des langues ressuscitées, constituent un danger dont mes chers compatriotes me permettront de ne faire ressortir que l'honneur, puisque leur talent seul le fait sérieux.

Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites!

N'empêche que, se défendant de juger, Silvestre condamne d'un même trait les innovations des symbolistes et celles de l'école de Maillane. A Ancenis, cela retint la seule attention d'une douzaine de lettrés; prononcé à Paris, le discours de M. l'Inspecteur des Beaux-Arts eût soulevé des tempêtes dans le milieu du *Mercure de France*.

Brunetière parla en critique et presque en polémiste. Son style était d'un orateur : incisif, nerveux, animé d'un grand mouvement. Sa période rappelle celle du XVIIe siècle. A la lecture, on s'en fatigue. Mais Brunetière parlait d'une voix claire, avec feu; on se passionnait avec lui.

A un moment donné, Heredia lui passa un mouchoir, car son visage ruisselait de sueur. Sans s'arrêter de parler, Brunetière prit le mouchoir machinalement, l'agita une ou deux minutes dans ses mains, au rythme de son éloquence, puis, l'ayant regardé, soudain le rejeta rageusement à Heredia qui demeura tout penaud.

Le discours de Brunetière, très étudié, était un discours de critique. Brunetière rapprochait Du Bellay de Sainte-Beuve — le Sainte-Beuve de Joseph Delorme — et de François Coppée, ceci à cause de la familiarité et du prosaïsme, tout relatif! que l'on trouve dans certains sonnets des *Regrets*. La remarque est curieuse et non sans justesse. Mais on ne fut pas peu surpris d'entendre ce catholique vindicatif prendre la défense de la Renaissance. Répondant à ceux qui reprochaient à la Pléiade d'avoir sacrifié le génie national pour mettre la langue française à l'école du grec et du latin, il s'écria :

> Disons-le donc hautement, et ne l'oublions pas : ni l'originalité ne saurait consister dans une ignorance volontaire de ce qui nous a précédés, ni l'esprit national dans le contentement de soi-même, ni le patriotisme enfin dans un aveuglement systématique à tout ce qui se fait en dehors de nos propres frontières.

L'érection de la statue de Joachim Du Bellay eut, tant pour la mémoire du poète du *Petit Liré* que pour celle de tous les écrivains et de tous les artistes du XVIe siècle, les plus heureuses conséquences. Je ne suis pas sûr que Du Bellay figurât, avant 1894, au programme de l'Université autrement que pour la *Défense et Illustration de la Langue Française*. On ne tenait guère compte que de Ronsard. Présentement encore, les universitaires s'efforcent de dépouiller Joachim au profit du grand Vendômois.

Léon Séché ne se serait pas fait faute de protester, et il aurait eu raison, lors de l'érection du petit monument

aux poètes de la Pléiade, par les soins de Pierre de Nolhac, devant le Collège de France. Il aurait réclamé pour Du Bellay les honneurs d'un buste, tout comme à Ronsard. Il n'est pas admissible que l'on ait fait du piète des *Regrets* un simple disciple de l'auteur des *Odes,* et qu'on l'ait mis, sur le monument, en balance avec Baïf.

Toujours est-il que du moment où mon père mit Du Bellay à l'honneur, les travaux se multiplièrent sur l'auteur des *Antiquités,* ainsi que sur les autres poètes de la Pléiade, en France d'abord, à l'étranger ensuite. Il ne se passait point de semaine que Léon Séché — qui avait luimême fondé *La Revue de la Renaissance* et entrepris l'édition des œuvres complètes de Du Bellay — ne reçût la visite de quelque étudiant ou professeur d'Angleterre, d'Allemagne, d'Amérique. Les livres, les thèses sur la poésie, les idées, l'art de la Renaissance se sont multipliés. Il n'est pas, aujourd'hui, d'époque qui ait été ni mieux ni plus étudiée. Certes, il existe des seizièmistes éminents, plus spécialisés que ne le fut Léon Séché dans l'étude de la Renaissance : je dis que personne plus que lui ne contribua à diriger le curiosité des lettrés sur ce grand mouvement littéraire et artistique du XVI[e] siècle.

VII

LES TRAVAUX D'HISTOIRE ROMANTIQUE DE LÉON SÉCHÉ

Mon père, physiquement fatigué, moralement excédé aussi des poursuites de ses créanciers, avait été se réfugier à Pont-Rousseau, modeste bourg en bordure de la Sèvre nantaise, à quelques kilomètres de Nantes.

Il occupait là une petite maison, sur le quai qui, aujourd'hui, s'appelle : Quai Léon Séché.

Mon père adorait la campagne. De son père, sans doute, il tenait le goût du jardinage. La maison ayant un jardin, il bêchait, plantait, semait, sarclait à plaisir. La culture des pommes de terre, des artichauts, des to-

mates, des petits pois, des haricots verts et des salades n'avait pas de secrets pour lui. Mais il tirait véritablement orgueil de ses boutures de fraises.

Un matin, il annonça triomphalement à ma mère et à moi que le lendemain on pourrait cueillir « deux fraises énormes », les premières de la saison. Il m'entraîna au jardin, pour me faire admirer les merveilles : impossible de retrouver les deux fraises. Mon père n'y comprenait rien. « Je n'ai pas rêvé », disait-il. Nous eûmes l'explication de cette mystérieuse disparition, en voyant Stop — un épagneul magnifique — fureter avec son nez dans les fraisiers. Stop adorait les fruits; il lui arrivait d'être ivre, à force de manger du raisin dans les vignes. Les deux fraises, sans attendre jusqu'au lendemain, Stop les avait gobées!... Mon père aimait trop son chien pour ne pas rire; tout de même, il regrettait ses fraises...

Le séjour de mon père à Pont-Rousseau fut profitable à sa santé et à son travail. C'est là qu'il commença de mettre en train la belle et fructueuse série de ses études d'histoires romantiques, à laquelle il allait se consacrer jusqu'à sa mort.

La première de ses études fut celle qu'il consacra à Alfred de Vigny. Dans l'avertissement imprimé en tête de la seconde édition, en deux volumes, de cet ouvrage, publiée en 1913, mon père écrivait :

> Quand ce livre parut, en 1902, les critiques s'accordèrent à dire que c'était une forêt où les historiens de l'avenir viendraient chercher du bois. La prédiction s'est accomplie plus tôt que je ne pensais. Depuis dix ans tous ceux, sans aucune exception, qui ont écrit sur Alfred de Vigny ont pratiqué dans cette forêt des coupes plus ou moins larges, sans avoir eu toujours l'honnêteté de dire où ils avaient pris leur bois...

S'il vivait encore, il pourrait ajouter que tous ceux qui ont écrit sur Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Musset, Sainte-Beuve, Mme de Girardin, Hortense Allart de Mé-

ritens, Aimée d'Alton, et les principaux acteurs du mouvement romantique, ont procédé pareillement. Jamais écrivain n'a été plus pillé. Peut-être y a-t-il à cela une raison qui, d'ailleurs, n'est pas une excuse pour les pilleurs. Cette raison, on peut la trouver dans le genre même des travaux de mon père.

Léon Séché n'était pas à proprement parler un critique, du moins pas au sens où on l'entend rue d'Ulm. Ratiociner sur les textes, il laissait cela aux Normaliens — qu'il n'aimait pas. Sa méthode — qui fut bien sienne — était plus d'un historien que d'un censeur littéraire. Et il s'intéressait davantage à l'auteur — à l'homme et aux circonstances qui avaient présidé à la naissance, à l'élaboration de l'œuvre — qu'à l'œuvre elle-même.

Il ne travaillait pas à froid! Je l'ai toujours vu passionné de ses recherches, de ses découvertes. Il avait l'âme d'un chercheur, d'un découvreur; si j'osais, je dirais qu'il avait l'âme d'un policier littéraire. Cela présentait parfois l'inconvénient de marquer de partialité ses travaux; par contre, ceux-ci y gagnaient du mouvement, de la vie, chose d'autant plus remarquable qu'au lieu d'analyser les documents servant à ses études, il les insérait, il les incorporait dans son propre texte. Là est la marque de sa manière.

Il n'aimait pas répéter ce que d'autres avaient déjà publié : il voulait trouver de l'inédit. Le nombre de documents nouveaux qu'il révéla est formidable. Si bien qu'il est devenu impossible d'écrire sur les sujets traités par lui sans se référer à ses livres. Et alors, ces documents qu'il donne presque toujours dans leur intégralité, on éprouve la tentation de les utiliser, de les reproduire, d'autant que la reproduction en est le plus souvent nécessaire. Seulement, on oublie de dire qu'on emprunte ceci ou cela à Léon Séché.

Combien de fois ne m'a-t-on pas signalé ces emprunts indélicats? Je n'en finirais pas, si je devais protester pour

chacun. Je ne pus cependant laisser passer sans protestation certain travail sur Musset paru dans *La Revue Hebdomadaire*. Très loyalement, le directeur de cette excellente revue me répondit, le 31 octobre 1928 :

Mon cher Alphonse Séché,

J'ai trouvé votre lettre hier, en revenant au bureau après une absence d'un mois due à la maladie. Vous pensez bien que je ne saurais balancer une minute à vous donner la satisfaction qui vous est due; cependant, j'ai cru convenable de ne pas le faire sans prévenir Mme C. V. et sans la mettre courtoisement en demeure de s'expliquer.

Mandée hier soir par dépêche, Mme C. V. est venue me trouver aujourd'hui et a pris connaissance de votre lettre. Elle se reconnaît de la meilleure grâce du monde en faute, et ne demande qu'à réparer une omission qu'elle affirme avoir été involontaire; « car, me dit-elle, avec une apparence de raison, puisque j'ai cité toutes mes autres sources, pourquoi aurais-je volontairement négligé de citer celle-là? » Et elle affirme avoir écrit, dans son premier chapitre, quelques lignes sur Monsieur votre père, qui seraient tombées, dit-elle, quand on a recopié son manuscrit à la machine.

Je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut, je ne nie pas qu'elle ait une apparence un peu embarrassée. Mais puisque Mme C. V. s'offre à la rendre publique, il me semble que vous pouvez vous en tenir pour satisfait.

Pour que la leçon soit moins cuisante, votre curiosité voudra-t-elle consentir, mon cher ami, à ce que sans publier votre lettre — sévère à bon droit, mais enfin très sévère — nous arrangions les choses de la façon suivante ? Sous la rubrique « Correspondance », j'insérerai la note que vous trouverez ci-jointe, et je la ferai suivre de la lettre que Mme C. V. m'a promis tout à l'heure de m'envoyer ce soir même, et que je vous communiquerai dès que je l'aurai reçue, avant de l'imprimer.

Dès que j'aurai votre approbation, nous passerons à l'exécution.

Avec tous mes regrets de ce que vous avez pu trouver motif à vous peiner dans *La Revue Hebdomadaire*, je vous

prie d'agréer, mon cher ami, l'assurance de mes sentiments les plus amicalement fidèles.

FRANÇOIS LEGRIX.

J'acceptai la proposition si amicalement formulée par François Legrix. Il est bien évident qu'on avait cru ne devoir pas se gêner vis-à-vis de mon père : lorsqu'un homme est mort, il ne peut plus crier « au voleur! » Pour une fois, on avait compté sans moi.

Mon père, ai-je dit, ne travaillait pas à froid. Faire un livre, pour lui, ne consistait pas tant à l'écrire qu'à le vivre, c'était découvrir un dossier dans une bibliothèque, un acte chez un notaire, dans une mairie, mettre la main sur une correspondance, en France ou à l'Etranger. Pour obtenir communication d'une pièce, il n'hésitait pas à prendre le train. Il se montrait si éloquent, si persuasif, si passionné de son sujet qu'on finissait par lui confier ce qu'on lui avait tout d'abord refusé.

Quand il avait éventé une piste, il la suivait jusqu'au bout. Rien ne l'arrêtait. Les difficultés rencontrées, loin de le décourager, fortifiaient sa volonté d'aboutir.

Sans fortune, il ne fut pas de ces écrivains qui achètent à prix d'or les documents qu'ils utiliseront plus ou moins adroitement. Tous ses livres, il les fit grâce à l'amabilité de ceux — collectionneurs, confrères, familles — qui lui ouvrirent bénévolement leurs archives. Si ça n'ajoute rien à son talent, il me semble que son mérite en fut du moins plus grand.

Il avait à Pont-Rousseau un vieil ami auquel il communiquait tous ses projets littéraires; régulièrement, il l'entretenait de ses travaux. Ce vieil ami, en mourant, m'a légué les lettres de mon père : elles témoignent de l'activité surprenante de leur auteur, elles montrent sa curiosité toujours en éveil et sa ténacité dans la recherche d'un document. Un jour, par exemple, il écrit :

Avez-vous rencontré dans vos études et vos recherches révolutionnaires le nom de Dezotaux (Peut-être ce Dezotaux se faisait-il appeler de Cormatin. Voyez aussi à ce nom...) C'est le chef dont parle Lamartine à la page 110 (en notes) de mon livre. Je n'ai jamais entendu parler de ce général, qui se serait rendu célèbre dans les derniers troubles et la pacification de la Vendée et que Bonaparte aurait exilé à Cormatin, près Mâcon.

Voyez donc la table de Chassin et dites-moi ce que vous aurez trouvé à ce nom.

Je veux faire un bout de chapitre sur Mme de Pierreclos qui fut la belle et bonne amie d'Alphonse de Lamartine à son retour d'Italie, en 1813. Je suis sur une piste de documents à ce sujet.

Il mettait tous ses amis à contribution; il savait, d'ailleurs, leur faire partager son goût des découvertes. Pas de petit détail qui lui parût indifférent. Il me disait : « Il y a presque toujours des renseignements utiles dans une lettre. Lorsque tu chercheras des documents, n'écoute pas ceux qui t'assureront n'avoir que des papiers sans intérêt : tout présente de l'intérêt pour celui qui sait travailler. »

Au moment où il composait son ouvrage sur Lamartine, il eut la chance de découvrir une miniature représentant Mme Charles, Elvire. Il voulait aussi découvrir sa tombe. Il écrivait à ce propos à son ami de Pont-Rousseau :

Je cherche toujours la tombe d'Elvire, sans pouvoir mettre la main dessus. Ayant déniché il y a quelque temps une de ses petites-nièces, je me flattais de l'espérance qu'elle aurait pu me guider dans cette suprême recherche. Mais elle est morte à Saumur il y a deux ans. Une guigne! Lamartine avait dit vrai dans *Raphaël*, Elvire avait bien une sœur. Elle était mariée à un petit-neveu du Cardinal Loménie de Brienne. Elle est morte à Saint-Domingue en 1795. J'ai trouvé tout son dossier au ministère de la guerre, son fils ayant été chef

d'escadron d'artillerie. Quant à Elvire, je suis maintenant certain qu'elle a été enterrée en province, mais où?...

Voilà le curieux, le chercheur, et l'on voit avec quelle conscience il conduisait une enquête et documentait ses ouvrages.

Eugène Melchior de Vogüé lui écrivait, à propos de son *Sainte-Beuve* :

J'ai reçu vos deux volumes, je me suis plongé dans ce trésor de faits, d'éclaircissements nouveaux, d'investigations ingénieuses. Il faudra toujours vous consulter pour l'histoire du romantisme, et M. S. de Lovenjoul devrait vous instituer son légataire universel.

Je m'en voudrais de ne pas reproduire en entier la lettre du vicomte de Vogüé, car elle est fort intéressante. Il continuait ainsi :

Je viens de lire attentivement votre chapitre du tome I sur Chateaubriand et les origines du *Génie*; j'adhère entièrement à vos conclusions, sans plus, sans moins; j'y étais arrivé de mon côté depuis trente ans que je tourne autour de l'homme et de l'œuvre. Sur l'épisode de *L'Occitanienne*, méfiez-vous d'une suggestion que vous fera peut-être l'abbé Pailhès : il croit, je le sais par une lettre de lui à Guiraud, qu'il est sur une bonne piste avec le nom de Mme de Vatry, jeté dans une lettre de Chateaubriand à Mme Récamier en 1841. Je me suis documenté près de la personne qui a fermé les yeux à Mme de Vatry, il n'y a pas plus de 25 ans; Mme de Vatry s'était mariée en 1818, elle avait au moins 28 ans en 1829, elle n'avait jamais écrit à Chateaubriand; l'hypothèse de l'abbé, qui ferait d'elle l'occitanienne de 16 ans, souffre presque autant de difficultés que la mienne sur Mme de Vichet, plus âgée sans doute, mais vraiment occitanienne, et correspondante avérée de René « depuis deux ans ».

Merci encore et bien à vous.

E. M. DE VOGUÉ (13).

(13) On a su depuis que l'Occitanienne n'était ni Mme de Vatry, ni Mme de Vichet : elle avait nom Léontine de Villeneuve, et elle épousa le comte de Castelbajac.

Mon père aimait à dire : « J'ai des yeux tout autour de la tête. » Il ne suivait pas une piste, il en suivait vingt. Toujours il avait l'espoir de découvrir du nouveau et, de fait, toujours il en découvrait.

Au surplus, sa mémoire était admirable et son érudition prodigieuse. Je ne l'interrogeais jamais en vain. Il savait tout; il avait tout lu. A l'écouter parler, je me rendais compte de mon ignorance. Depuis trente ans que je travaille, j'ai appris beaucoup de choses : en comparaison de ce que savait mon père, je demeure un écolier. Et pourtant combien de jeunes écrivains d'aujourd'hui m'abordent avec ces mots : « Vous qui savez tout... » Il m'est ainsi permis de juger du manque général de culture!...

VIII

A PROPOS D'UNE SUPERCHERIE LITTÉRAIRE

Il faut, ici, que je rapporte un incident dont je fus responsable.

J'avais fait la connaissance de MM. Marcel et Jacques Boulenger. J'eus même le plaisir de rendre un petit service à ce dernier. Or, un jour, au sortir de la Bibliothèque Nationale, je rencontre M. Marcel Boulenger. Je lui dis que mon père allait publier un ouvrage sur Musset. Le nom de la princesse Belgiojoso vint dans la conversation. M. Marcel Boulenger me demande, à ce sujet, si je connais les *Souvenirs du marquis de Floranges,* publiés par lui. Je ne les connaissais pas. Il me promet de me les envoyer, ajoutant qu'ils intéresseraient Léon Séché.

Ayant reçu lesdits *Souvenirs,* je les communique à mon père, en le priant de les citer dans son livre, qui était à l'imprimerie. Pour m'être agréable, mon père reproduisit, au bas d'une page, la description du « gre-

nier » de la princesse Belgiojoso par le marquis de Floranges.

Mais ce personnage n'avait jamais existé; ses *Souvenirs* étaient l'œuvre de M. Marcel Boulenger. Peut-être leur ingénieux auteur aurait-il pu me prévenir de la supercherie. En tout cas, il eût été de bon goût d'avertir mon père de son erreur. Il n'en fut informé que deux ans plus tard, et par les soins de M. Jacques Boulenger. On va voir en quelle circonstance et en quels termes.

Voici d'abord une première lettre de M. Jacques Boulenger à Léon Séché :

29 mars 1909.

Cher Monsieur,

Merci infiniment pour cet exemplaire du *Cénacle*; j'ai déjà lu votre intéressant volume, et j'en ai goûté la documentation si bien « mise en scène », pour ainsi dire. Je vous suis reconnaissant de la permission que vous me donnez de reproduire le portrait d'Ondine Valmore déjà publié par vous. Je ne sais si j'en userai, mais je ne vous en remercie pas moins. Ce que je vous demandais au sujet des billets d'Ondine à Sainte-Beuve, c'était de me communiquer les fragments de texte que vous avez remplacé par des points en imprimant les billets, car il m'est naturellement impossible de reproduire des lettres tronquées. Mais, puisqu'il paraît que vous n'avez eu les lettres que fragmentées de la sorte, je n'insiste pas. Aussi bien les lettres d'Ondine Valmore ne sont pas rares : j'en ai plus qu'il ne m'en faut, mais elles ne sont pas trop spirituelles, d'où l'intérêt de ces billets à Sainte-Beuve.

Avec mes remerciements encore, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

JACQUES BOULENGER.

Le signataire de cette lettre connaissait la méprise de mon père relativement aux *Souvenirs du marquis de Floranges* : il n'y fait cependant aucune allusion.

Le 11 juillet de la même année, c'est Léon Séché qui, cette fois, écrit à M. Jacques Boulenger :

Mon cher Confrère,

Votre livre sur Marceline Desbordes-Valmore que j'ai lu tout d'une traite et le crayon à la main m'a vivement intéressé, surtout dans la partie qui regarde Latouche. Je regrette seulement que vous n'ayez pas cru devoir me citer une seule fois. Vous le pouviez d'autant mieux que je suis le premier qui ait tiré au clair toute cette histoire dans mon livre sur Sainte-Beuve et que vous vous êtes rencontré avec moi sur deux ou trois points. Mais il me semble que vous vous soyez efforcé de passer mon nom et mes travaux sous silence. En deux endroits, vous reproduisez un fragment de lettre de Sainte-Beuve aux Olivier, et vous négligez de dire dans la référence bibliographique que c'est moi qui ai publié la correspondance d'où vous tirez ces fragments.

Enfin, avant de relever, dans une parenthèse p. 147, la petite erreur que vous m'attribuez relativement au prénom de Latouche, vous auriez bien fait de me consulter. Je vous en aurais évité une autre que je me verrai forcé de relever à mon tour à la première occasion. Si Latouche fit précéder d'abord et pendant quelque temps son nom de l'initiale H., au lieu et place du prénom de Henri, j'ai la preuve qu'il se faisait déjà appeler Henri de Latouche, et que cet H. ne signifie pas Hyacinthe.

Je vous fournirai cette preuve dans le livre que je prépare sur Latouche et qui sera, comme mes autres livres, bourré de documents inédits.

Cela soit dit sans rancune, mais seulement pour mettre les choses au point. *Suum cuique.*

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les plus distingués.

LÉON SÉCHÉ.

Mon père ne dissimule pas son mécontentement, encore les termes de sa lettre sont-ils mesurés, même courtois. Avec la réponse de M. Jacques Boulenger, le ton sera tout autre :

12 juillet 1909.

Mon cher Confrère,

En recevant votre lettre, j'ai fiévreusement feuilleté mon

volume sur Marceline afin de voir si vraiment, comme vous le dites, je ne vous y avais nommé qu'à la page 147. Hélas! cela est fort exact. Croyez que j'en suis désolé et que, si j'avais pu penser que cela vous fût agréable à ce point, je me serais empressé de vous accorder quelque autre petite mention.

Et en agissant ainsi, je n'aurais fait que me montrer reconnaissant : n'avez-vous pas été, vous-même, d'une amabilité sans seconde pour mon frère quand vous avez, dans votre *Musset,* publié si bienveillamment des extraits des *Souvenirs du marquis de Floranges*? De ce jour, il a contracté envers vous une dette dont j'aurais été heureux de l'acquitter en partie.

A vrai dire, je ne vois pas très bien, pour l'instant, où j'aurais pu vous citer comme vous l'eussiez désiré. Est-ce à propos de la *Correspondance de Sainte-Beuve avec les Olivier*? Mais le titre de ce volume porte qu'il a été publié par Mme Bertrand, sauf l'Introduction et les notes dont je n'avais cure. Est-ce à propos des amours de Latouche et de Marceline? Mais, dans les 8 ou 10 pages qui ont suffi, à vous, pour en « tirer au clair toute l'histoire », quand il m'a fallu pour cela, à moi, maladroit! tout un volume, — je n'ai pas su découvrir un argument que vous n'auriez pu vous-même trouver chez vos devanciers.

Il n'importe, mon cher confrère, j'aurais dû m'arranger. Que diable! une petite citation, et qui vous aurait fait tant de plaisir, cela ne se refuse pas! Afin de réparer ma faute, je ne vois qu'une proposition à vous faire : voulez-vous quelques lettres inédites du marquis de Floranges? Elles ne feraient pas mal dans un de vos volumes d'une érudition si sûre, et je serais bien étonné si mon frère n'en tenait pas quelques-unes en réserve. A votre disposition.

Veuillez croire, mon cher confrère, à mes sentiments les plus distingués.

JACQUES BOULENGER.

Léon Séché ne répondit rien. Il eut raison. Pour moi, il me paraît suffisant de publier la lettre de M. Jacques Boulenger. A la commenter, on risquerait de lui enle-

ver de sa saveur. Qu'il me soit cependant permis d'indiquer, en passant, que l'érudition de M. Jacques Boulenger, si elle lui évita une méprise désagréable, ne l'empêcha point de se tromper tout comme un autre. En effet, la thèse pour laquelle il lui fallut « tout un volume » est aujourd'hui à peu près réduite à néant. Si l'amant de Marceline ne fut pas Latouche, comme le croyait mon père, sur la foi de Sainte-Beuve et de Guttinger, il ne fut pas non plus le docteur Alibert, comme l'assurait M. Jacques Boulenger. Entre le docteur Alibert et Marceline, il y eut « amour blanc »; cet amour-là n'inspira pas les brûlantes *Elégies* de la poétesse. Mais quel était l'inspirateur? Lucien Descaves a prononcé le nom d'un certain Audibert, homme de lettres. Jusqu'à preuve du contraire, il semble bien qu'il faille accepter cette suggestion.

Aussi bien, à peu de temps de là, M. Jacques Boulenger fournit encore à mon père l'occasion de lui écrire un court billet. La demande qu'il contient ne s'expliquerait guère, si elle n'était suivie d'une interrogation qui, d'ailleurs, on le verra, ne gênera en rien M. Jacques Boulenger pour ajouter à ses aménités précédentes!...

Ce 10 Octobre 1909.

Monsieur et cher Confrère,

Serait-il indiscret de vous demander pourquoi je n'ai pas reçu votre *Ondine Valmore* et pourquoi sous la reproduction du portrait frontispice de ce livre vous n'avez pas dit qu'il était de Berjon, de Lyon, et qu'il m'appartenait?

Serait-ce parce que je vous avais offert gracieusement de vous communiquer l'original?

Votre dévoué

LÉON SÉCHÉ.

La réponse arriva par retour du courrier.

11 Octobre 1909.

Monsieur et cher Confrère,

Mais non, votre demande n'est pas indiscrète du tout! Je ne vois aucune raison de ne pas vous confier que je n'ai eu

que 50 exemplaires de service pour *Ondine Valmore*, que j'en ai adressé une trentaine à mes amis et une vingtaine aux écrivains que j'estime le plus pour leur talent ou leur esprit, et que vous n'êtes ni des uns ni des autres. Quant à la légende qui figurait sous le portrait, c'est tout à fait à mon insu qu'elle a sauté à l'imprimerie, dont M. Louis Thomas, qui a dû en conserver le manuscrit, pourrait sans doute témoigner.

Votre dévoué

JACQUES BOULENGER.

P.-S. — Vous ne répondez pas à l'offre, « toute gracieuse » aussi, que je vous faisais dans ma dernière lettre. Je reste à votre disposition.

Ce dernier trait — d'une légèreté qu'on appréciera — fait allusion, une fois de plus, à l'affaire Belgiojoso-Floranges.

Léon Séché répondit le même jour :

Monsieur,

Je n'ai besoin ni de votre amitié ni de votre estime, mais la première chose que doive faire un écrivain de votre talent et de votre esprit [je doute que M. Jacques Boulenger ait perçu l'ironie], c'est de rendre à César ce qui lui appartient. En m'étonnant de n'avoir pas reçu votre ouvrage sur *Ondine Valmore* et de n'avoir pas trouvé mon nom sous le portrait frontispice, je vous réclamais seulement mon dû.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

LÉON SÉCHÉ.

Je suis très heureux d'avoir pu rendre ces lettres publiques : les unes et les autres en valaient la peine.

IX

LES DERNIERS JOURS DE MON PÈRE

Tout en poursuivant ses études sur l'époque romantique, Léon Séché ne cessait pas de s'occuper du XVIe siècle. En 1905, il avait publié *La Défense*, de Du Bellay,

avec une notice biographique et un commentaire historique et critique. Il fit paraitre les *Œuvres complètes* de Joachim, annotées. Pendant plus de dix ans il édita et dirigea *La Revue de la Renaissance*. Enfin, quand il mourut à Nice, en 1914, il travaillait à une vie du poète des *Regrets*.

Il vint à Nice pour se reposer, car, lui qui n'avait jamais été malade, il se sentait fatigué. De là, il aurait gagné Rome d'où il voulait entreprendre — à rebours d'ailleurs — le voyage que Joachim du Bellay fit, en 1553, lorsqu'il rejoignit son oncle le cardinal, en Italie. La mort, en le frappant soudain, ne lui permit pas de réaliser ce projet dont, si souvent, il m'avait entretenu et qu'il remettait toujours, à cause de ses travaux en cours.

Mon père aimait Nice; il s'y était fait des amitiés. Dans le paquet de letres que m'a remis l'ami auquel il se confiait si volontiers, je trouve celle-ci, la dernière!...

Nice, 93 boulevard Gambetta
Ce 22 février 1914.

Mon cher Ami,

Nous sommes ici depuis mardi soir. Nous avons loué un joli petit appartement non loin de celui que nous occupions il y a trois ans. Nous étions partis par un temps magnifique, mais depuis notre arrivée nous n'avons eu qu'une belle journée. Aujourd'hui la pluie tombe à torrents, ce qui n'est pas drôle ici. Il est vrai que le mauvais temps règne partout. J'espère que demain le soleil chassera tous ses nuages.

Alphonse doit nous rejoindre vers le 10 mars.

Nous avons retrouvé nos quelques amis en bonne santé. Puisse ce petit mot vous trouver de même.

J'attends M. Léon Bourgeois l'un de ces jours : il descend à Nice chez M. Bihourd, ancien ambassadeur. Vous avez vu qu'il avait été battu à l'Académie par Capus. C'était M. Poincaré qui avait monté sa candidature; vous pensez

s'il a dû être vexé. Quant à lui, M. Bourgeois, il semble en avoir pris son parti sans trop de chagrin, car il n'a pas d'ambition, mais je le connais assez pour savoir qu'il a été humilié de son échec, à cause de la haute situation qu'il occupe dans le monde politique — et diplomatique. Au congrès de La Haye, il fait effectivement la pluie et le beau temps. Et sans qu'il ait jamais rien écrit — qu'un petit livre assez médiocre — il avait autant de titres pour faire un académicien que MM. Denys Cochin et de Mun. Mais la droite, à l'Académie, n'en voulait à aucun prix, à cause de ses opinions maçonniques.

Je serai content de le voir ces jours-ci et de causer avec lui de tout cela.

Au revoir, mon cher Ami, mille choses aimables autour de vous et pour vous ma meilleure poignée de main.

LÉON SÉCHÉ.

Hélas, en quelques heures, le 4 mai, mon père était enlevé à notre affection.

ALPHONSE SÉCHÉ.

LETTRES DE CHATEAUBRIAND A LA COMTESSE DE PISIEUX

—

J'ai publié, dans le tome II de la *Correspondance Générale de Chateaubriand,* un certain nombre de lettres de Chateaubriand à la comtesse de Pisieux, que le comte d'Alsace avait bien voulu nous communiquer. Les originaux de ces lettres, tous (sauf une) de la main de Chateaubriand, sont conservés au château de Montgraham, qui appartenait aux Pisieux.

Voici une nouvelle série de dix-neuf letttres, à la même personne et provenant des mêmes archives, et certainement inédites comme les premières.

Beaucoup de ces lettres sont incomplètement datées. Nous avons tenté de leur donner des dates, d'après d'autres lettres de Chateaubriand. Mais nous ne sommes nullement certain d'avoir eu partout raison, et nous serions, au contraire, enchanté que l'on nous prouvât, avec certitude, des erreurs parmi ces dates hypothétiques; on obtiendrait, ainsi, des précisions que j'avoue ne point posséder.

Ce qu'apportent ces lettres, c'est, une fois de plus, le sentiment que Chateaubriand était un garçon fort aimable, qui ne pouvait s'empêcher de faire la cour à une jeune femme, dès qu'il se trouvait quelques jours près d'elle. Nous ne savons rien des relations de la comtesse de Pisieux avec l'enchanteur : il est fort possible qu'elles se soient bornées à ce que nous appellerions aujourd'hui un simple flirt... Mais ce n'est pas sans raison que, trente ans après, l'auteur d'*Atala* parle à son amie d'autrefois de « ces chemins où je courais à cheval avec et après vous... » Et tristement, il ajoute : « Mais je chasse toutes ces idées... »

On sent même qu'il manque au « Sachem du Romantisme » cette sérénité dans le regret qu'avait Anatole France vieilli

lorsqu'on lui parlait de l'amour et qu'il répondait : « C'était tout de même bien amusant. »

Puisse la publication de cette série de lettres faire naître sur la comtesse de Pisieux quelque travail qui précise pour nous les traits de cette ombre entrevue et sans doute charmante! Puisse, surtout, cette mise à jour inciter les propriétaires de châteaux où Chateaubriand séjourna à faire dans leurs archives quelques recherches : il existe certainement des centaines de lettres du premier des prosateurs français dans des papiers de famille, où elles risquent la destruction par le feu, l'humidité et la dent des rats... Ce qui serait fort dommage non seulement pour l'histoire de la vie de Chateaubriand, mais aussi pour les lettres françaises, la Correspondance de ce grand écrivain, lorsque je serai parvenu à achever l'édition en cours, devant constituer un des joyaux de notre langue.

LOUIS THOMAS.

I

21 [Août 1813].

Ce dimanche 21.

Un mot en arrivant, Madame, pour vous exprimer mes très vifs regrets d'avoir quitté Montgraham. Vous et M. de Pisieux avez été si bons pour nous, que nous nous en souviendrons toute notre vie. Vous nous portez bonheur. A peine avons-nous été hors de la protection du bonhomme Saint-Louis et conséquemment hors de l'influence de Montgraham, que tous les accidents du monde nous ont poursuivis. A la sortie de La Ferté, le cocher de Mme d'Orglandes, les chevaux de la voiture, tout a pensé être mis en miettes. Heureusement que nous étions descendus. Après cela, nous avons été accrochés par une charrette; ensuite nous sommes restés dans des sables : il a fallu aller chercher des chevaux dans la campagne pour nous remettre en chemin. Le château ici m'a paru triste, le site froid et noir. Enfin la morale de tout cela

est qu'il ne fallait pas vous quitter. Vous êtes vivement attendus ici, Madame : ce sera un bonheur extrême de vous revoir. Venez donc avec M. de Pisieux visiter ma vieille amie (1) et faire à Cherbourg un voyage plus gai que celui-ci.

Un million de remerciements et de compliments tendres et sincères à M. de Pisieux.

II

30 [Août 1813].

Samedi 30.

J'ai reçu vos lettres, Madame, j'ai vu M. de Montboissier et n'ai point vu encore Madame de Cordoue chez laquelle je dois aller ce matin.

Je ne puis vous dire combien je suis pénétré de toutes vos bontés pour nous, je regrette Montgraham, à chaque pas que je fais je n'entends rien qui puisse me le faire oublier. Paris me semble un vrai désert dont je brûle de sortir. Mais j'espère bien dans quelques jours, je me retrouverai dans vos bois; je n'ai jamais tant aimé la solitude.

Recevez, Madame, tous mes remerciements, continuez vos aimables soins à Madame de Chateaubriand, mais vous n'avez pas besoin qu'on vous prie d'être bonne; c'est vous recommander d'être ce que vous êtes parfaitement. Tout ce que je dis ici s'adresse également à M. de Pisieux. C'est à ses excellents principes que je devrai la santé de Madame de Chateaubriand.

For ever.

J'embrasse mon ennemie (2).

(1) Chateaubriand était-il à Fervacques, chez Mme de Custine? On le croirait : Fervacques est à 13 kilomètres au sud de Lisieux, c'est-à-dire près de la route de Paris à Cherbourg.

(2) Lettre autographe non signée. Archives de Montgraham. Communiqué par le comte d'Alsace. La comtesse de Pisieux avait deux petites filles, Laure et Laurette : l'une d'elles ne pouvait voir Chateaubriand sans lui être désagréable; aussi l'appelait-il son ennemie.

III

10 [Novembre 1816].

Si j'avais su que Laure était née le quatre, je vous aurais parlé d'elle. C'est un grand bonheur pour moi que ma lettre soit tombée à Montgraham ce beau jour, et au reste il faut bien que quelque chose me console de ce qui se passe ici. Vous êtes sur le point d'avoir de grandes illusions et nous marchons rapidement vers notre perte : il n'est pas question du boiteux (3), il n'est pas question d'arrangement; on triomphe, on se croit sûr de tout, on destitue, on frappe de droite à gauche et on va reformer l'armée au milieu de tout cela. Vous voyez que je reste tranquille. Je vais les mettre complètement dans leur tort. Je regarde et j'attends.

Vos allées doivent être bien belles avec les feuilles tombantes et séchées. Que ne suis-je encore dans vos bois. C'est là le seul moment de bonheur que j'ai eu depuis bien des années. Mais enfin vous allez revenir. Nous voilà au 10. Le temps marche vite, quoique je trouve que dans ce moment il marche trop lentement. Il y a quelques jours que je n'ai vu votre mère, pensez que j'ai été occupé par l'ouverture des Chambres. J'y vais aller ce matin. Revenez donc, ramenez-nous Laure. Que M. de Pisieux ait le courage de quitter un moment ses champs pour venir avec ses amis.

Je suis charmé que vous lisiez bien mon écriture, elle ne sera jamais assez claire pour exprimer tous mes hommages.

Mille choses à M. de Pisieux.

IV

22 [Août 1819].

Ce 22.

Nous sommes arrivés bien tristes. Mme de Chateau-

(3) Talleyrand.

briand a souffert de la route, et ce que nous retrouvons ici ne me dédommage pas de ce que je quitte. Je ne vous parlerai point d'affaires, elles vont très mal et il faut songer au combat. Tout espoir de repos est évanoui. Je dîne aujourd'hui chez votre mère et je verrai votre sœur. J'ai vu Madame de Gourgues : elle est beaucoup mieux. Soyez donc tranquille. Je vous assure que je regrette à chaque moment de ma vie votre solitude et votre société. Je ne songe qu'au bonheur de retrouver vos bois et d'y passer un long temps à l'automne prochain. Les jours vont me paraître bien longs d'ici Noël. Ne serait-il pas possible d'avancer votre retour? Chassez, au nom du ciel, toutes vos idées noires que je vous ai vues. Vous ne trouverez rien de changé en arrivant : préparez-vous à nous consoler de tous les fracas où nous allons entrer; ils pèseront bien peu dans la balance, si vous en faites le contre-poids.

J'attends une lettre de vous aujourd'hui. Ce n'est pas le 43, mais le 42 qu'il faut écrire. Nous sommes encore dans les abominations des ouvriers et je suis bien fâché de n'avoir pas précédé Mme de Chateaubriand de huit jours au moins pour lui éviter bien des embarras et des souffrances.

Vous m'avez dit que vous ne me compreniez. Je compte sur votre intelligence; mais elle n'arrivera pas encore à toute la vérité.

V

Ce mercredi 26 [Septembre 1819].

Mme de Chateaubriand vient de vous écrire, Madame, pour vous dire combien vous êtes désirée et attendue ici ainsi que M. de Pisieux. Hâtez-vous de tenir vos promesses: quand je pense qu'une lettre écrite de Lonné ne vous arrive qu'au bout de cinq jours, j'enrage de tout mon cœur. Cela me fait une illusion de distance la plus triste;

je m'imagine que je suis séparé de Montgraham par des espaces immenses, et pourtant je regarde tous les jours ces hauteurs peu éloignées qui s'élèvent entre vous et moi et dont vous apercevez le revers, de manière que nous voyons le même objet et pourtant les maudites lettres mettent cinq mortelles journées à faire le tour. Je vous ai écrit en arrivant ici. Nous attendons aujourd'hui M. d'Orglandes, qui est nommé député, et Zélie et Louis qui arrivent de Mesnil. Voici comme nous comptons ici : vos hôtes vous quitteront demain et samedi, vous serez tout à fait libre lundi ou mardi, et vous pouvez arriver à Lonné d'aujourd'hui ou de demain en huit. M. de Pisieux aura fini toutes ses moissons et nous pourrons achever notre automne ensemble. Si vous ne m'avez pas déjà envoyé ma redingote, j'espère que Saint-Louis me l'apportera. En prenant la route de La Ferté, prenez garde à une très mauvaise côte, en sortant de La Ferté même; le reste de la route est très passable.

Mille respectueux hommages. J'attends une lettre de vous avec la traduction du roman. Des millions de compliments affectueux à M. de Pisieux. Je ne lui ai pas écrit pour ne pas lui donner la peine de me répondre. Il faut qu'il ait soin de son corps.

VI

Paris ce 13 Juillet [1820].

Savez-vous que je vais bientôt vous voir? Madame de Chateaubriand a envie d'aller chez Madame de Colbert à la fin du mois et de là chez vous. Ce voyage serait d'une quinzaine de jours, après quoi j'irai prendre des bains de mer. Mme de Chateaubriand reviendrait à Paris, et moi après les bains je reviendrai à Montgraham. Tout cela n'est-il pas admirable? Je vais travailler à l'exécution de ce plan. Je ne réponds pas à vos folies. J'ai vu la personne : j'en ai été très content, il y avait eu pour

ennui un petit galimatias qui s'est très bien expliqué. Le tout en restera là. Je ne songe plus qu'à courir les champs. Je suis accablé de Paris; faites des vœux pour la réussite du projet et écrivez à Madame de Chateaubriand. Pour bien faire, il faudrait partir d'ici pour Montboissier le 25. Ecrivez-moi.

VII

Paris ce 1er Août [1820].

Je viens d'écrire à votre sœur toutes nos incertitudes. Si nous arrivons de Montboissier, ce ne sera que le 9 août, et rien n'est encore moins sûr que ce projet. La seule chose vraie dans notre misérable position, c'est que j'irai à Montgraham en allant ou en revenant de la mer, c'est-à-dire dans quinze jours ou dans un mois.

Depuis que vous m'avez écrit, les choses sont dans le même état : bons projets vagues, toujours la peur que j'écrive, et voilà tout. Aussi je ne pense plus à tout cela. Le royaume dégringole si vite, qu'on n'a pas le temps de se faire un habit. Je vous laisse au milieu de votre triste anniversaire. Je voudrais bien pouvoir vous consoler.

VIII

Paris ce 29 bre [1820].

J'allais vous écrire à Lonné, lorsque la funeste nouvelle est arrivée. J'en ai été affecté au delà de ce que j'aurais pu m'imaginer. Mais quel malheur pour vous! Vous perdez une amie, une voisine si bonne et si aimable. Vous ne vous sentirez plus environnée à Montgraham, et la solitude de ce lieu va s'augmenter pour vous. Je crains que votre santé n'en souffre. Vous devriez revenir à Paris et M. de Pisieux devrait vous arracher à la tristesse de vos bois et de la saison. Il a dû souffrir lui-même beaucoup de cette mort. Il était très attaché à cette pauvre

femme. Venez donc tous les deux ici; nous tâcherons donc de vous consoler et de vous soigner. Cette vie est courte et misérable. A présent je crois que je ne sais plus où vous adresser cette lettre. Vous êtes peut-être allée à Lonné rendre les derniers devoirs à votre amie? En tous les cas, cette lettre vous y sera envoyée de Montgraham.

IX

1er Juillet 1824.

Je vous remercie : si je puis savoir où je vais, ce que je ferai, je vous le dirai; j'aimerais tourner mes pas vers Montgraham et retrouver votre allée, vos beaux arbres, mais j'ai peur de n'être pas assez heureux pour cela. Dans un mois je verrai plus clair, mon parti sera pris, je vous écrirai. Au reste je ne crois pas que cela dure, ils se sont blessés à mort: Villèle, en me chassant, a jeté le seul bouclier qui le défendît contre l'opinion. On n'osait le frapper de peur que les coups ne portassent sur moi.

Depuis quinze jours, il a dû voir que j'étais une pièce assez utile de son armure.

Quant à moi, je suis accoutumé aux mauvais traitements, et depuis trente ans que je souffre pour la cause du Roi, j'ai tellement pris l'habitude de cette fièvre de fidélité, qu'elle est entrée dans mon tempérament. Madame de Chateaubriand a été passer quelque temps à la campagne, pendant que je mettais tous mes gens à la porte et que je vendais chevaux, voitures; elle est revenue après l'expédition, elle se porte à merveille. Soignez votre santé pour bien nous recevoir en automne, si nous pouvons voyager. Mille tendresses à Louis et à Laurette.

Rue de l'Université, n° 18.

X

Paris ce 29 Août 1826.

Mille pardons, je suis bien coupable, mais imaginez-vous que je suis enseveli dans mon travail, mon ermitage et mon hôpital, que je ne pense plus à rien, que je n'ai le temps de rien. Si au mois de novembre j'avais un moment à moi, je serais ravi de revoir mon allée, votre belle solitude, et votre élégant château, mais qui peut dire ce que je ferai? Pendant un an je serai misérable. Puis après un an je serai libre et riche. Croyez-vous que je n'ai pu aller voir votre mère? Elle est à la campagne, et je ne puis quitter Paris. Je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde, et ne m'en embarrasse guère. Une chose seulement me divertit dans ce moment. On va faire imprimer la liste des souscriptions à l'édition, ce qui va embarrasser bien des amis qui n'ont point encore leur nom sur cette liste et qui se verront dans la nécessité de se décider entre Genève et Rome. C'est le vieux de Sèze qui m'a conseillé cette espièglerie. Je finis ma lettre par du chocolat. Je voudrais bien en faire l'essai avec vous à Montgraham, mais franchement il est excellent. Vendez-le bien pour nourrir mes vieux prêtres que j'entends chanter en vous écrivant dans la chapelle de notre hôpital.

Mille tendres hommages à vous et à la belle Laure.

XI

Paris, 7 Octobre [1826].

Avez-vous pu croire à cette niaiserie que j'allais inaugurer avec un évèque mon tombeau à Saint-Malo? J'irai certainement voir ce trou, mais après ma mort. Vous nous découragez du Midi, où nous étions un peu tentés d'aller. Ma femme ne va pas bien, et moi je souffre beau-

coup. Qu'y faire? Il faudrait se guérir du temps. On ne le peut. Rien de bête comme de se buter contre la nécessité. Si donc je puis aller vous voir, ce sera directement, sans en attendre l'occasion. Je vous assure que j'y pense souvent avec un très vif désir. Les .... (4) qui mesureront mes années, ne me font pas de peine : ils ne me rappelleront que votre attachement.

Madame de Chateaubriand peut encore à peine marcher; moi je vous écris en étant obligé de tenir ma tête dans ma main gauche. Donnez-moi de vos nouvelles et de tout ce qui vous touche. Je n'entends point parler de Laure. Je m'attends à voir Louis arrivant un matin avec Geoffroy.

A vous et à vos pieds.

XII

Paris, 30 Mai 1827.

Je suis comme vous l'étiez si tristement au milieu des malades, allant de l'un à l'autre: c'est ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Oui, ne m'oubliez plus. Reverrai-je jamais Montgraham? Je n'ose plus former de désirs et de projets. Je me laisse aller au temps qui m'entraîne, las que je suis de lutter contre une force plus puissante que la mienne. Je ne sais où j'irai cet été, et il est probable que je n'irai nulle part : je n'ose quitter ma pauvre femme souffrante, et je n'ai point d'argent pour la mener aux Pyrénées : enfin je songe, pour avoir au moins quelque bien, que vous avez pris soin de mon allée, que vos bois sont beaux et que vous y pensez à moi. Votre fille est charmante, vous laisserez après vous quelqu'un qui vous représentera et vous aimera sur la terre. Ne manquez pas de m'écrire ce que vous faites et où vous allez pour que je vous suive en pensée. J'ai plaisir

(4) Un mot non lu.

à tourner mes regards du côté où sont mes jeunes années.

Ma femme, qui sait que je vous écris, se recommande à vos souvenirs.

A vous pour la vie, ce n'est pas pour longtemps!

XIII

Paris ce 29 [Juin 1827].

Votre lettre est injuste : j'ai été dix fois à votre porte et à celle de Madame de Colbert; si je pouvais courir ce matin, j'irais vous dire adieu, mais je ne puis. Ce billet ne vous trouvera peut-être plus.

Mme de Chateaubriand veut que je vous envoie pour la régularité de ses comptes d'hôpital la note ci-jointe.

Je serais bien heureux si je pouvais revoir mon allée cet automne. Je n'en désespère pas. Nous parlerions de cette excellente mère. Le temps va vite et nous serons bientôt au but.

A vous,

CH.

XIV

Samedi soir 8 Sept[embre 1827].

J'avais appris votre bonheur par hasard (5) et je vous savais mauvais gré de ne pas me l'avoir dit. Voilà votre avenir assuré dans celui de Laure. Dieu soit loué. J'attends le mien qui ne vaudra pas mieux que le présent. Je suis bien vieux, je ne sors plus de ma solitude. Si vous venez à Paris et que la rue d'Enfer ne vous paraisse pas trop loin, venez, vous y trouverez deux néophites qui vous sont tendrement dévoués et qui prient pour vous.

CH.

(5) Le mariage de Laure, fille de la comtesse de Pisieux.

XV

6 Octobre 1827.

Vous vous plaignez à tort : je vous ai écrit pour vous dire ma joie du bonheur de Laure. Vous ne m'avez pas répondu un mot et je ne savais pas ce que vous étiez devenue.

Madame de Chateaubriand est dans son lit. Je penserai à notre poète, mais je ne sais si vous étiez à Sèvres ou à Paris. Vous ne le dites pas.

XVI

Paris le 25 Février 1831.

Je n'ai pas répondu immédiatement à votre lettre : j'étais embarrassé dans les dernières épreuves de mon ouvrage qui finit et dont l'impression obligée m'a empêché jusqu'ici d'aller chercher le repos dans la montagne sacrée. Auprès de vous je serais mieux : je reverrais mon allée et je revivrais d'anciens jours. Mais il faut accomplir mes destinées. Voyageur, il faut mourir voyageur. La vente de nos guenilles nous retiendra à Paris jusques au mois de mai. Si par hasard vous veniez, je serais pourtant bien triste et pourtant bien heureux de vous dire un dernier adieu.

Zélie et toute sa famille est ici, je ne l'ai point encore vue parce que je ne quitte pas ma rue d'Enfer.

De la politique, je ne vous parle point : elle suit son chemin. Soyez heureuse au milieu de vos bois. Pensez quelquefois à moi et recevez mes vieux et tendres hommages. Votre charmante fille retrouvera dans sa jeunesse de quoi la consoler.

CH.

XVII

Genève 19 Juin 1831.

Je ne savais pas vous donner autant de joie sur votre montagne; au pied de la mienne j'aperçois presque l'Italie, où je voudrais bien aller. Je suis fort tenté, je vous jure, d'une robe de capucin sur les ruines de Rome, et si Madame de Chateaubriand voulait se faire sœur, je me ferais très volontiers frère de bien mourir. Vous, vous avez de beaux enfants, de grands châteaux; moi, je n'ai rien que ma triste personne et les six pieds de terre qu'on sera obligé de me donner quand j'aurai cessé de les fouler en errant dans ce monde. Je ne reverrai jamais la France à moins d'événements que je ne prévois pas, ou d'une guerre européenne, car s'il y a guerre, je rentrerai pour partager le sort de mon pays. Si tout reste comme je le pense, j'ai donné ordre de vendre cet automne ma petite maison Rue d'Enfer; l'Infirmerie va à la grâce de Dieu. Pourquoi, en quittant Neufchâteau pour aller à Montgraham, ne passeriez-vous pas par Genève? Une richarde comme vous ne regarde pas à cent lieues de plus ou de moins. Quand ce ne serait que pour voir mes cheveux blancs, ce serait honnête de votre part.

Adieu, gardez-moi un souvenir. Ma femme vous remercie. Mes compliments affectueux à vos enfants.

CH.

XVIII

Paris 1er 7bre 1837.

J'ai reçu votre petit billet inclus dans votre lettre à Hyacinthe (6), et c'est Hyacinthe qui tient la plume pour vous remercier de l'honneur que vous lui avez fait, à qui je dicte cette réponse, ne pouvant écrire moi-même, ayant une vive douleur à la main droite. Ma femme a

(6) Hyacinthe Pilorge, secrétaire de Chateaubriand.

été très malade et j'ai été pendant deux jours dans de mortelles inquiétudes : elle est mieux, mais sa convalescence sera longue. Ma pauvre amie (7) ne va pas bien, elle a une fièvre et une extinction totale de la voix, auxquelles les médecins ne savent rien connaître. Elle parle d'aller passer l'hiver en Italie et dans le Midi de la France. Mais le choléra ferme toutes les portes, il ne laisse point aller sans péril dans les régions du soleil. Vous voyez que je suis, comme vous, entre deux malades. Moi-même je ne me porte pas bien, mais je ne me compte. Revenez-nous, et ce sera le meilleur remède pour moi.

M. Ménard est un très bon homme froid et inoffensif et qui ne fera de mal à personne. Tout attaché qu'il est au gouvernement actuel, il vient me voir quand il vient à Paris, et c'est un bon signe. Ecrivez-moi, je vous prie, quand vous serez arrivée à Montgraham, que je sache que vous êtes plus près de moi.

Respects du Secrétaire Hyacinthe.

CHATEAUBRIAND.

XIX

Paris 19 Janvier 1844.

Je reçois votre lettre. Toujours jeune, elle fait honte aux vieilles années qui m'accablent. Vous êtes heureuse de laisser après vous sur la terre quelques arbres; moi, je ne laisserai rien, pas même une trace de mon passage, dans ces chemins où je courais à cheval avec et après vous. Mais je chasse toutes ces idées.

Je vous félicite d'espérer dans l'avenir. Moi je n'espère rien, et comme les vieux qui s'en vont, j'aurais presque peur qu'on se souvînt de m'y avoir vu, il y a quelque cinquante années.

Si je ne vous fais pas mal au cœur, permettez-moi de vous embrasser. Vous voyez que je ne puis écrire moi-même et que je dicte ce peu de mots.

CH.

(7) Mme Récamier.

ALIAGA [1]

—

XXVII

Le docteur Bifur s'avança au devant d'Axel, et lui montra un rocking-chair.

— Permettez-moi d'abord, lui dit Axel, de vous mettre loyalement au fait des précautions que j'ai jugé bon de prendre avant de venir ici.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit le docteur Bifur, je vais vous les énumérer moi-même : 1° vous avez rédigé un procès-verbal, rigoureusement exact, de notre conversation à Paris, et vous l'avez confié à la *Vérité Française*; 2° vous avez prévenu Mlle Raveil, qui vous attend à l'hôtel d'Espagne, que vous veniez chez moi, et vous lui avez donné pour consigne si, à une heure dite, vous n'êtes pas de retour auprès d'elle, d'alerter la police; 3° vous avez là, dans la poche de droite de votre pardessus, quelque pistolet automatique congrûment chargé. Je vous conseille de le faire passer, tout de suite, dans la poche de droite de votre veston, ce qui vous permettra d'ôter votre pardessus. Ne trouvez-vous pas que cette pièce est très suffisamment chauffée?

— Une fois de plus, je rends hommage à votre talent de liseur de pensées.

— Simple induction, monsieur. L'un des travers de notre époque est de révérer, comme des attributs magiques, les facultés les plus ordinaires de l'intelligence. Vous n'avez rien fait que je n'eusse été tenté de faire moi-même, à votre place.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 794 à 798.

— Cela étant, reprit Axel, vous devez présumer que je n'ai pas trois millions sur moi.

— Parfait, monsieur Dagan. Il faut donc que je vous fasse crédit.

— Pardon, monsieur Bifur. Je n'attendrai pas votre bon plaisir. Je veux, vous entendez, je *veux* libérer Mlle Marchal, et tout de suite.

— Eh bien...

— Permettez. A tort ou à raison, je prétends que c'est à moi de dicter aujourd'hui mes conditions. Mlle Marchal est séquestrée illégalement depuis des semaines. Vous me l'avez avoué, il y a déjà deux jours. Je vous fais grâce de l'angoisse dans laquelle j'ai vécu ces deux jours-là. Ce que je dois vous dire, c'est que je la libérerai, avec vous ou sans vous, ce soir.

— Eh bien...

— Non. Permettez encore. Si ce soir elle n'est pas saine et sauve à l'hôtel d'Espagne, je vous jure que, quoi que vous tentiez, où que vous cherchiez à vous réfugier, je vous casserai la tête. Voilà. Maintenant je vous écoute. J'ai fini.

— Sans reproche, vous auriez pu abréger.

— Parce que?

— Parce que nous sommes d'accord.

— Veuillez, je vous prie, préciser votre pensée.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous ferai crédit?

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie, je crois, dans toutes les langues, que je n'exigerai pas un paiement comptant.

— Et Mlle Marchal sera, ce soir, libre, saine et sauve, à l'hôtel d'Espagne?

— A l'hôtel d'Espagne si vous tenez absolument à ce qu'elle y passe la nuit. A votre place, je préférerais l'emmener, par exemple, à Perpignan ou à Barcelone.

— Ah! si vous faites cela!

— Quand j'aurai fait cela, vous me donnerez trois millions, et nous n'en parlerons plus.

— Croyez-vous qu'au point où nous en sommes, cette plaisanterie ne soit pas, enfin, déplacée?

— Monsieur Dagan, au point où nous en sommes, enfin, il est urgent de conclure. Je suis persuadé que votre cœur, qui est bien placé, ne cherche pas à éluder la contre-partie du concours que je vous offre et que vous acceptez. Mais votre esprit ruse avec l'évidence de sa nécessité, parce qu'un chiffre vous déconcerte par sa masse : c'est que vous n'avez pas connu, comme moi, l'extrême misère. Surmontez un étonnement puéril. Vous n'avez pas trois millions? Moi non plus, sans quoi je ne vous les demanderais pas. Si je vous les demande, si je ne vois pas de difficulté à ce que vous me les donniez, c'est parce qu'ils ne m'en imposent pas. J'aurais pu vous en demander six, que vous m'auriez sans doute donnés de même. Trois de plus ou trois de moins? Bagatelle. Ce n'est pas pour l'argent que je tiens à l'argent. Et je vous assure que ces trois millions me suffiront. Mais ils me sont indispensables. Vous n'aurez d'ailleurs que quelques mots à prononcer pour vous mettre en état de me les verser. Monsieur Dagan, au moins en cette conjoncture, imitez-moi : faites confiance à la nature humaine. Vous y aurez moins de mérite, la connaissant moins bien. Je vous fais confiance. Je fais confiance à Mlle Alexandra Tsankoroff. Tout ce que j'attends, tout ce que j'exige de vous, c'est que vous vous portiez fort pour elle. Vous lui direz tout bonnement ceci : « C'est le docteur Bifur qui m'a révélé l'existence de Dominique. C'est lui qui me l'a rendue. Quelque désir que j'éprouve à l'abattre à coups de browning, comme une bête puante, je lui ai fait grâce. Je lui permets de fuir. Il sollicite trois millions comme viatique. » C'est tout. Quand vous aurez dit cela, vous serez quitte. Si Mlle Tsankoroff considère qu'elle ne me doit rien, tant pis pour moi. Pour une fois que je n'aurai

pas jugé d'un autre être humain d'après moi-même, je me serai trompé. Si, au contraire, elle consent à m'assurer une vieillesse paisible, pour autant qu'un homme ici-bas puisse prétendre à la paix, elle n'aura qu'à virer trois millions au compte de M. David Walter, à la Banque Morgan, de New-York, qui, vous le savez, je pense, a une succursale à Paris, place Vendôme. Oui ou non, acceptez-vous?

— J'accepte. Et maintenant, monsieur, souffrez qu'à mon tour je vous apprenne quelque chose : je connais Mlle Tsankoroff; elle est venue ici, de Paris, avec moi. C'est mademoiselle Mona Silva.

— La pythagoricienne?

— Elle-même.

— En voilà une, au moins, qui, j'espère, ne se laissera pas déconcerter par un nombre de sept chiffres.

— Elle ne l'a même pas discuté : elle accepte vos conditions.

— Monsieur Dagan, je n'aurais jamais supposé que les *Vers d'Or* dussent un jour me paraître si dorés. Mais laissons cela. Voici une carte au nom de M. David Walter, avec l'adresse de la banque Morgan à Paris. Je ne vous cacherai pas qu'une cabine de luxe est retenue à mon intention sur le *Massilia,* qui partira demain, de Bordeaux, pour Buenos-Ayres. Mlle Tsankoroff aura le loisir d'attendre, pour s'acquitter, d'entrer en possession de sa propre fortune. Selon mes prévisions, ce sera plus tôt qu'elle ne pourrait l'espérer. Monsieur Dagan, je tiens cette misérable question d'argent pour définitivement réglée entre nous. Vouslez-vous que nous nous occupions de Mlle Marchal?

— Nous sommes d'accord. Je vous écoute.

— Mlle Marchal est ici, j'entends à Aliaga, dans la clinique-maison de repos que j'ai installée, l'année dernière, 7, avenue de la Forêt. Pardonnez-moi ma présomption : j'étais si sûr que nous finirions par nous entendre

que je lui ai déjà annoncé votre visite. Elle vous attend, je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience.

— Menez-moi vers elle.

— Attendez. L'heure n'en est pas venue. Cette clinique, dont je suis le propriétaire, c'est grâce à une commandite de Mme de Valliers que j'ai pu l'acquérir, la transformer et l'aménager, pour y appliquer quelques-unes des idées qui font l'originalité de mon ouvrage sur la *Culture de la Maladie*. Mme de Valliers n'a pas cessé, depuis lors, de s'y intéresser. Elle y fréquente. Elle y est connue et obéie. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles elle m'a demandé d'y recevoir Mlle Marchal.

— Bref, Dominique est gardée à vue.

— Il nous faudra donc écarter ses gardiennes et j'y ai pourvu. Rapportez-vous-en à moi. Mais une fois Mlle Marchal libre de quitter son appartement, vous devrez l'y aller chercher, lui faire traverser d'abord un jardin d'hiver qui sera alors encombré par une élégante assistance, puis deux salons et une petite cour donnant sur la forêt. Vous me retrouverez à la porte de cette cour pour vous la faire ouvrir. Dans la forêt, au coin de l'allée des Cèdres et de l'allée de l'Ermitage, Mlle Raveil vous attendra, au fond de la superbe *Buik* qui vous a amenés tous les deux de Paris. Le chauffeur n'aura qu'à suivre l'allée de l'Ermitage et la grande route d'Aliaga à Paris qui la prolonge. En moins de trois quarts d'heure, vous serez à Perpignan. C'est plus qu'il n'en faudra pour que Mme de Valliers ne s'aperçoive que trop tard de la disparition de Mlle Marchal.

— La comtesse sera, elle aussi, à votre clinique?

— Il est indispensable qu'elle s'y trouve au moment de l'enlèvement, pour qu'elle n'en ait pas connaissance. Peut-être même l'apercevrez-vous au milieu d'un cercle nombreux et admiratif. Elle ne pourra, toutefois, vous reconnaître, car vous serez muni d'un loup de satin noir. En cas de besoin, n'oubliez pas que vous en trouverez un

second, un peu plus large que le premier et rouge celui-là, dans la poche gauche de votre pyjama.

— De mon pyjama? s'écria Axel.

— Jeune homme, répondit le docteur Bifur, paternel, il faut être de son époque. La nôtre, en dépit qu'elle en ait, n'est pas dépourvue d'un certain romanesque, mais trivial à la vérité. Faute de pouvoir la corriger, sachons nous en accommoder. Si vous deviez ravir Mlle Marchal au balcon d'un *palazzo,* je vous conseillerais l'échelle de soie et le poignard florentin. Devant simplement la guider en dansant au cours d'une soirée mondaine, je vous invite à en revêtir la tenue.

— Et vos invités s'y rendront en pyjama?

— Les messieurs, sûrement. Beaucoup de dames y figureront dans des atours plus somptueux qui, d'ailleurs, comme vous pourrez en juger, ne trahiront que plus ostensiblement leurs beautés secrètes.

— Vous moquez-vous de moi de nouveau?

— En aucune façon. Vous avez lu, naguère, les échos consacrés par le *Tank* aux « nuits et aux ennuis d'Aliaga » : tout n'y était pas inventé. Mais les journalistes, en général, et les polémistes en particulier, sont fâcheusement dépourvus d'esprit philosophique. Laissons cela. Pour l'instant, souffrez que je m'assure que vous m'avez bien compris. Je récapitule. A dix heures, Mlle Raveil vous dépose, vêtu du pyjama et du loup que je vais vous remettre, mais revêtu de votre propre pardessus, à la porte principale de ma clinique, 7, avenue de la Forêt. Vous sonnez quatre coups. Au portier qui vous ouvre, vous tendez cette carte d'invitation signée de moi. N'oubliez pas, en même temps, de lui remettre cinq cents francs, car tel en est le prix. Vous entrez dans un vestibule où une femme de chambre vous débarrasse de votre pardessus et vous remet le numéro de votre vestiaire. Vous lui donnez cinquante francs de pourboire et vous pénétrez dans le premier salon où je reçois nos invités.

Vous venez à moi — je ne porte pas de loup — nous nous serrons les mains avec jovialité et, pour le cas où je pourrais ne pas vous reconnaître, vous me dites, avec force rires, n'importe quoi, dont nous sommes convenus. Tenez, ceci, par exemple : « Paul Morand, de l'Académie Française ». Je vous présente successivement à deux ou trois jeunes femmes et je vous conduis finalement en un petit réduit, qui est un débarras, et où je vous enferme. Vous n'aurez qu'à m'y attendre. Quand le moment sera venu de libérer Mlle Marchal, je viendrai vous chercher.

— Et si votre plan échoue?

— C'est qu'aucun plan n'aurait pu réussir.

— Et je dois m'en remettre à vous, corps et âme?

— Je crois que c'est, effectivement, le plus simple.

— Soit. Je ne suis pas homme à revenir sur une parole donnée. Que dois-je faire maintenant?

— Monsieur Dagan, vous êtes libre, et je devine votre impatience et votre énervement : ils sont d'ailleurs visibles. Mais, que feriez-vous en ville? Je présume que Mlle Raveil n'entreprendra rien avant le moment dont vous êtes convenus tous les deux?

— Sans aucun doute.

— Si vous voulez m'en croire, vous ne me quitterez donc qu'à ce moment-là.

— Je suivrai votre conseil.

— Parfait. Le plus difficile sera de vous faire passer encore une heure auprès de moi sans trop d'ennui. Mais vous voyez ma bibliothèque : j'ose dire qu'elle est précieuse par l'abondance et la qualité des ouvrages que j'y ai réunis et qui traitent soit de la science érotique, ou de l'art médical. Vous y trouveriez, toutefois, quelques bons romans contemporains et, aussi, un petit nombre de publications sur l'occultisme qui font honneur à cette période du stupide dix-neuvième siècle que M. Paul Bourget distingue sous le nom des années quatre-vingt et qui fut

celle de ma formation intellectuelle. Je vous recommande particulièrement ces deux volumes de la *Haute Science,* « Revue documentaire de la Tradition ésotérique et du Symbolisme religieux » qui datent de 1893-1894. Ecoutez la lecture de ce sommaire :

Traité de la Petite Assemblée Sainte, traduit de l'hébreu du Zohar par un Kabbaliste. — *L'Upanishad* du *Grand Aranyaka,* trad. du sanscrit par Ferdinand Herold. — *L'antre des Nymphes de Porphyre,* trad. du grec par Pierre Quillard. — *Les apocryphes Ethiopiens,* trad. par René Basset. — *Les Hymnes de Proclos,* trad. du grec par Louis Ménard...

Axel interrompit le docteur Bifur :

— Je vous remercie, lui dit-il, mais je ne me sens pas l'esprit porté à de si hautes spéculations.

— N'en concevez aucune humiliation secrète, lui répondit le docteur, en replaçant les deux volumes sur un rayon. L'heure est à l'action : *age quod agis!* Il convient toutefois que vous modériez votre impatience. Nous causerons donc, tout simplement ou, du moins, je parlerai. Vous aurez d'ailleurs toute licence de ne pas m'écouter. Voici des cigares, de l'excellent cognac, de la vodka et du kummel propres à stimuler les résolutions. Vous avez lu *l'Ange du Bizarre* d'Edgar Poe? Imaginez-vous, comme le narrateur, au terme d'un dîner copieux, assis dans votre salle à manger, les pieds sur le garde-feu et accoudé devant une lignée de bouteilles, les unes vides et les autres pleines. Prêtez-moi un corps en pipe de vin ou en pièce de rhum, d'apparence véritablement « falstafienne », deux jambes en manière de caques, en place de bras, deux flacons dont les goulots figureraient des mains et, en fait de tête, une tabatière, avec un trou dans le milieu du couvercle pour tenir lieu de bouche et surmontée d'un entonnoir en guise de chapeau. Pour plus de ressemblance, j'imiterai l'accent de notre ami Munsch. Ecoutez : « Che tis gu'y vaut que phus zoyez zou gomme ein borgue,

buz hêtre azis là et ne bas me phoir gand che zuis azis isi et che tis ozi gu'il vaut que phus zoyez eine pette blis grosse gu'ine hoie bur ne bas me groire...

Axel se souleva dans son fauteuil, passa sa main sur son front : il était moite.

— Vous... Vous avez donc tout lu? bégaya-t-il d'une voix pâteuse.

— Ché eine mémoire exdraordinaire. Denez...

Le docteur Bifur se leva, prit un livre, l'ouvrit, le tendit à Axel :

— Denez, reprit-il, zuifez le dexde. Phus allez foir zi che me rabelle. Lisez.

Et Axel se mit à lire :

Vous êtes un misérable ivrogne, et je vais sonner et ordonner à mon valet de chambre de vous jeter à coups de pied dans la rue.

— Hi! hi! hi! Hu! hu! hu! Bur za, phus ne le bufez bas.

— Je ne le puis pas! Que voulez-vous dire? Je ne puis pas quoi?

— Zonner la glauje.

Là-dessus, je fis un effort pour me lever, dans le dessein de mettre ma menace à exécution, mais le brigand se pencha à travers la table et m'ajustant un coup sur le front avec le goulot d'une de ces longues bouteilles, me renvoya dans le fond du fauteuil, d'où je m'étais à moitié soulevé. J'étais absolument étourdi et, pendant un moment, je ne sus quel parti prendre. Lui, cependant, continuait son discours...

— Phus phoyez, reprit le docteur Bifur, que le mié est de phus dénir dranquille. Et maindenant, phus zaurez gui che zuis. Recartez-moâ! Che zuis l'*Anche ti Pizarre*.

— C'est prodigieux, s'écria Axel, en fermant le livre et en s'allongeant dans son fauteuil.

— Neine, répondit le docteur Bifur, c'est la phéridé, la

phéridé mot bur mot. Puphez encore eine ferre de kummel.

— Volontiers, je me sens la gorge sèche.

Tandis qu'Axel buvait, le docteur Bifur alla à un phonographe placé dans un angle de la pièce, mit un disque sous l'aiguille qui grésilla un instant et une voix goguenarde s'éleva, la voix d'Axel :

Désormais, la révolution est faite et achevée qui substitue la multitude à l'élite, le cœur à la tripe, la tripe au cœur, et le cul à la tripe.

Le Cul, voilà votre maître, votre roi, votre pape et votre dieu. Aussi sûrement, aussi infailliblement, aussi fatalement que la démocratie c'est la ploutocratie, la démocratie c'est encore et toujours et partout la pornocratie et la pygocratie! Pygocrates, en place pour le *Black-Bottom*!

Axel écoutait, stupéfait.

— Quelle est cette plaisanterie? demanda-t-il enfin, quand sa voix se fut tue.

— Ce n'est pas une plaisanterie, reprit le docteur Bifur, en tirant de profondes bouffées de son cigare. C'est un hommage. Au banquet du *Flambeau* qui a décidé, à notre insu, de nos destinées et de quelques autres, j'eus l'idée d'enregistrer les discours. Mme de Valliers me fit l'honneur de m'offrir le vôtre. Croyez que mon admiration n'est pas inégale à la sienne. Je me flatte que vous la jugerez plus désintéressée.

— Vous assistiez à ce banquet? demanda Axel en se versant un verre de vodka.

— Pas en invité, je l'avoue à ma honte, ce qui explique que vous n'ayez prêté aucune attention à moi. J'étais le maître d'hôtel qui, placé derrière vous, vous servait le Château-Yquem et le Haut-Brion.

— Positivement, pensa Axel, il y en a un des deux qui est saoul. Peut-être même le sommes-nous tous les deux.

— Non, répondit le docteur Bifur, comme s'il eût pé-

nétré sa pensée. Vous ne déraisonnez pas. Moi non plus, d'ailleurs. La vie est pleine de rencontres qui ne nous semblent fortuites que parce que nous manquons de philosophie. Je sortais de la Santé où une malencontreuse affaire d'avortement venait de m'obliger à méditer, durant deux ans, sur les difficultés d'ordre pratique que présente le problème de l'existence. Un président ignare, en me condamnant à deux années d'emprisonnement, m'avait reproché, avec une déplorable vulgarité d'expression, d'avoir quitté le droit chemin, d'avoir « bifurqué ». Je résolus de devenir le Docteur Bifur. Je vécus quelque temps de divers métiers : je cirai des souliers, passage des Panoramas, je vendis des cartes obscènes aux environs de la gare Saint-Lazare. J'entrai enfin chez Mme de Valliers, sur la recommandation d'un bureau de placement de la rue La Boëtie. La comtesse s'assura bientôt que ce n'était pas à l'office que je pouvais lui rendre le plus de services. Je devins son secrétaire et, je puis le dire, son confident. L'avortement étant essentiellement un délit politique, elle me fit comprendre dans la généreuse amnistie qui marqua l'apogée du *Flambeau* et de Maurice Rouvain. Je pouvais donc reprendre l'exercice de mon art. Notre gracieuse souveraine rêvait de débauches impériales et de lupanars néroniens. Je la persuadai de doter Aliaga d'un bordel scientifique. Et, grâce à sa commandite, je fondai, à la lisière de la forêt, l'établissement médical et para-médical où je vous introduirai dans une demi-heure. Placé sous le patronage de Kraft-Elbing, de Havelock Elis et de Freud, mais aménagé, décoré selon le goût latin et français, il s'ouvrit à tout ce que les deux continents comptent de millionnaires des deux sexes, opiomanes, héroïnomanes, éthéromanes ou cocaïnomanes; hystériques, satyres ou nymphomanes; masochistes ou sadiques, exhibitionnistes, pédérastes, saphistes, tribades ou onanistes et coprophages. Ostensiblement, publiquement pédagogiquement, je clamai et

proclamai ma vocation qui est celle, inavouée, secrète et honteuse, de tous les médecins et thérapeutes, de soigner, non pas le malade, mais la maladie, seule sustentatoire et nourricière. Je l'entretins. Je la cultivai. Je la propageai. J'instituai, enfin, la « cure d'intoxication ». Et je combinai, je conjuguai, avec les vertiges de la névrose et de la folie, les prestiges de l'art, de la mode, de la littérature, de la science et du snobisme. Des peintres, émules de Rops et de Lautrec, décorèrent les colonnades profondes où se promènent nos rêveurs éveillés. Des musiques aigres et nostalgiques, à la Debussy, surprennent, aux détours des allées, les obsédés tourmentés par le retour de l'obsession. Des projections, tendres comme l'aube ou rutilantes comme le soir, éclairent les sous-bois, peuplés de formes nues. Des vapeurs d'encens baignent d'un halo mystique des fornications contre nature. Dans nos salles de conférences, des professeurs à la Faculté dissertent sur l'inceste chez les gens du monde, des académiciens sur la copulation des rosières avec les sénateurs, des sinologues sur la masturbation dans le Petchili, des ethnographes sur la flagellation chez les orthognathes. Nos plus célèbres femmes de lettres, vêtues de leurs perles, commentent des films qui représentent toutes les possessions et tous les baisers. Et, chaque soir, à la sortie du casino, des cercles, des restaurants, des théâtres, des réceptions mondaines, des files de Packard, de Buick, de Rolls, de Mercédès amènent à nos fêtes nocturnes des centaines d'hommes et de femmes, impatients de se mêler à la foule des drogués, des détraqués, des invertis et des pervertis qui les attendent, rêvant de rencontres imprévues, d'accouplements monstrueux, de débauches inédites, d'évasions miraculeuses. Des poètes improvisent des tableaux vivants, des nègres inventent des danses lubriques, des mannequins bénévoles lancent des travestis obscènes, des maris mettent leurs femmes en loterie et des mères leurs filles. Des milliar-

daires, comme au stade des Six Jours, offrent des prix de mille, de cinq mille, de dix mille dollars aux champions et aux championnes des luxures les plus épuisantes, aux victimes volontaires des stupres les plus cruels et les plus salaces.

— A boire! s'écria Axel en empoignant la bouteille de vodka.

— Prince de l'Esprit, reprit le docteur Bifur, en le saluant d'un verre de cognac, vous avez donné pour dieu à l'humanité de 1930 le Cul. Je lui ai, moi, dédié son Temple. Et toutes les aristocraties du fer, du cuivre, du nickel, de l'étain, du cochon, du coton, du collodion, du charbon, du maïs, du bois, du salpêtre, du thé, du café, du mathé,du rail, des cylindres, des turbines, des lunettes, des cacahuètes, des allumettes, de l'écran, du plateau, du rateau, du guano, du ring, du dancing, du swing, du rusch, du ranch, du boom et du business, toutes les ploutocraties du dollar, de la livre, de la lire, du peso, du milreis, du leva, du condor, du kroner, du mark, de la roupie, de la sole, du toman, du leu, du tchernowetz, du dinar, du tical, du bolivar et du franc, fondues, confondues et nues, viennent, dans son Temple, adorer le Cul. Et toutes les démocraties, d'Aubervilliers à White-Chapel, de Moabit à Harlem, de King-Tcheng à Zemhanoï-Gorod, du Transtévère à Normalm, de Harat à Cattete, de Stamboul à Bab-el-Oued, de Blegdams à Stockbridge, de Chitpour à Hawthorn, ébahies d'admiration, torturées d'envie, convulsées de haine, éperdues d'amour, tendent leurs mains, leurs lèvres, leurs seins, leur sexe et leur cul vers Aliaga, Ville Sainte et Métropole Sacrée du Cul.

Abattu sur la table, la tête dans les bras parmi les verres renversés, Axel pleurait, et de sa bouche tordue et de ses dents serrées s'échappait, roulé par les sanglots, un nom : Dominique! Dominique! Dominique!

— Mein Gott! s'écria l'Ange du Bizarre, le poffre omme

hait drès iffre ou drès avliché! Il ne vaut bas poire gomme za; il vaut medre de l'eau tans fodre phin. Denez, puffez-moi za; puffez za, gomme un carzon pien sache, et ne blérez blis maindenant, endentez-phus?

. . . .

Debout devant un buffet somptueusement servi, une coupe de champagne à la main, jamais Axel ne s'était senti plus frais, plus dispos, plus désireux et assuré de vaincre. Il considéra deux jeunes femmes, nues sous les dentelles, et masquées d'un loup noir, qui causaient à quelques pas de lui, en suçant la paille de leur cocktail.

— Tu veilleras, disait l'une, à ce qu'il ne me lance pas un coup en vache...

— N'aie pas peur, répondit l'autre, je ne vous quitterai pas; il y aura aussi Rouvain et Voussion.

Axel pensa lâcher sa coupe; il avait reconnu la voix de la comtesse.

— C'est qu'il est homme, reprit Suzanne d'Anglave, à vous éteindre son cigare sur une fesse.

— Le voici qui nous a reconnues, murmura Mme de Valliers en montrant Munsch qui s'avançait dans un pyjama rouge et bleu.

— Faut-il tout de même qu'il soit louf pour foutre cinquante mille balles à une poule pour qu'elle se laisse fesser!

— Tu te rappelles le dîner du *Flambeau*? C'est là qu'il en a eu la première idée. Et tu sais, quand il veut quelque chose, celui-là...

— Aussi, qu'est-ce que je vais prendre?

— Dame, tu en auras pour *son* argent.

Et les deux femmes allèrent à la rencontre de Munsch.

Bruit sec, à la cloison, d'un commutateur qui établit la nuit. Remuements de fauteuils qu'on recule. Rires étouffés. Attente... Les violoncelles pleurent la *Symphonie inachevée*.

— Vous sentez-vous en forme? demanda le docteur Bifur.

— Fin prêt.

— Les nerfs sont calmes?

— Du moment que vous ne m'avez pas assassiné, il y a deux heures ou il y a deux minutes, je ne sais, je ne vois pas bien ce que je pourrais craindre.

— Le moral est bon?

— D'attaque.

— Comme eût dit Jean de Tinan : « Penses-tu réussir? »

— J'en suis sûr.

— Alors, passez de l'autre côté de la tapisserie.

Axel soulève la tapisserie, se retrouve debout adossé contre elle. Il n'a fait aucun bruit. Plongé en pleine obscurité, nul ne peut le voir.

Il n'a d'yeux, d'abord, que pour la clarté blanche d'un écran où, soudain, un titre s'inscrit en violet sombre, sur un fond vert :

A LESBOS

Deux jeunes filles paraissent qui, drapées de voiles roses, s'enlacent sur le gazon. Debout sur le plateau, au premier plan, à gauche, une femme sculpturale vêtue de soie noire déclame d'une voix ardente et grave des vers de Renée Vivien.

Mes doigts laborieux s'attardent aux frissons
De ta chair sous la robe aux douceurs de pétale...
L'art du toucher, complexe et curieux, égale
Le rêve des parfums, le miracle des sons.

Les violoncelles assourdissent leur invocation. Les voiles roses s'ouvrent et tombent. L'une des formes nues s'allonge, l'autre, à genoux, se cambre sur elle :

Ton regard sans lueurs paraît agoniser.
Une phalène au vol supplicié se pose
Sur la fleur du sorbier, d'un or pâlement rose,
Comme la fleur secrète où j'ai mis mon baiser.

Dans la salle, le silence est si recueilli, si religieux, qu'un instant, Axel s'est cru seul. Des chuchotements, des soupirs, des cris étouffés sur les lèvres, des crissements de soies froissées, accompagnent maintenant les roucoulements et les halètements des lesbiennes en travail. Sur les gradins circulaires, larges, bas, recouverts d'épaisses étoffes où les corps s'enfoncent, tout un peuple ondule, se penche, se renverse, dans une pénombre bleuâtre. Des couples se forment : homme et femme, homme et homme, femme et femme. Les chevelures, bouffantes ou plaquées et cirées, se rapprochent et se frôlent. Les bouches se cherchent et se joignent. Des mains rampent sur les gaines satinées des jambes, se glissent dans l'entrebâillement des écharpes, plongent dans les pyjamas ouverts. Les genoux se décroisent, les seins nus jaillissent des dentelles, les verges s'érigent, libérées. L'atmosphère s'alourdit de parfums de fleurs, de relents d'alcools et de drogues, des odeurs des sexes. Et la houle s'enfle, se précipite, qui soulève tous ces corps impatients des étreintes totales et des complètes jouissances.

Soudain, une longue jeune femme bat l'air de ses bras en croix, de ses cheveux dénoués et, possédée de l'hystérie, s'arc-boute au tapis, de la nuque et des talons, se bande en arc de cercle, les yeux révulsés, le ventre béant, dans une attente désespérée. Un éphèbe s'arrache à la succion d'une goule obèse, se redresse, puis se dresse, tout debout, et pousse le cri rauque de l'épilepsie. L'œil fixe, l'oreille aux écoutes, il interroge, dans l'épouvante de l'*aura,* les voix alternées de l'amour et de la mort et, tout à coup, s'écroule, les dents suintantes d'une bave rougeâtre.

Axel serre dans la poche de son pyjama la crosse de son browning :

— Qu'attendons-nous? murmure-t-il à l'oreille du docteur Bifur.

— Nous attendons le jazz et les divertissements nègres.

Changement de décor à l'écran : une clairière dans une forêt. Rugissement des trombones, de la caisse et des cymbales. Sous-titre :

LE NOIR EST TOUJOURS HABILLÉ

Six nègres apparaissent nus, qui se contorsionnent et ricanent, se menaçant l'un l'autre, menaçant toutes ces femmes et tous ces hommes de leur monstrueuse virilité.

Le docteur Bifur a saisi la main d'Axel :

— Venez, murmure-t-il à son oreille.

Et ils partent. Ils longent la salle contre le mur. Ils traversent les coulisses. Ils arrivent à une cour noyée dans la clarté lunaire.

Axel s'arrête, saisit le docteur aux épaules, le maîtrise et le secoue :

— Dominique, Dominique dans ces abominations!

— Elle, mon Dieu! la pauvre petite! Elle se croit dans un asile de fous, et, entre nous, elle n'a pas tort. Mais, si je lui connais une fâcheuse disposition, c'est au mysticisme.

— Ecoutez, reprit Axel, arrivé là, aucune force ne m'empêchera d'approcher Dominique. C'est elle qui vous jugera. Si elle a pu soupçonner, vous m'entendez, seulement soupçonner, ce qui se passe ici, je vous le jure sur ma tête, en dépit de tous les promesses que j'ai pu vous faire, ce jour est votre dernier jour.

— Mon jeune ami, reprit le docteur Bifur, conservez tout votre sang-froid. C'est, comme vous le dites, Mlle Dominique qui me jugera. Suivez-moi.

Il s'engagea dans un couloir, ouvrit une porte avec un passe-partout, s'arrêta devant une autre, la main sur le verrou qui la fermait du dehors.

— Rappelez-vous, dit-il, que, dans dix minutes, nous

devons être, elle et vous, sur la route de Perpignan, moi sur celle de Bordeaux.

Deux cris : Axel! Dominique!

L'enlacement farouche de deux noyés, roulés par la vague. Un baiser où ils goûtent la plénitude de la vie. Maintenant il l'emporte, si pâle et si frêle dans son pyjama garçonnier, enfant endormie dans les bras de son père. Une terreur panique le saisit, car sous le loup de velours noir il a vu les larges yeux se révulser et se clore. Dort-elle? Est-elle morte? Morte de joie, entre ses bras? Et il danse, mêlé à la grotesque et obscène farandole qui se noue et se dénoue autour de lui, le frôle, le presse, le cerne, le délivre.

Il ne voit pas les couples accouplés dans toutes les attitudes de la luxure. Il n'entend pas le jazz épileptique qui jette les corps sur les corps, les entraîne, les flagelle, les précipite, pêle-mêle, vers l'au-delà impossible du désir insatiable, les culbute épuisés, écumants, rendus à leur morne détresse d'ossements et de chairs que l'âme a quittés!

Ah! Tuer! Tuer ces morts qui n'acceptent pas la mort, qui ne veulent pas se reconnaître pour morts! Tuer ces cadavres qui singent la vie! Tuer cette charogne qui infeste la terre, le ciel, la pensée, l'amour! Anéantir ces latrines et ce charnier! Aliaga, la France, l'Univers!

Et il danse, les bras si étroitement serrés sur son fardeau, le visage si rapproché du visage renversé au creux de son épaule, que rien d'alentour, pas même l'air, ne la frôle, elle Dominique, sa fiancée.

La porte. Voici la porte. Il n'en est plus qu'à deux mètres... A un mètre... Elle s'ouvre, se referme. Un corridor éclairé, où il court, éperdu d'impatience et d'angoisse. Une cour, l'air pur de la nuit, la brise de la mer, l'odeur de la forêt; une voiture, Marcelle debout tenant la portière ouverte, Marcelle qui rit et qui pleure et, dans le fond, tendant ses bras à la forme évanouie, Mona.

XXVIII

Le scandale d'Aliaga atteignait aux proportions d'un drame de la conscience humaine. Cédant à la force de l'instinct grégaire et aux prestiges des abstractions, ces âmes simples qui, tantôt, fondent les empires et, tantôt, font les révolutions s'étaient divisées en deux espèces ennemies. Pour une moitié d'entre elles, Mme de Valliers, Rouvain, Munsch incarnaient l'honneur national et le patriotisme; l'autre acclamait en Lardanval, en Lormois, en Lorra, les champions de la Vérité et de la Justice.

Axel paraissait suspect aux hommes parce que, satisfait d'avoir dénoncé le crime et obtenu réparation pour la victime, il se désintéressait maintenant de la bataille des partis. Il demeurait sympathique aux femmes, car elles le jugeaient toutes uniquement occupé de son amour, ls unes persuadées, d'ailleurs, qu'il aimait Dominique, et les autres Mona.

Sur le conseil de la comtesse et de Munsch lui-même, Maurice Rouvain avait dû se résigner à convoquer le Parlement et, à la Chambre, pétrissant de ses mains moites le marbre frigide de la tribune, il s'efforçait vainement de rassembler les termes des déclarations arrêtées la veille au Conseil des Ministres, mêlant aux souvenirs d'une nuit d'amour éperdue des commencements d'idées générales, appelant la Démocratie au secours de la Comtesse, s'évertuant à retrouver en lui-même une ardeur dont il avait trop présumé, tant aux délibérations de l'Elysée que parmi les coussins de l'avenue Bugeaud.

Pour gagner du temps avant l'obstacle et rendre la main à l'Assemblée, il exposa dans le détail les faits et les circonstances, plaida longuement sur la procédure. Des adversaires passionnés et même injustes, mais convaincus — il voulait le croire — avaient mis en cause le gouvernement. Or, le gouvernement n'avait fait que son

devoir, mais tout son devoir. Il avait suivi les événements, il s'était refusé à contrarier par des interventions illégales et inopportunes l'action impartiale de la justice. Et la justice n'était pas saisie. Il n'y avait pas eu de poursuite, parce qu'il n'y avait pas eu de plaignant.

— Et Mlle Laure Bertrand? s'écria un député de l'Extrême-Gauche.

— Majeure et libre, Mlle Bertrand a, volontairement, mais prématurément, quitté l'hôpital où elle était entourée des soins les plus dévoués. Frappée d'amnésie, elle a longtemps ignoré le parti que les passions politiques tiraient de sa malheureuse situation. Rentrée dans sa famille, en voie de guérison, elle n'a jamais songé à intenter un procès quelconque.

— Et Mlle Alexandra Tsankoroff? cria le même député.

— Mlle Alexandra Tsankoroff, répondit Rouvain, n'a, elle non plus, porté aucune plainte. La Chambre me permettra d'ailleurs de constater qu'elle n'en a pas eu le temps. Dès qu'elle a révélé son identité, à la seule vue des documents publiés par M. Axel Dagan, et sans les discuter en aucune manière, Mme la comtesse de Valliers n'a pas jugé suffisant de lui restituer la totalité des biens et avantages auxquels la fille légitime du comte Tsankoroff eût pu prétendre. Elle a cédé et transporté à Mlle Tsankoroff les quarante millions de francs d'actions d'apport qu'elle avait reçus en rémunération des terrains apportés par elle à la Société d'Aliaga. La seule instance engagée par Mlle Tsankoroff a pour objet la rectification des actes de l'état-civil qui la concernent. Par des conclusions expresses, qu'elle a tenu à rendre publiques, Mme de Valliers n'intervient à cette instance purement civile, conformément aux intérêts de Mlle Tsankoroff, que pour déclarer qu'elle s'en rapporte à justice. Ainsi, messieurs, a-t-elle fait, d'ores et déjà, tout ce qui dépendait humainement d'elle pour que le tort

subi par la fille du comte Tsankoroff fût effacé et réparé dans toutes ses conséquences.

— Bravo! cria-t-on au Centre.

— Oui ou non, vociféra un député royaliste, un crime a-t-il été commis?

— Le gouvernement n'en sait rien, répondit Rouvain, et j'ajoute que le gouvernement n'en peut rien savoir. Ce prétendu crime, dénoncé uniquement d'ailleurs par Mme Litovtchenko, dans une lettre privée...

— Parlez-nous de Rochetail! lança un communiste.

— ...dénoncé uniquement dans une lettre privée, reprit Rouvain, ce crime que Mme de Valliers affirme n'avoir jamais connu, ni soupçonné, échapperait, même s'il était établi, à toute répression. Vous n'ignorez pas, en effet, messieurs, qu'en ce qui concerne le comte Tsankoroff, l'action publique est éteinte par son décès. Eût-il des complices, ces complices seraient-ils connus, auraient-ils avoué leur complicité — et c'est le cas pour Mme Litovtchenko — aucune poursuite ne pourrait être intentée contre aucun d'entre eux, en raison de la prescription.

— C'est indiscutable, opina Vacherand, qui était professeur de droit à la Faculté de Poitiers.

Maurice Rouvain se redressa, se consolida à la tribune.

— Je remercie, dit-il notre éminent collègue de son assentiment. Mais, messieurs, ai-je besoin de vous dire que M. le Garde des Sceaux a consulté sur ce point M. le Procureur Général près la Cour de Paris, et M. le Ministre des Affaires Etrangères les jurisconsultes de son département. Voici leurs mémoires. La Chambre veut-elle que je lui en donne lecture?

— Non! non! assez! crièrent cent poitrines tumultueuses.

— Dans ces conditions, reprit Rouvain, je vous demande, je demande à votre équité ce que la Chambre peut, du gouvernement qui est devant elle, exiger de plus.

— Ta peau! lança une voix.

Les six cents députés — moins un — se retournèrent. Pierre Cardaillac était debout sur la plus haute travée de la Montagne, la bouche ouverte en section de pneu confort, semblant aspirer son nez en pied de marmite, à la faveur des houles qui agitaient sa barbe marine.

— Vive Cardaillac! crièrent ensemble l'Extrême-Gauche, la Gauche et la Droite.

Immobile, hiératique à son banc, au Centre, face à Rouvain, Lardanval, depuis l'ouverture de la séance, n'avait prononcé un mot, ni ébauché un geste. Il se plaça de trois quarts, fit de la paupière un signe à son ami le plus intime, son confident, Marcel Travel, assis derrière lui, sur sa gauche. Et il reprit sa faction muette, impassible.

Cependant, Rouvain, un instant décontenancé, songeait à sa péroraison.

— Messieurs, reprit-il, la question juridique étant ainsi réglée, comme il se doit, en dehors du Gouvernement et du Parlement, sachons voir plus loin et plus haut. Les responsabilités que nous avons assumées devant vous sont d'ordre politique. C'est en hommes politiques, parlant à des hommes politiques, que nous vous disons : Prenez garde, prenez garde qu'une grande œuvre qui est l'honneur de la République et l'espoir du monde, une œuvre de concorde française et de paix entre les peuples, ne soit atteinte par ricochet dans la mêlée des partis. Prenez garde que le vœu profond de la Démocratie...

Marcel Travel se leva. Il apaisa de la main le Centre déjà prêt à l'acclamer et, dans le silence rétabli à l'instant, le doigt tendu vers Rouvain, la crinière rejetée en arrière, il lui cria :

— Parlez-nous de Munsch et de la canaille boche!

Rouvain chancela. Les ministres baissèrent les yeux sous le vent de la peur. Le Centre, l'Extrême-Gauche, la Droite éclatèrent en applaudissements vengeurs.

— Allons-nous tomber? demanda le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts au Commissaire Général de l'Equipement National.

— Je l'espère bien! répondit celui-ci.

Alors, Lardanval se dressa à son banc, la main haute.

— Je demande la parole, dit-il.

— Silence! rugirent les huissiers.

— Prenez garde, reprit Rouvain, prenez garde que le vœu profond de la Démocratie...

Il ne put en dire davantage : le bruit des pupitres étouffait sa voix cassée. Un à un, ses amis se retournaient vers Lardanval, descendaient de la Montagne, ou montaient de la Plaine, pour s'approcher de Lardanval, pour se grouper autour de Lardanval, et une clameur immense, unanime, emplit l'hémicycle : Démission! Démission!

Il essayé de lutter contre la marée, les mains agrippées à la tribune. Il croisa et décroisa les bras. Il ouvrit et ferma la bouche. Il remua ses papiers, les brandit audessus de sa tête, les tendit à bout de bras, les enfourna dans son portefeuille. Enfin, il coula dans l'escalier. Lardanval, déjà, l'avait remplacé aux Rostres. Et les applaudissements éclatèrent, en une rafale qui balayait les arguties procédurières, les compromissions de finance, les haines partisanes, la peur. Toutes les responsabilités encourues, tous les périls courus avec Rouvain s'évanouissaient avec lui. La Chambre se retrouvait enfin, libre, libérée, justicière...

— Messieurs, commença Lardanval, le gouvernement qui vient de disparaître prétendait que la justice n'était pas saisie. Il ne peut plus douter maintenant qu'elle ne se soit prononcée.

— Attrape, Rouvain! lança Cardaillac dans la tempête des « bravo » et des « très bien ».

— La Chambre, heureusement, est au-dessus du Procureur Général, ajouta Marius Poulet.

— Ici, renchérit Lorra, il n'y a pas de prescription!

— Messieurs, reprit Lardanval, s'il est malheureusement vrai que des criminels de droit commun puissent, à la faveur des Codes, échapper à la répression, les hommes d'Etat qui les ont patronnés et couverts, quand ce ne serait que par leur impéritie ou leur imprudence, ne sauraient plus incarner la France au regard du monde. Vous l'avez signifié au Gouvernement par votre attitude. Vous allez confirmer votre attitude par votre vote. D'ores et déjà, il n'y a plus devant vous de Gouvernement. Il n'y a plus que des accusés.

— La Haute Cour! cria Lorra.

— ...Mais, Messieurs, continua Lardanval, je ne serais pas intervenu dans ce pénible débat, si une interruption de mon ami, M. Marcel Travel, ne m'imposait le devoir de signaler au Parlement un péril et de le convier à prendre ses responsabilités. Les Gouvernements passent, le Parlement demeure. M'adressant au Parlement qui demeure, permettez-moi de lui dire à mon tour : Prenez garde, vous qui allez dicter au Gouvernement de demain ses résolutions, prenez garde d'atteindre, par delà les coupables que vous voulez légitimement frapper, la grande idée qu'ils ont pu trahir, mais que vous ne pouvez renier, la cause sacrée de la paix universelle.

— Bravo! Vive la Société des Nations! cria la Gauche.

— Vive le Docteur Bifur! répliqua-t-on à l'Extrême-Droite.

— Ça y est, murmura Rouvain à l'oreille du ministre des Travaux publics : la règle du jeu.

— Je ne saurais oublier, quant à moi, poursuivit Lardanval, que j'ai l'honneur de présider le Comité Français des Etats-Unis du Monde...

— Très bien, ponctua de sa voix sèche le Président de la Commission des Affaires Extérieures.

— ...et, me tournant amicalement vers M. Marcel Travel, je lui dis : Mon cher Collègue, dans une interruption qui s'explique par l'indignation qui nous est commune,

mais qui a certainement dépassé votre pensée, vous avez parlé de boches : je ne connais, moi, que des Allemands.

— Parfaitement! Bravo!

— Voilà le langage d'un homme d'Etat!

Et tout ce que la Chambre comptait d'hommes d'Etat acclama l'orateur.

— Vive l'Allemagne! hurla le groupe communiste, croyant l'embarrasser.

Mais il lui fournit l'occasion d'un magnifique mouvement d'éloquence.

Lardanval s'était reculé d'un pas. La tête et les épaules courbées, la face pâlie par l'émotion, il attendait que les acclamations se fussent apaisées. Il s'avança, étreignit la tribune et, d'une voix assourdie qui faisait songer aux bans funéraires des tambours drapés de crêpe :

— Oui, reprit-il, comme se parlant à lui-même, vive l'Allemagne instruite par la défaite, rendue à elle-même par l'épreuve, réconciliée par le malheur avec la tradition humaine de fraternité! Vive l'Allemagne, collaboratrice de la France pour la pacification du monde! Vivent les peuples libres communiant à Aliaga, dans le Palais des Peuples!

Les applaudissements fusaient en sourdine, à l'unisson de cette voix suppliciée, mais une houle couvrait à mesure leur roulement, ample et souple comme la prière des orgues : Ecoutez! Ecoutez!

— Vive par-dessus tout la petite flamme que nous avons vue scintiller dans les ténèbres de la haine, que nous avons nourrie de nos douleurs, de nos larmes et de notre sang! Elle brille aujourd'hui sur le rivage méditerranéen, doublement consacré par l'autel de la mère des Dieux et la croix du Fils de l'Homme, et vers lequel déferle la marée humaine enivrée d'une nouvelle espérance. Protégeons-la. Avivons-la de notre souffle. Demain, elle s'élancera jusqu'au ciel déserté, pour y rallumer une étoile éteinte.

Lardanval se tut et une acclamation frénétique, extasiée, monta jusqu'à lui. Mais il fuyait devant la tempête. Il se sauvait, toute sa machine de verbo-moteur en débâcle, ne songeant plus qu'à trouver un salon de commission, avec un canapé, où il pût s'allonger, se détendre, en écoutant encore geindre dans sa poitrine les périodes qui continuaient de s'engendrer les unes les autres, dans un délire élémentaire. Une clameur le poursuivait, fouettait sa panique : L'Affichage! L'Affichage!

— Messieurs, put enfin dire le Président, avant de vous proposer l'affichage du discours que vous venez d'entendre, je mets aux coix, conformément au règlement, l'ordre du jour déposé par MM. Marius Poulet, Vacherand et plusieurs de leurs collègues. Il est ainsi conçu :

« La Chambre, résolue à sauvegarder l'œuvre de paix dont s'honore la République, comme à ne témoigner sa confiance qu'à un gouvernement capable de faire toute la lumière sur les scandales d'Aliaga, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour. »

Ce texte adopté par 487 voix contre 41, l'affichage du discours de Lardanval fut voté à l'unanimité.

Deux députés retrouvèrent enfin celui-ci, vautré sur un canapé, le gilet déboutonné, un journal sur le visage.

— Viens donc, viens donc! lui crièrent-ils, c'est le plus formidable succès de ta carrière.

— Merde! Foutez-moi la paix! répondit le tribun... Il y a des cons qui veulent m'empoigner par les fesses pour me porter en triomphe!

Le lendemain, Lardanval constituait le soixante-quinzième ministère de la troisième République. Il se réservait les Affaires Etrangères avec la présidence du Conseil, mettait Marius Poulet à l'Intérieur, Vacherand à la Justice, Robert Lorra au sous-secrétariat d'Etat de l'Education Physique. Tant pour assurer la continuité gouvernementale que pour veiller à l'exécution des mystérieux pactes conclus entre les groupes, le Garde des Sceaux du

précédent Cabinet demeurait dans celui-ci, mais comme ministre des Finances. L'ancien Commissaire Général à l'Equipement national lui était adjoint, en qualité de sous-secrétaire d'Etat du Budget.

Sur la terrasse d'Aliaga, face à la Méditerranée, Axel, Dominique, Marcelle et Mona, assis sur des chaises de paille, causaient en regardant décliner le soleil sur la mer. Des couples fox-trottaient, au son du jazz, dans les salons, aux larges baies ouvertes, du Palais des Khalifes. Des oiseaux piaillaient, juchés sur les cèdres des jardins d'Afrique. L'Aphrodision s'empourprait aux lueurs du couchant.

— Comme Paris est loin! murmura Dominique, en prenant la main d'Axel qu'elle appuya sur sa joue.

— C'est à Paris que je vous ai aimée, lui répondit-il à l'oreille.

Elle regarda sa montre-bracelet :

— Demain à cette heure-ci, reprit-elle, nous serons en mer.

— Et mariés, ajouta-t-il joyeusement.

Autour d'eux, la ronde des promeneurs se nouait et se dénouait, coupée par des camelots français qui criaient les journaux du soir, des marchandes de fleurs, — espagnoles, des kabyles, porteurs de corbeilles d'osier pleines de fruits.

Mona s'était levée, souriante et grave :

— Mes amis, dit-elle, grâce à Marcelle, je parle à peu près le français maintenant; alors, je prononce un discours.

— Vive Mona! crièrent à la fois Dominique, Marcelle, Axel.

— Mes amis, reprit-elle, les fouilles de l'ancienne Basilique sont terminées et j'ai fini aussi de dessiner le plan de la nouvelle, de notre Eglise pythagoricienne qui s'élèvera sur ses ruines souterraines. Je vous remercie d'avoir

voulu que la moitié de la fortune qui nous est commune y fût consacrée. La dernière page du roman-feuilleton est donc écrite et nous devons nous séparer : Axel et Dominique pour faire leur voyage de noces, Marcelle et moi pour aller voir Tante Dorthe, à Helsinki. C'est aujourd'hui le solstice d'été : jurons de nous retrouver ici, tous les quatre, au solstice d'hiver.

Et, la main droite tendue vers la Colline sacrée, elle prononça la première l'antique serment :

— J'en jure par le Maître.

Debout, répétant pieusement son geste, Axel, Marcelle, Dominique répondirent :

— J'en jure par Lui-même.

Et ils se rassirent avec de grands éclats de rire, au nez des promeneurs qui s'étaient arrêtés autour d'eux pour contempler leur conjuration.

Mona acheta des oranges et des noix fourrées, Marcelle le *Globe* et le *Flambeau*.

— J'ai une idée, s'écria Axel.

Et s'adressant à Mona :

— Serez-vous encore en Finlande, en décembre?

— Oui. Je compte bien que Marcelle n'aura pas fini son roman et qu'elle y sera aussi, chez moi, à Helsinki.

— Chouette! Alors, n'est-ce pas, Dominique, nous irons leur dire bonjour et nous les ramènerons en France toutes les deux.

— Certes, répondit Dominique.

Et, prenant les mains de Marcelle et de Mona qu'elle réunit dans les siennes, elle ajouta :

— Unis ou séparés, nous ne nous quitterons jamais par la pensée.

Les trois jeunes filles s'embrassèrent et le silence tomba, peuplé de souvenirs. Axel ramassa un journal aux pieds de Marcelle, le parcourut, le rejeta, le reprit. Et il lut :

Mme la comtesse de Valliers, qui voyage aux Indes, vient d'arriver à Boroda. De grandes chasses à l'éléphant ont été organisées en son honneur par le Maharadja.

— Quand nous nous reverrons, reprit Mona, l'année sera tout près de mourir. Mais, déjà, elle est bien malade. Voyez, au fur et à mesure que ses jours diminuent, les robes et les cheveux s'allongent. Peut-être est-ce le signe le plus certain qu'un Cycle s'achève, qu'un autre Cycle commence.

— Voulez-vous connaître, demanda Dominique, l'unique lettre d'amour qu'ait reçue une jeune fille d'aujourd'hui? Ecoutez.

Elle ouvrit son sac en peau de serpent, en tira un papier sali, déchiré, déteint, plié en douze :

Mademoiselle Una,

Ne connaissant guère de vous que les aspects les plus mobiles de votre beauté, souffrez que je vous donne ce nom essentiel...

Elle ne put aller au delà. Axel, d'un bond, était passé derrière sa chaise et lui enlevait la lettre au vol. Dominique courant après lui pour la lui reprendre, ils disparurent tous deux derrière les cèdres solitaires.

— Marcelle, dit Mona, parlez-moi de ce roman que vous allez écrire, auprès de moi, à Helsinki.

— Voilà... Il partira de la rencontre, imprévue, mais banale, d'un jeune homme et d'une jeune fille... Ce sera un roman tout simple, tout uni, où il ne se passera rien... que ces petits riens qui font le bonheur...

Et soudain, les yeux clos, les dents serrées, elle refoula un sanglot qui montait, en avalant un quartier d'orange.

Aliaga, juin 1931.

CHARLES BRIAND.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

L. Gautier-Vignal : *Argonautiques*, « Au Sans-Pareil ». — Emile Clément : *Tableaux et Paysages*, Messein. — J.-L. Aubrun : *Visions d'Italie*, « Editions Pythagore ». — René Caillet : *Flâneries Italiennes*, « La Feuille en 4 ». — René Rougerie : *Sous les figuiers aux mains pâlies*, « La Primevère ». — Amédée Bizot : *La Poésie de la Montagne*, Snell. — Louis-Charles Baudouin : *Cimes*, « A la Jeune Parque ». — Jean Moscatelli : *Quatorze feuilles au vent*, « La Semaine Egyptienne ». — Louise Perrenot : *Madinina*, « Aux Presses Universitaires de France ».

M. L. Gautier-Vignal se souvenant des « trois plus grandes aventures entreprises par l'homme pour vaincre et rapprocher les distances du monde », l'expédition de la nef Argô en Colchide, les explorations maritimes du XVe siècle, Colomb, et enfin « la grande folie de notre siècle... la conquête du ciel », s'interroge au bord des abîmes. Il porte en son cerveau l'admiration de ces trois grandes **Argonautiques** comme il les appelle, rien ne lui en demeure fermé. Il connaît, il aime la mer, le ciel, la terre d'une profonde ferveur, l'exploration lui en semble désormais décevante et vaine, ce n'est pas là que peut fleurir toute entière sa joie. Ses rêves d'aventure restent trop mêlés à sa science. Les merveilleux prestiges de l'aube, de la tombée du jour, la splendeur des villes couleur de sable et d'argile qu'un fleuve enlace, et les ruines qu'en laissent sur leur passage les incursions haineuses de la guerre, toute l'histoire, le monde élargi par les découvertes héroïques prévues même par les sages des temps antiques, rien n'éveille aussi bien qu'un simple tronc d'arbre « échoué au seuil des marées »,

> le paysage immense qui dort dans mon attente.

Oh, les souvenirs de la vie enfantine, les espoirs si vite contentés, puis les déceptions et la douleur, quel enchantement prévaudra sur ces mirages qui s'éteignent? La pensée du ciel peut-être, la vision des astres, l'irruption de l'essor et de la

pensée à travers le firmament? En tous lieux s'évoquent les grandes images du passé, et les cités, les contrées de la fable surgissent aux horizons dans une poussière d'or, Pergame et Cappadoce, Ephèse, Palmyre au milieu des déserts, Tyr, Canope, Abydos, « sainte Lassa... sainte Rome... » Et la jeune Europe encore enlace ses espoirs à ceux des pays vieux,

Vieille Europe
France! ses jardins mesurés aux herbes odorantes,
qui incline sur l'Océan
le pur profil de la France.
son clair feuillage de trembles et d'oliviers
et à la place même de son cœur
— symbole de son adresse à travers les dangers —
comme pour un jeu disposé
l'obélisque entre les deux arceaux.

Le poème où en présence du déroulement successif des spectacles grandioses de l'univers et de l'audace humaine, le poète songe à l'avenir, au néant, au destin des peuples, au fardeau du hasard et au tournant que nul n'évite fût-ce dans le repos, est ainsi remarquable par la netteté de ses évocations sobres et suggestives, par la fermeté d'un rythme entraînant, par la sûreté verbale. Le vers est libre dans des formes vacillant au gré du mouvement presque toujours entre l'octosyllabe et l'alexandrin réguliers mêlés entre eux et à des mesures plus brèves; la rime est dédaignée. Je situerais M. Gautier-Vignal à mi-chemin de Paul Claudel et de Jules Romains; sa technique est solide, suffisamment variée et mouvante. Je ne connaissais rien de M. Gautier-Vignal, ni son nom ni l'orthographe de son nom; je ne crois pas, néanmoins, l'avoir transcrit fautivement, je ne serais pas fâché qu'il me traitât de même.

Aux bords du Rhin, aux bords de la Loire, à Venise, à des campagnes ou familières ou convulsées par les horreurs de la guerre, M. Emile Clément circonscrit ses **Tableaux et Paysages.** Sensations d'heures délicates, souvenirs pittoresques avec soin exprimés, le talent de M. Clément n'offre rien de grandiose ni d'inattendu, mais il vaut qu'on en note le charme aisé et sensible.

Visions d'Italie, poèmes qui, sauf une apostrophe superflue

et libre à M. Mussolini, valent un album de vues photographiques en couleurs rapporté par un touriste. Florence, Rome, les Lacs, Venise, Pompéi, la Sicile sont à tour de rôle parcourus par M. J.-L. Aubrun, que le pittoresque séduit, paysages, vestiges archéologiques, tableau ou sculpture de la Renaissance, la vie d'aujourd'hui, là beauté ardente des femmes; ces visions sont rapides mais exactes, se fondent non sans qu'on y trouve plaisir aux souvenirs du lecteur.

D'une douzaine de petits poèmes drus, savoureux, pleins de couleur et d'adresse spirituelle se forment les **Flâneries italiennes,** de M. René Caillet. Et cela est discret autant que vivifiant, chaud de lumière. Allusions et arrangements issus de sensations d'artiste. Le vers est alerte et sonne bien.

Sous les figuiers aux mains pâlies se complaît au bord fortuné de la Méditerranée un poète d'Occitanie qui, au retour, chante, comme il chantait avant le départ son terroir des Landes ou du Médoc. Il aime et exalte, proclame-t-il, les brûlants rayons de son cher Midi. Ses poèmes s'emplissent de l'ardeur du climat et de la chaude couleur du jour; ils en disent avec joie l'enchantement et la merveille, non sans familiarités naturelles ou voulues, dans un ton aisé et prompt qui ne manque point de vrai charme. En M. René Rougerie, le poète gracieux et fort selon les heures n'est point inférieur au dessinateur et au graveur qui a rehaussé de quelques illustrations parfaites les pages de son livre.

Quelle tâche singulière s'est imposée l'enthousiasme de M. Amédée Bizot ! M. Bizot porte en son cœur l'amour de la montagne, mieux que quiconque il goûte ce qu'il appelle **La Poésie de la Montagne,** et il entreprend d'inculquer ce goût, de faire apprécier cette poésie à ses lecteurs. Il ne décrit pas à cet effet seulement les apparences de la montagne, mais successivement en poèmes doctes, réfléchis, raisonnés, il enseigne la structure profonde, les aspects, la flore, la faune, il évoque l'habitat humain et les mœurs du montagnard, il suggère « les sensations artistiques » de la ligne dans le relief, de la couleur dans le relief des massifs et des sommets, et il conclut par les « leçons de la montagne : école d'énergie et d'endurance, école de santé, école de persévérance, de lutte et de joie, école de solidarité et de liberté »,

nous apprend ce qui caractérise « la Passion des Sommets » ce que sont les « Cures et Remèdes des Monts » et termine par une Evocation religieuse des Hauteurs. C'est un traité en vers, où rien, j'espère, n'est omis. Le vers est le véhicule de la documentation et de la démonstration du professeur ou du prophète. Le vers est dans cette entreprise ce qu'il peut y être au mieux, correct, pesant, quelconque et superflu. Calliope s'accommode mal d'être esclave.

Cimes, ce ne sont point de ces grands dadais ou niais d'alexandrins bien vêtus des laissés pour compte des tailleurs en renom, mais, comme déclare l'auteur, des versets, poèmes en prose, ou rythmés à la manière un peu de Claudel. Des laisses de mesure indéterminée, plus ou moins extensibles, rimées ou assonancées où monte du cœur de M. Louis-Charles Baudouin un cantique d'admiration ou d'adoration aux altitudes, aux saisons alpestres, aux torrents, à la solitude propice aux méditations grandioses. L'élan tout intime se dégage, rôde et monte au flanc du rocher, gravit les pentes neigeuses, s'épanouit de la pensée de l'homme à la sérénité des cieux. Ampleur des rythmes et du sentiment, expression mouvante et colorée, sûreté d'introspection, ici tout est d'un poète sensible, véritable, empli de sagesse et de songe.

Quatorze feuilles au vent jetées et recueillies par M. Jean Moscatelli nous viennent du Caire. M. Moscatelli a déjà fourni les preuves de sa belle culture française et de sa connaissance de notre langue. Son attachement à la poésie n'est pas moindre et il sait plier au nombre et à la mesure les subtiles inspirations de sa fantaisie et de sa pensée. *La Mort du Cygne* dédié au souvenir d'Anna Pavlova est un poème des mieux venus.

Mme Louise Perrenot ne paraît guère convaincue que, selon les vers d'anthologie d'Edmond Haraucourt, partir, ce soit mourir un peu. Loin de là, elle se demande, au contraire :

Partir, n'est-ce pas revivre,
Reculer son horizon?

. . . .

O regret qui nous enivre!
O liens que nous brisons!

Et elle s'en est allée ainsi « aux îles », dont elle chante dans **Madinina** les chaudes heures et les splendides paysages. Ses vers regorgent de sensations lumineuses et de couleurs éclatantes. Mais elle chante également les saisons de chez nous, le retour, la terre offensée de meurtres et de carnages, offerte à toutes les impressions de la nature et du cœur, et les sachant exprimer harmonieusement. Tout au plus regretterait-on parfois que le charmant poète, ému par l'agrément pittoresque, condescende trop aisément à ce qui n'est qu'anecdotique, délicieux à sa mémoire, je n'en doute pas, mais hors de propos et étranger aux exigences plus graves d'un vrai lyrisme. De telles taches d'ailleurs ne sont pas en grand nombre dans ce clair recueil.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alexandre Arnoux : *Merlin l'enchanteur*, Plon; *Carnet de route du Juif errant*, Grasset. — Jean Prévost : *Nous marchons sur la mer*, Librairie Gallimard. — Emmanuel Bove : *Journal écrit en hiver*, Emile-Paul frères. — Maurice Betz : *Plaisir d'amour*, Emile-Paul frères. — Mémento.

M. Alexandre Arnoux, qui a le goût assez rare, aujourd'hui, des grands sujets, excelle autant à ressusciter le passé qu'à évoquer l'avenir. C'est un poète qui s'exalte à préfigurer ce qui sera, comme à figurer ce qui fut. Un poète, oui; et d'inspiration celtique ou féerique, mais tout imprégné de modernité (à preuve *Les gentilshommes de ceinture*). Aussi bien, grâce à une mémoire à la fois riche et agile, dispose-t-il du plus varié des vocabulaires — du plus pittoresquement archaïque et du plus foisonnant d'amusants et ingénieux néologismes. J'aime fort sa fantaisie, raffinée et familière, un peu libre même, sinon cynique, et sa philosophie ou sa profondeur. Voilà de lui une couple de livres qui me confirment dans le sentiment que j'ai de son beau talent, et qui, tous les deux, nous reportent assez loin dans le temps. Le premier, **Merlin l'enchanteur,** rajeunit la légende du vieux Myrddhin que Viviane, abusant des leçons qu'il fut induit par amour à lui donner, enferma dans un cercle magique. Le second ouvre, pour nous, le **Carnet de route du Juif errant,** condamné à voyager d'âge en âge et de continent en continent.

Œuvres désabusées, l'une et l'autre — nihilistes, peut-être même... M. Alexandre Arnoux ne pèche point par excès d'optimisme, en tout cas, et c'est un enchanteur revenu de toutes les illusions qu'il nous présente. Merlin sait tout, et la vanité des ambitions des compagnons de la Table ronde, pour commencer — mais, « transpercé qu'il est d'évidence », cela ne l'empêche pas de faillir. Pareil à ces héros qui croient poursuivre une « haute aventure célestielle », et qui, ne cherchant en réalité qu'une médiocre proie de chair, « baptisent divine la puissance de leur passion terrestre », il se laisse prendre, dès le premier regard, malgré l'avertissement des arbres, à la séduction de Viviane. C'est volontairement, d'ailleurs, que l'invulnérable se fait vulnérable. Il hait son unité, et ne rêve que de se diviser, voire de se fragmenter... surtout quand la vie renaît dans les bois. Cette force qui l'agglomère, l'hiver — *saison de l'art lucide,* selon l'expression de l'autre — le printemps, soudain, la déchire. Comme nous, comme le plus vulgaire des hommes, l'ordre, son ordre, le gêne, et il n'aspire qu'à l'imprévu que le désordre engendre. A peine, ainsi que je viens de l'écrire, a-t-il vu Viviane, que son charme captieux opère sur lui. Ecoutez-le réfléchir, tandis qu'elle déploie sa ruse et qu'il s'y abandonne complaisamment : « Quelle volupté que de se laisser vaincre en sachant, d'acheter au prix de soi un bien qui se dérobera à la fin, qui vous sera dénié en vertu même des sacrifices consentis pour l'acquérir ! » Victoire de la sensualité sur l'intelligence ? Sans doute. Mais ce n'est pas assez dire : victoire, aussi, du sentiment sur la raison. (Ah ! que M. Paul Valéry détesterait ce livre s'il arrivait, par hasard, qu'il eût la curiosité de le lire...) Merlin jouit de voir sa conscience se perdre dans l'inconscience; la précision de son esprit se dénouer dans le vague de son cœur... Vaincu, il aura, du moins, la consolation de découvrir que sa triomphatrice, elle-même, se trompe. « Elle n'offre que le passage à cette vaste duperie qui la déborde, qui monte du fond de l'espèce et des âges. » Les gestes qu'elle fait dans la vertu ressemblent à ceux qu'elle faisait dans le vice, et le dévouement, ou la sainteté, par quoi elle finit, n'est qu'un mensonge. « Méfie-toi des femmes, avait dit à Merlin sa bonne paysanne de mère, quand elles mentent,

ça va. Mais quand elles s'imaginent dire la vérité, alors, on ne sait plus qui elles trompent. Dieu, peut-être... » Reconnaissons, ici, la parenté, une des parentés, du moins, de M. Arnoux, c'est-à-dire sa filiation avec Jules Laforgue, qui ne jurait que par Hartmann. Mais quel lyrisme dans son désespoir ! Lisez les pages où il parle de l'alliance de Merlin avec les arbres, et de la folie des nains, à qui l'enchanteur a donné le bonheur avec l'immortalité, mais qui réclament la souffrance et le vieillissement. Donne-t-il, cependant, dans la même erreur qu'Edgar Quinet voulant faire du conseiller du roi Uter, le conducteur des peuples, et de Viviane, la vivante incarnation de la nature ? Non. Mais sur les ruines que sa négation accumule, on voit bien qu'il ne se laisse charmer que par l'apparence des choses.

M. Arnoux a-t-il voulu, d'autre part, symboliser le sage en le Juif errant ? Point; encore qu'il ait dit dans *Merlin* que la folie seule peut se fixer, tandis que la sagesse erre toujours... Ce maudit auquel, dès l'enfance, une voix commandait d'aller de l'avant, personnifierait, plutôt, l'instabilité humaine ou témoignerait de la puissance de la loi qui contraint la bête verticale à se mouvoir pour se mouvoir, à marcher, de chute en chute, jusqu'à la fin du monde, ou jusqu'au néant... Le misérable qui, du fond de son échoppe de savetier, entendit, sans qu'il lui parlât, Jésus arrêté un instant à son seuil, sur le chemin de la Passion, mais qui l'insulta, représenterait même « la défense de l'homme contre la Lumière et l'Amour ». Pour avoir douté que le supplice du Messie prouvait son authenticité, et nié qu'aucune réussite ne pouvait être plus parfaite pour un Fils de Dieu incarné « que d'atteindre à l'agonie de l'esclave », il lui fallait partir à la recherche de l'insaisissable Vérité. M. Arnoux le prend au pied de la croix et l'emmène jusqu'à... Hollywood, après l'avoir fait assister à une révolution communiste persane, à l'édification d'une cathédrale, et à l'incendie de Moscou par les Russes, au temps de Napoléon. Thème à variations, on le devine, sur des variations dont l'ensemble constitue l'Histoire... « Partout des nuées, nuées de la fidélité ou de la révolte, de l'expérience ou de l'imagination. » M. Arnoux, encore une fois, est désabusé. Mais il raille, en même temps

qu'il s'amuse à brosser une suite de fresques grouillantes et hautes en couleurs. Y a-t-il, derrière son chagrin et son rire, une lueur de foi ? Peut-être. Certains passages de son épopée, d'inspiration encore plus irrespectueuse qu'amère, permettent de le supposer. Mais je ne suis pas sûr, quand j'y réfléchis, qu'il les prenne à son compte. Il intéresse, du moins; il stimule, voilà tout ce que l'on peut dire avec certitude. Il y a de la force dans son abondance; et s'il déconcerte, parfois, ce n'est pas qu'il soit obscur ou imprécis, mais contradictoire. Ses récits éblouissent comme des joyaux aux facettes multiples.

Je crois que M. Jean Prévost, qui est un écrivain distingué, se fourvoie dans le roman. C'est que, auteur de ce livre allègre et délicat, *Plaisirs des sports,* il a plus d'intelligence que de sensibilité, plus d'esprit critique que d'imagination, et que le don de la vie lui manque... **Nous marchons sur la mer,** le recueil de « nouvelles exemplaires » qu'il vient de publier, n'est pas pour me faire changer d'opinion. Elles sont froides, ces nouvelles, et d'une pensée ardue. Déjà, *Les frères Bouquinquant* qui, pourtant s'inspirait de la réalité, et pouvait même passer pour un roman populiste, m'avait paru une œuvre trop volontaire, ou trop mécaniquement agencée. Mais ces récits où M. Prévost nous montre, selon sa propre expression, des personnages qui « se placent aux extrêmes confins de la pensée humaine », dépassent la mesure de ce qu'il est permis à un écrivain de mettre de philosophie abstraite dans de simples histoires. Le premier, dit M. Prévost de ses héros, « affamé de stabilité, découvre dans nos passions, dans la pensée, un immense flottement invisible, un flottement continuel, qui fait succéder une retombée à chaque effort, nous ramène en arrière quand nous pensons avancer; cherchant un point fixe, il risque de tomber plus bas encore, et revient chercher parmi les hommes ce qui l'assure le mieux. Un mystique cherche Dieu [c'est pour le deuxième] et demande à Dieu de répondre avec un désir si précis et si exigeant, avec une telle netteté dans sa foi, qu'il roule nécessairement de la déception au désespoir, du désespoir à la négation. Enfin, le héros de *Tentative de solitude,* cherchant soi-même et sa propre substance au delà de tout ce qui peut

venir des autres hommes et du monde, trouve enfin le néant, devine qu'il n'y a rien à l'intérieur de l'homme, et se brise ». Entendez qu'il se jette sous un train. Mais que le raccourci expressif de M. Prévost et les commentaires qui le précèdent vous donnent une idée du style de *Nous marchons sur la mer...* M. Prévost l'avoue : « ces trois récits sont difficiles à lire ». Au vrai, ce serait à désespérer si l'on ne soupçonnait là-dessous quelque artifice et, sinon un désir un peu puéril de mystification, du moins une certaine morgue spirituelle.

On trouvera bien de l'observation, et de la qualité la plus fine, dans le nouveau roman de M. Emmanuel Bove : **Journal écrit en hiver**; mais on n'en saurait goûter la saveur qu'en prenant son temps. Lire M. Bove sans arrêt, c'est s'exposer à le lire avec fatigue et par conséquent avec inattention. M. Bove ne captive point par le serré de son intrigue, ni par l'ingéniosité de ses péripéties. Il s'attarde. Il traîne, et ne nous fait grâce de rien de ce qu'il rencontre en chemin. Quelle minutie! Mais une telle richesse de détails qui, dans un tableau, se laisserait embrasser d'un regard, se disperse dans un roman. Or, dans celui-ci, tout a l'air d'être placé sur le même plan. L'analyse de M. Bove ignore la hiérarchie et, sa narration, le secret de mettre un événement en valeur. Le rédacteur du *Journal écrit en hiver* est un schizoïde et sa femme une paranoïaque. Leurs dissemblances suscitent des frictions entre eux. Parce qu'il la comprend trop bien, elle l'accuse de ne pas la comprendre du tout, puis, un jour, lui apprend qu'elle en aime un autre. Cela devait finir ainsi, et l'on ne sait qui a le plus de torts ou est le plus insupportable, du mari ou de la femme. Enfin, tous les êtres sont murés. D'accord. M. Bove veut-il nous faire rire ou pleurer ? Ni l'un ni l'autre, peut-être. Mais il y a un ironiste en lui, à coup sûr, qui s'amuse des contradictions humaines et de la mesquinerie de notre destin.

Jeune provinciale que sa sœur, Odette, qui a quelque peu rôti le balai, a emmenée avec elle à Paris, par caprice vertueux, Suzanne se trouve vivre dans un milieu assez libre. Odette tient, en effet, une pension de famille dans le Quartier Latin, et des types qui ne s'embarrassent pas de préjugés y fréquentent. Incapable de s'adapter aux mœurs nouvelles,

la jeune fille boude contre les hôtes de sa sœur, ou s'isole parmi eux, avec son rêve. Elle est énigmatique. Elle est chaste. Que le hasard la mette, un jour, en présence d'un jeune homme attrayant qui entreprendra de la séduire, elle lui échappera, en dépit de l'inclination qu'il lui inspire — à cause de sa pureté même. C'est très délicat, et sous les apparences de la frivolité, d'une observation juste et d'un charme mélancoliquement insidieux... M. Maurice Betz intitule **Plaisir d'amour,** par allusion à la romance célèbre de Florian et Martini, cette petite histoire où l'on retrouve ses qualités de psychologue et d'humoriste. Il sait dégager de la réalité la part de poésie qu'elle renferme, et je le loue, tout particulièrement, de son tact. Rien d'appuyé, ni d'outré dans son récit dont la fraîcheur a quelque chose de l'acidité du vent du matin.

MÉMENTO. — Voilà, de Mme Marcelle Vioux, un nouveau roman, *Le requin* (Fasquelle), qui met en scène une sorte d'Isidore Lechat, mais pire que le modèle, et dont on ne saurait contester la vigueur. On pourra même le trouver brutal, à cause de sa franchise toute naturaliste. Fernand Barrié n'est pas seulement un brasseur d'affaires audacieux et sans scrupules. Il a les reins solides — au sens propre du mot — et c'est par la femme qu'il arrive, comme Bel-Ami. Le personnage est hors de proportions?... Qui sait? En tout cas, Mme Marcelle Vioux apporte à le peindre une fureur vengeresse. — Mme Karen Bramson nous conte les suites tragiques d'*Une nuit d'amour* dans son dernier roman (E. Flammarion). On y voit un jeune avocat fort imprudent, il est vrai, se mettre dans l'obligation de tuer le mari de sa maîtresse, un ancien ami, de surcroît, et finir par le suicide pour échapper au remords. Il y a beaucoup de mouvement dans ce récit, de la psychologie, quelques idées profondes et une habileté toute dramatique à enchaîner les péripéties. — Les aventures d'un béjaune que son père, cuisinier du comte de Foix, a obligé de quitter le toit familial pour qu'il s'instruisît, voilà de quoi nous entretient M. Alfred Lavauzelle dans *L'Auberge du chat crevé* (Ferenczi). Il s'en passe de toutes les couleurs dans cette auberge, et le roman, agréablement archaïque, de M. Lavauzelle, est gaillard ou d'une allègre gauloiserie. — *Le contrat de mort* de M. Stéphane Corbière (La Nouvelle Société d'Edition) est un essai heureux d'amalgame des procédés du roman policier et du roman d'aventures. La donnée en est curieuse, mais certains détails en paraissent invraisemblables

et la dernière partie confuse. Au total, il est captivant, et présente un type de détective-amateur, M. Placide, qui ne manque pas de pittoresque. — Je me demande pourquoi Mme Marie Laparcerie a intitulé *Le sexe fort* (E. Flammarion) le roman où elle expose le cas d'une femme qui tue son mari. Mais l'analyse est intelligente qu'elle fait de cette femme trahie et bafouée, préméditant son crime tout en ne croyant pas le préméditer. C'est très humain et, à cause de cela même, émouvant.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Cahiers de Foi et Vie. — *Pour un humanisme nouveau.* Enquête dirigée par P. Arbousse-Bastide, agrégé de philosophie. Paris, 139, boulevard du Montparnasse, 1930.

Autant il est salutaire à un individu de faire quelquefois son examen de conscience, pour apprécier où il en est dans la poursuite de ses buts, une société fait preuve de civilisation et de sagesse dans la mesure où elle s'efforce de penser consciemment ses idéaux. Dans les deux cas, c'est par comparaison que se peuvent déterminer les valeurs, mais on sait assez que les jugements diffèrent à l'infini selon le point de vue auquel ils sont émis.

M. **Arbousse-Bastide,** un des meilleurs parmi nos jeunes professeurs de philosophie, a cru qu'il ne serait pas vain de provoquer une enquête sur la forme actuelle de la notion d'humanisme. Il a donc rédigé son questionnaire, obtenu des réponses, puis confronté les enseignements qui s'en dégagent. Cette entreprise ne saurait être traitée avec le dédain qu'on oppose volontiers à tant d'enquêtes journalistiques, tenues pour fournir de la copie en période de vacances. Elle a donné lieu à un travail sérieux et même personnel pour débrouiller le contenu d'une idée prestigieuse, quelquefois boursouflée, mais souvent pleine de sens.

Opposer l'humanisme moderne à celui de la Renaissance ou à celui de l'antiquité, énoncer ainsi le problème en fonction du temps dans une même série de civilisation, telle est la façon la plus courante de présenter le sujet. On a tenté dans ce livre beaucoup plus. On a cherché s'il n'y a pas de nos jours mêmes plusieurs formules d'humanisme : par exemple le « scientifique » et le « technique », ou celui qui se fonde

sur les langues vivantes en tant que distinct de celui qui prend pour base les langues mortes. On n'a pas négligé non plus d'indiquer la mise en parallèle de notre humanisme occidental et des principaux humanismes caractéristiques d'autres civilisations.

A tous égards, notre époque atteste une crise de l'humanisme. La crise des études classiques n'en fut que le symptôme précurseur. Personne ne conteste qu'on peut se documenter sur l'humanité par Shakespeare et Gœthe autant que par Euripide ou Virgile; par la formation scientifique autant que par la culture littéraire. Les lances qu'on a rompues à tous ces propos datent d'une époque dépassée. Maintenant, ce sont les idéaux des peuples les plus reculés dans le temps, les plus distants dans l'espace, qui s'affrontent aux nôtres; et la crise de conscience que nous traversons en conséquence trouve son équivalent dans la crise, par exemple, des consciences indiennes ou japonaises. Ces peuples exotiques ne nous demandent-ils pas raison « de leur âme détruite », détruite par l'ingérence brutale et soudaine de nos méthodes, de nos appétits parmi des mentalités qui depuis toujours les excluaient?

Nous croyons, quant à nous, que l'humanisme doit être érigé à la taille de l'humanité. Mais l'humanité sera toujours à faire plutôt que faite. Elle se fait tout autrement de nos jours que jadis, depuis que les distances disparaissent et qu'une étroite solidarité brasse ensemble tous les peuples. M. Arbousse-Bastide a eu raison de l'affirmer avant même d'avoir recueilli aucune réponse : « il n'y a d'humanisme que s'il y a action *avec* et *sur* les hommes » (p. 7).

Si cependant nous limitons le problème de l'humanisme à celui de la pédagogie, nous recommanderons au lecteur la très judicieuse lettre de M. A. Lalande, et celle, pleine de verve, qu'on doit à Jean Laporte. Il montre avec force et pittoresque la médiocrité spirituelle des auteurs latins, la nécessité par contre de mieux comprendre le christianisme de nos grands classiques. Il ose même affirmer que les mêmes qualités de méthode sont mises en œuvre par le bon élève de lettres que par le bon élève de sciences : seule la caricature de l'esprit de finesse exclut l'esprit de géométrie. Tout cela

méritait d'être dit et mérite d'être signalé. Quand on arrive au bout de cette lecture, on est confondu d'avoir absorbé 324 pages : l'ouvrage est bien plus vivant qu'un roman.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Major R. W. G. Hingston : *Problèmes de l'instinct et de l'intelligence chez les Insectes* (*Insectes des tropiques*); traduction du Dr. S. Jankélévitch, préface de M. E.-L. Bouvier; 37 figures; Payot. — Mémento.

Le major Hingston a passé dix-sept ans dans la jungle tropicale, où la faune est d'une variété et d'une richesse extraordinaires, afin d'y observer les mœurs des Insectes; médecin et naturaliste, il fit partie de la fameuse campagne britannique organisée, en 1924, pour l'exploration du Mont Everest et effectua alors d'intéressantes recherches sur la vie aux altitudes les plus hautes; il est l'auteur d'un livre intitulé *Naturalist in Himalaya*. Son nouvel ouvrage, les **Problèmes de l'Instinct et de l'intelligence chez les Insectes,** a, disent des spécialistes, « une valeur scientifique de premier ordre ».

Pour la variété et la rigueur des observations, dit M. E. L. Bouvier, dans la préface de la traduction française, M. Hingston rivalise avec Fabre, Ferton et les Peckham, qui sont ses auteurs préférés ;mais il est plus concis que le premier, plus expansif que le second...

On a appelé le major Hingston « le Fabre des Tropiques ». Celui-ci rend souvent hommage au naturaliste français. « L'œuvre que Fabre a accomplie, dit-il, défie toute comparaison. »

On sait que Fabre a beaucoup insisté sur un instinct particulier, celui de certaines Guêpes, qui enfoncent leur dard dans un point déterminé du système nerveux de leur proie.

Cet instinct, dit M. Hingston, est vraiment admirable. Il semble témoigner d'une connaissance innée, inconsciente, de l'anatomie de la victime. Et si je le choisis à titre de démonstration, ce n'est pas seulement à cause de son caractère vraiment extraordinaire, mais aussi parce que je puis citer à son appui des observations personnelles et parce que certaines autorités ont cru pouvoir nier son existence : c'est ainsi qu'un naturaliste distingué, le professeur Wheeler, le qualifie de mythe pur et simple.

Cependant le major Hingston n'est pas toujours d'accord avec Fabre qu'il trouve trop dogmatique. S'il consacre un chapitre à « la perfection de l'instinct », il intitule d'autres chapitres : «la folie de l'instinct », « les erreurs de l'instinct », « la variabilité de l'instinct ». Les instincts varient-ils? Cette question est de première importance.

A la question : « les habitudes d'un insecte sont-elles sujettes à des modifications? », Fabre donne résolument une réponse négative. « Non, dit-il, une habitude ne peut pas changer, pour autant qu'elle appartient au domaine de l'instinct. » Or, Fabre était un anti-évolutionniste déterminé. Tout ce qui se rattachait à la philosophie darwinienne était, de sa part, l'objet de la satire la plus caustique. A ses yeux, cette philosophie n'avait aucune valeur; elle n'était qu'un « jeu ingénieux susceptible de faire les délices d'un naturaliste de cabinet, d'un homme façonnant le monde selon les caprices de sa fantaisie ». C'est pourquoi Fabre n'admettait pas qu'un instinct puisse varier. Ce qu'un instinct est aujourd'hui, il l'a toujours été. « C'est un don originel, parfait d'emblée, le passé n'y a rien ajouté et l'avenir n'y ajoutera rien. Tel il fut, tel il est, et tel il restera. »

M. Hingston s'élève contre cette conception rigide, cite pas mal d'exemples de variation d'instincts, et aussi d'erreurs de l'instinct. Ainsi, chez les Fourmis, les espèces moissonneuses amassent des grains et les disposent dans des greniers, à l'intérieur des nids. Dans l'Inde, l'auteur a observé *Messor barbarus*. Telle Fourmi s'efforce d'apporter dans son nid un caillou qui a la forme et les dimensions d'un grain; telle autre accumule des morceaux de verre.

Guidés par leur instinct, souvent les Insectes paraissent stupides. Lorsqu'une nuée de Sauterelles envahit un territoire, elle avance avec une force irrésistible; rien ne peut l'arrêter. Un essaim progresse dans le désert vers l'Euphrate, dont les eaux ont débordé sur plusieurs milles de largeur. C'est une véritable mer que l'armée rencontre dans sa marche. Au lieu de rebrousser chemin, les Sauterelles s'engagent résolument dans le fleuve, et y périssent par myriades. Une autre fois, c'est une nuée de Papillons qui volent vers la barrière de l'Himalaya, dans la direction N.-O.; pendant deux mois, ils ne cessent de passer à Dharmsala; en masses considérables, ils

vont périr sur les cimes neigeuses, « parce que leur inflexible instinct les pousse à franchir la chaîne ».

Malgré de tels exemples, l'auteur n'hésite pas à accorder l'*intelligence* aux Insectes.

Voici, à cet égard, un cas troublant: celui des Scarabées rouleurs de boulettes de fumier. Le *Gymnopleurus miliaris* est une espèce répandue dans les plaines de l'Inde. On immobilise une boule en y fichant un long bâton mince. Les Scarabées sentent une résistance, et ils se comportent comme s'ils voyaient le bout du bâton, et comme s'ils s'étaient fait une idée de la nature de l'obstacle. Au début, ils essaient de mobiliser la boule en la poussant. « Voyant que la boule n'avance pas, ils se dirigent sans hésiter, avec une décision étonnante, vers le bout dépassant du bâton. » Ils se mettent à creuser autour du bâton, jusqu'à ce que la boule soit divisée en deux et que le bâton tombe. Ils réunissent à nouveau les deux moitiés, les collent l'une à l'autre, et la boule se trouve reconstituée.

« N'est-ce pas raisonner d'après la catégorie de la causalité? », conclut l'auteur. D'après celui-ci, l'Insecte peut adapter les moyens aux fins, il est capable de réfléchir aux conséquences de ses actes, et de faire preuve d'ingéniosité. Telle Guêpe ne s'est-elle pas servie d'un caillou en guise de marteau pour broyer son nid? Enfin certains Insectes seraient capables de jugement.

On répète souvent qu'il existe entre la mentalité de l'Insecte et la nôtre « une différence fondamentale de nature » et que c'est s'exposer à de graves erreurs que d'essayer de l'examiner à l'aide des méthodes que nous appliquons à l'étude de la nôtre. Le major Hingston proteste, et il n'hésite pas à déclarer que, si l'on se place au point de vue psychologique, on est obligé de reconnaître que « le cerveau de l'Homme et celui de l'Insecte possèdent les mêmes qualités fondamentales ».

Le livre de Hingston va sans doute susciter de nouvelles polémiques autour du nom de Fabre et au sujet de l'intelligence des animaux.

MÉMENTO. — Dans *la Vie des Oiseaux* (Editions Rieder), M. J. Berlioz, qui est sous-directeur du laboratoire d'ornithologie au Muséum,

envisage les Oiseaux surtout au point de vue de leurs relations avec le monde extérieur. Un chapitre est consacré aux migrations, à la nidification et au chant; un autre à la distribution géographique et aux faunes locales.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

L'Affaire Fualdès et le témoignage de Mme Manson (1). — Pourquoi Clarisse Enjalran, épouse Manson (ou Manzon), se trouvait-elle le 19 mars 1817, entre 8 et 9 heures de la nuit, dans la « maison Bancal », et s'y trouvait-elle en costume d'homme? On ne le sait pas très bien. Mais le fait n'a rien d'étonnant, vu les mœurs réputées légères et le caractère noté comme « romanesque » de cette femme de 31 ans, qui, séparée de son mari et mère d'un garçonnet, vit à Rodez, son lieu d'origine, et où habitent ses parents. Fille d'un magistrat, président de la Cour prévotale de Rodez, femme d'un ancien officier, et sœur d'officiers; fine, petite, non pas belle mais charmante, gaie, spirituelle et n'ayant d'ailleurs jamais

(1) V. *Mercure* des 1er mai et 15 juillet et, au *Mercure* du 1er juillet, une lettre de M. Armand Praviel. — J'ai reçu de M. Praviel, en date du 20 juillet, la lettre suivante qu'il me paraît juste et d'une bonne confraternité de reproduire sans commentaire. J'indique seulement que je n'ai pas pris part, en son temps, à la polémique à laquelle l'auteur de *l'Assassinat de M. Fualdès* fait allusion et qu'il est impossible de posséder sur cette affaire, à laquelle je m'intéresse depuis des années et des années, plus de documents sérieux que moi.

« Mon cher confrère,

« Je vous remercie de la parfaite courtoisie avec laquelle vous avez bien voulu me répondre dans le dernier *Mercure*. Comme je ne veux pas rouvrir une polémique qui, sur le même sujet, a encombré la revue il y a sept ou huit ans, je prends acte simplement du fait que vous ne comparez plus mon *Fualdès* à un roman, mais à une plaidoirie. N'ai-je donc pas le droit de soutenir la même thèse que Romiguières dans ses mémoires, Delpech dans sa contre-enquête ou M. Combes de Patris dans son livre?

« Quand j'ai commencé à étudier l'affaire, c'était avec M. Fualdès, conseiller à la Cour de Toulouse, arrière-petit-fils de la victime. Vous pensez bien que, comme magistrat, et comme descendant direct de l'assassiné, il était partisan de la chose jugée! Je n'avais aucun parti pris. Eh bien, à mesure que j'ai plongé dans ce dédale, j'ai tellement senti l'incohérence de l'accusation, l'illogisme des réquisitoires, l'absurdité des condamnations, que je me suis vu obligé de rompre avec mon collaborateur.

« Dans les faits que j'expose, il n'est *rien d'inexact*. Nierez-vous les contradictions de Clarisse Manzon, les irrégularités de la procédure, l'insanité du troisième procès (celui de Bessières-Veynac), les rétractations des principaux témoins? Ne vous en tenez pas aux résumés plus ou moins bien faits; allez au *fond de l'affaire*, et dites-moi si jamais aujourd'hui on aurait tranché la tête à Bastide, Jausion et Colard!

« Veuillez me croire votre dévoué confrère,

ARMAND PRAVIEL. »

donné lieu à ce qu'on appelle un scandale, elle est reçue dans la meilleure société de la ville. Personne ne suppose, certes! qu'elle fréquente la maison Bancal. Y était-elle, comme elle l'a dit, « pour surveiller une personne » — entendez un ami qu'elle soupçonnait d'infidélité? Son déguisement pourrait trouver là une explication; nous sommes en plein Carnaval, le surlendemain de la mi-carême, et c'est un quartier, la nuit, où une femme, surtout de condition, ne circule pas sans danger.

On peut supposer, d'ailleurs, que ce n'est pas dans la maison Bancal (ouverte à tous venants le soir du 19 mars comme d'ordinaire, et où logeaient, en dehors des Bancal, plusieurs locataires) que l'assassinat avait été décidé. Il semble que les assassins l'aient... empruntée au dernier moment pour obéir à des raisons d'opportunité urgente, et tandis qu'ils transportaient déjà Fualdès. Comme je l'indiquais, l'autre jour, bien des points du crime sont restés dans l'ombre et je ne me charge pas ici de les éclaircir.

Le certain, c'est que Mme Manson est là, lorsque le groupe des assassins, organisé et dirigé par Bastide et Jausion, apportent Fualdès, bâillonné et ligoté, dans la vaste cuisine, au rez-de-chaussée qui sert aussi de débit au bouge. Elle n'a que le temps d'entrer dans un cabinet qui se trouve côté cour, au bout de la cuisine, laquelle donne sur la rue, cabinet qui a sortie sur la cour. Derrière la porte fermée, elle assiste à l'épouvantable scène, qui dure, car avant d'égorger leur victime, Jausion et Bastide lui font signer ou endosser une certaine quantité d'effets. Puis, c'est l'égorgement : Fualdès maintenu sur une table où, après que Jausion lui a porté un premier coup maladroit, Bastide le saigne comme un porc; et son sang, recueilli dans un baquet que tient (paraît-il) la femme Bancal.

Clarisse s'affole; elle fait du bruit; on l'entend; on la sort du cabinet; Bastide veut la tuer, Jausion s'y oppose. Il parle non pas sentiment à la brute, mais... raison. Que fera-t-on de deux cadavres au lieu d'un? Elle pleure, elle supplie, elle jure qu'elle ne parlera pas; on lui en fait prêter serment solennel. Puis Jausion la conduit hors du bouge et du sinistre quartier, plongé dans l'obscurité la plus noire; en l'acca-

blant de remerciements, elle lui renouvelle sa promesse.

Notons qu'elle connaît et Bastide et Jausion aussi bien qu'ils la connaissent; qu'elle est liée avec la dame Pons, sœur de Bastide, et que Jausion, notamment, l'a vue plusieurs fois en visite chez sa femme.

Voici commencé le rôle judiciaire de Clarisse Manson, rôle qui ne prendra fin que le 5 mai 1818 (2), aux assises d'Albi où Jausion et Bastide seront condamnés à mort pour la seconde fois et par un arrêt définitif.

Ce rôle, Clarisse ne l'a pas tenu en névrosée, en hystérique, en *mythomane* et de façon à se rendre justiciable des psychiatres, et encore moins des psychanalystes. Elle relève, non pas de la pathologie, mais de la psychologie pure et simple. Et si, en célant la vérité, elle usera non pas précisément d'imagination, mais d'ingéniosité, elle le fera en personne normale de sens et d'esprit. Mais en personne qui se trouve placée dans une situation tout à fait extraordinaire, dans une situation *impossible*. Ceci dit, elle témoignera d'une force de caractère étonnante et au rebours de l'inconscience, de l'impulsion, et de l'illogisme.

Pour se retrouver au milieu du labyrinthe de son témoignage, il faut le prendre au point de départ, soit aux déclarations qu'elle fit au sieur Clémandot. Et il est indispensable de savoir (c'est un point que la plupart des historiens de l'affaire Fualdès ne mettent pas en lumière), que les dites déclarations n'ont été ni spontanées ni même volontaires. Clémandot les a provoquées, surprises, quasi arrachées. A ce moment, fin juillet, quatre mois après le crime, et alors que des charges plus que suffisantes pour les conduire aux assises pèsent sur Bastide et sur Jausion, tout Rodez sait qu'une femme du beau monde était chez Bancal lorsque Fualdès fut égorgé. Mais cette femme, qui est-elle? Au nom de Mme Manson, le public en ajoute deux ou trois, dont celui d'une jeune fille à la famille de laquelle Clémandot, officier honorable à tous égards, est apparenté. Clémandot, très lié avec la famille Fualdès, est certain qu'il s'agit de Mme Manson,

(2) C'est par erreur que (*Mercure* du 15 juillet) j'ai donné comme date aux Assises d'Albi du 25 mai au 3 juin 1918. Elles eurent lieu du 25 mars au 5 mai.

et non d'une autre. Il la presse de questions; elle lui avoue que (dira-t-il) *c'était elle qui y était.* Il en tire, détail par détail, le récit du drame; mais, quoi qu'il y fasse, elle réussit à répondre évasivement lorsqu'il lui demande si Bastide et Jausion se trouvaient au nombre des assassins. « *On* a voulu la tuer, enfin *on* la fit sortir, et *on* la reconduisit... » etc.

Clémandot ne cache pas, à droite et à gauche, *qu'il sait de quelle dame il s'agit.* Et le 28 juillet, entendu par la justice, il rapporte les déclarations de la pauvre femme. Aussitôt interrogée, elle proteste qu'elle ne sait rien, qu'elle n'a rien dit à Clémandot. Puis, devant son magistrat de père et le préfet M. d'Estourmel, elle finit par reconnaître qu'elle a bien parlé à Clémandot, ainsi qu'il le dit, mais qu'elle voulut seulement l'intriguer par une histoire inventée à plaisir. Mise en sa présence le 1er août, toujours entre son père et le préfet, elle persiste; enfin elle reconnaît que ce qu'elle lui a dit est bien véritable. Mais elle affirme avec force qu'elle n'a reconnu personne, parmi le groupe des assassins.

Le soir même, elle renouvelle son récit dans la maison Bancal en présence de son père, du préfet et de deux notables, les sieurs Julien et Bruguière, mais ceci toujours sans rien dire qui compromette soit Bastide soit Jausion. Le 2 août, toujours en présence de son père, elle fait au préfet un récit que celui-ci consigne dans une déclaration qu'elle signe. Elle y déclare ignorer absolument le nom des assassins de Fualdès; et quant au personnage qui la sauva, qui la fit sortir du bouge, elle explique qu'elle n'a pas cherché à le reconnaître et qu'elle s'est laissé reconduire sans oser même lever les yeux sur lui.

Mais faire une déclaration officieuse, secrète comme celle-ci et qu'on n'eût sûrement pas obtenue d'elle sans la présence et l'autorité de son père, c'est une chose, et déposer devant la justice, c'est une autre chose. Lorsque les magistrats, sa déclaration écrite et le rapport du préfet en mains, l'interrogeront, elle dira que cette déclaration est mensongère. Elle le redira et nous arriverons ainsi au 18 août, jour de l'ouverture des assises de Rodez, où elle comparaîtra comme témoin.

Mythomanie? — Non. Mais conduite d'une femme qui ne

veut pas trahir son serment (ayant de la religion) et faire condamner l'individu qui la sauva. D'une femme, suppliée, implorée, harcelée, menacée par les parents de Jausion et de Bastide; qui craint pour sa vie, qui craint pour la vie de son enfant. D'une femme qui se déshonore, elle et les siens, si elle reconnaît publiquement sa présence dans le bouge.

Ces trois motifs, elle leur obéira au cours des procès de Rodez; et le fait qu'elle arrivera au bout de ces longs débats, où on ne lui a pas laissé de repos, sans avoir parlé nettement prouve une intelligence et un sang-froid hors du commun. Dire qu'elle a gravi un calvaire du 18 août au 12 septembre n'est pas une image excessive. Elle entend Clémandot, elle entend les sieurs Julien et Bruguière, elle entend un vieux cousin, M. Rodat, qu'elle aime, qu'elle respecte et à qui elle a renouvelé les 1er et 2 août ce qu'elle venait de dire au préfet. Et pas plus à lui qu'aux autres elle ne donne de démenti. Oui, ce qu'ils répètent, elle le leur a bien dit. Alors comment se tire-t-elle — autant que possible — de cette situation impossible? En soutenant que la femme qui a assisté au crime et dont elle connaît les angoisses et le péril, dont elle a raconté l'aventure, cette femme ce n'est point elle, Clarisse Manson. Cependant il lui arrive de s'évanouir (ou peut-être de jouer l'évanouissement quelquefois); et elle se trouve obligée par la force des choses d'en dire parfois plus qu'elle ne voudrait; d'autant que si elle tient à ne pas compromettre Jausion, il lui est extrêmement désagréable de sauver Bastide, qu'elle voit encore lui mettre sur la gorge le couteau. Alors, elle se contredit, elle se rétracte; alors, mise au pied du mur, elle déclare d'un ton ferme : *Je ne peux pas dire que j'ai été chez Bancal, et cependant tout est vrai;* ou bien : *la vérité ne peut pas sortir de ma bouche;* et encore : *la vérité ne sortira pas de ma bouche.* Elle sous-entend : « la vérité intégrale; cette partie de la vérité que j'ai prêté serment de ne pas dévoiler, qu'il est impossible que je dévoile, sans me parjurer, me déshonorer, provoquer mon assassinat ou celui de mon enfant. »

Et finalement elle a atteint son but : sans positivement mentir, elle n'a pas positivement dit vrai. Ainsi, elle laisse la place au doute; ainsi, elle permet aux défenseurs de Jau-

sion et de Bastide de conclure qu'elle ment, qu'elle imagine, qu'on a à faire, avec elle, à une (pour le cas où le mot serait déjà inventé) *mythomane;* et qu'asseoir une conviction de culpabilité sur son témoignage est inadmissible. Ainsi, pour le cas où Bastide et Jausion seraient condamnés, elle n'a pas à redouter la vengeance qu'on lui a promise. Elle a si bien fait que le ministère public annonce qu'il va la poursuivre pour faux témoignage ou complicité et que, mise en état d'arrestation au sortir de l'audience, elle comparaîtra en co-accusée de Bastide et de Jausion, sept mois plus tard, aux assises d'Albi.

Durant cette détention de sept mois elle demeure ferme dans son système, terrorisée par les menaces verbales et écrites que les familles des accusés lui font tenir (3).

Le 7 janvier 1818, le président des assises, M. de Feydel, qui procède de lui-même à un supplément d'information, l'interrogera. Il lui fera encore subir quatre longs interrogatoires, le dernier en date du 17 mars. Il parviendra à lui faire avouer qu'elle était bien chez Bancal et qu'elle a bien surpris, du fond de son cabinet, l'exécution du crime; mais elle soutiendra qu'elle n'a reconnu aucun des assassins, et qu'elle ignore absolument la personnalité de celui qui la fit sortir du bouge.

Aux débats, elle résistera de toutes ses forces aux exhortations, plus pressantes encore que celles du premier procès. Elle trouvera, outre le président et le procureur général, d'inlassables et d'habiles questionneurs en Me Tajan, avocat de la partie civile, en l'un des assesseurs, le conseiller Pinaud,

(3) Dans sa déclaration définitive à la fin des débats d'Albi — document d'un grand intérêt psychologique, clair, concis, substantiel, et où vibre sous le style un peu pompeux de l'époque l'accent de la loyauté — elle expliquera ainsi le motif « *non équivoque* » qui la conduisit à rétracter aux Assises de Rodez ses aveux au préfet :

« Déjà subjuguée par une puissance oppressive, environnée de craintes et de terreur, les nouveaux moyens employés près de moi ne pouvaient être sans effet. Le machiavélisme déploya ses ressources, mon âme avait perdu toute énergie. Que pouvait-elle opposer aux suggestions de l'astuce et de la duplicité? Je promis de me rétracter; et cette promesse, je crus la devoir à l'amitié et à la reconnaissance. Vous n'avez pas oublié, messieurs, la fameuse journée du 22 août; je me vis trahie par mes actions, que démentirent involontairement mes assertions orales, j'espérais concilier tous les intérêts, je mécontentai tout le monde et je me perdis.

« Depuis, constamment menacée de voir terminer mes jours d'une manière désastreuse, l'exemple de Fualdès sans cesse devant les yeux, frappée de cette effrayante image qui me poursuivait jour et nuit... »

et, parmi les défenseurs, en l'avocat de Bastide, Mᵉ Romiguières. Cependant, les charges qui pèsent sur Bastide et Jausion sont bien plus fortes encore qu'à Rodez, où les jurés les jugèrent suffisantes; elles sont telles que tout le monde lui répète qu'elle n'a plus aucune raison pour se taire. Ici les accusés voient un témoin, Théron, lequel n'avait pas osé parler aux assises de Rodez, rapporter qu'il a surpris le cortège transportant à l'Aveyron le cadavre de Fualdès et indiquer la place que Bastide et Jausion occupaient dans ce cortège. Ici se produisent les aveux circonstanciés de deux des accusés condamnés à mort par le jury de Rodez, Bach et la femme Bancal; ici dépose une dame Constant, à qui, plusieurs semaines avant ses déclarations à Clémandot, et le lendemain de l'arrestation de Jausion, Mme Manson, à un moment où elle pouvait penser que son silence n'était pas indispensable, confia *spontanément* (4) et précisément l'horrible secret. Malgré tout, elle aura l'énergie de ne céder que contrainte et forcée, au sens le plus entier de ces mots. Ainsi, le 8 avril où, harcelée et surharcelée de questions par Romiguières, elle finira par déclarer que c'est Bastide qui refusa d'accorder à Fualdès une minute pour faire son acte de contrition et ajoutera : « *Je l'ai entendu... Mᵉ Romiguières est-il content?* » Ainsi, le 22 avril, où une cynique objurgation de Bastide, jurant qu'il ne la connaît pas et l'invitant à dire la vérité, la jette hors de ses gonds : « *Malheureux, tu ne me connais pas! et tu as voulu m'égorger!* » s'écriera-t-elle aux applaudissements de l'auditoire. Et alors, sans vouloir cependant répéter le récit qu'ils firent, elle reconnaît que Clémandot et tant d'autres témoins ont répété ce qu'elle leur a dit, et que ce qu'elle a dit est bien la vérité; que la femme dont elle leur a parlé n'a jamais été une autre qu'elle. Cependant, elle cherchera toujours à ne rien dire qui soit nuisible à Jausion, elle soutiendra encore qu'elle n'a pas reconnu l'individu qui la conduisit hors du bouge; et quand le président la presse et qu'on croit qu'elle va céder enfin,

(4) Cette spontanéité fut sûrement le motif qui contraignit Mme Manson à démentir ce témoin, à un moment où elle reconnaissait véritables les faits que ce témoin rapportait. Elle ne voulut pas reconnaître qu'elle avait trahi son serment *sans y avoir été provoquée*, et alors que le bruit de sa présence chez la Bancal n'était pas encore très répandu.

elle trouvera la force de dire : « *Monsieur le Président, je ne puis ni sauver ni faire condamner Jausion.* » Elle réussira même à ne pas le nommer, à ne pas faire allusion à lui dans sa déclaration aux jurés, ensuite de la plaidoirie de son avocat, et après que la partie civile et le ministère public auront demandé son acquittement.

Voir en cette femme une mythomane n'est pas seulement commettre une erreur complète, c'est commettre une erreur à forme de contresens.

Une mythomane, par définition c'est une imaginative, une inventive. Clarisse Manson, qu'elle ait parlé à la dame Constant, à Clémandot, à son père, au préfet, au sieur Rodat, qu'elle ait parlé aux assises, s'est toujours montrée extrêmement sobre de détails. De tout ce que nous savons ou croyons savoir du crime, de toutes les circonstances de nature à frapper l'imagination, à émouvoir la sensibilité, qui ont été livrées, *rien ne nous a été livré par elle.* Nous le devons à ses co-accusés ou à des témoins. On peut parler de ses contradictions, de ses tergiversations, de ses réticences, on ne peut par parler de ses *mensonges;* et je remarque que personne aux débats n'a eu l'idée de le faire. Ce mot n'est même pas venu à la pensée de Bastide, au cours de la violente défense qu'il a présentée, après que son défenseur, Romiguières, vaincu par l'évidence, eut déclaré qu'il ne prendrait pas la parole.

Mme Manson n'a jamais menti au sens positif du mot. Elle a, poussée par des mobiles qui n'ont rien à voir ni avec l'instinct ni avec l'amour du mensonge, refusé de reconnaître la vérité, une vérité partiellement sortie d'abord, et malgré elle, de sa bouche.

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Maryse Choisy : *L'Amour dans les prisons* (Editions Montaigne). — Robert Boucard : *Les dessous des prisons de femmes* (Editions documentaires). — Francis Carco : *Prisons de femmes* (Editions de France).

De ces trois livres, qui ont pour objet de nous initier aux pratiques et aux secrets de la vie pénitentiaire, je ne citerai que pour mémoire celui de Mme Maryse Choisy : **l'Amour**

dans les prisons, parce qu'elle m'y semble faire la part trop belle à la fantaisie et à l'imagination. Elle entreprend de nous conter comment l'Amour se pratique à Fresne, à la Santé, à la Petite-Roquette, à l'Ecole de préservation de Montpellier, à la maison d'arrêt de Saint-Lazare, à celle de Versailles, et nous en déroule les jeux avec une malice amusée qui lui fait lâcher la proie pour l'ombre. Tout n'est pas roucoulements dans l'existence des détenus. D'ailleurs, bien que Mᵉ Valensi, son préfacier, nous affirme que Mme Maryse Choisy a réellement visité ces geôles, où elle aurait « *apporté aux condamnés, soudainement éblouis, une vivifiante clarté* », j'imagine qu'elle a surtout utilisé des confidences de détenus. Comment lui eût-il été permis de s'introduire, notamment, dans les prisons d'hommes plus avant qu'au parloir ? Elle nous parle avec autant d'assurance de ce qui se passe au bagne, où il est bien évident qu'elle n'est jamais allée. C'est donc abusivement que l'on pourrait qualifier son livre de « reportage », et ce qui suffirait à me faire douter de la sûreté de sa documentation, c'est qu'elle soutient qu'à deux exceptions près (Saint-Lazare et la Petite-Roquette d'ailleurs vouées à une démolition prochaine) « *le système pénitentiaire français est l'un des meilleurs du monde* ».

Ce n'est pas l'avis de M. Robert Boucard, qui, avec **Les dessous des prisons de femmes,** en dresse un fulminant réquisitoire. L'auteur a visité la prison de Saint-Lazare et celle de Rennes. « *Il a vu,* nous dit son préfacier, Mᵉ Henri Robert, de l'Académie française, *des injustices criantes, des abus révoltants et des scandales intolérables. Il vient crier dans ce livre audacieux et utile son indignation et la nécessité urgente d'indispensables réformes.* »

M. Boucard s'étonne que des femmes, fussent-elles de simples prostituées, n'ayant commis aucun délit de droit commun, soient exposées à des traitements qui s'inspirent de la barbarie du moyen âge, et astreintes à la sévérité de règlements où revit l'esprit des Capitulaires de Charlemagne. Et sa sollicitude s'étend même aux véritables criminelles. Il est sorti de la maison de force et de correction de Rennes épouvanté comme d'une vision de cauchemar, tant la discipline y est farouche et inhumaine. On y plonge les détenues coupables

de la moindre infraction dans des cachots sans air ni lumière, infestés de vermine et de rats. On leur impose le supplice du froid, de la faim, de la soif. On y use même sans nécessité absolue de la camisole de force.

M. Boucard s'élève, surtout, contre cette « *pénalité du silence continu, cette torture sèche, ce châtiment hypocrite allant au delà de la peine édictée par les magistrats* » comme disait déjà Edmond de Goncourt, qui la dénonçait « *avec un peu de l'encre indignée qui, au XVIIIe siècle, a fait rayer la torture de notre ancien droit criminel* ». Mais la torture rayée du Code existe toujours dans les prisons. Tout y est laissé à l'arbitraire et à la discrétion du personnel surveillant, dont le cœur est durci par l'habitude. Sans doute, tous les directeurs de prisons ne sont pas des ogres, mais il en est qui lâchent trop la bride à leurs subordonnés, et M. Boucard nous en cite un, à Saint-Lazare, qui poussait l'oubli de toute dignité jusqu'à prélever le droit de jambage sur ses justiciables et organiser, avec elles, des Saturnales dans son cabinet.

Voilà un détail que Mme Maryse Choisy, obsédée d'érotologie, ne se consolera pas d'avoir ignoré, de même que cet autre qui, si réprouvé qu'il puisse être par les moralistes austères, apporte dans le livre si noir et si oppressant de M. Robert Boucard un peu d'air respirable, et qui en est le seul rayon de soleil, encore que la scène se passe dans un décor drapé de nuit, mais d'une nuit digne d'être célébrée en vers païens :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?...

Aux premiers jours de septembre 1914, alors que l'avant-garde de Von Kluck menaçait Paris et que les premiers uhlans patrouillaient dans les bois de Chantilly, le gouvernement décida de faire évacuer la prison de Saint-Lazare.

Un matin, vers 9 heures, une trentaine d'autocars de noces (les seuls que l'on eût sous la main) réquisitionnés à cet effet, vinrent s'aligner dans la cour de la vieille prison. On y entassa, sous la conduite des sœurs et de dix vieux gardiens réformés, les quinze cents filles détenues, auxquelles on avait restitué, pour la circonstance, les vêtements qu'elles portaient lors de leur incarcération. On les conduisit à la gare Montparnasse, où un train à destination de la prison de Rennes

chauffait à leur intention. Un soleil radieux inondait la ville. Ce leur fut comme un jour de fête. Elles riaient; elles chantaient, saluaient, en bonnes patriotes, du refrain de la *Marseillaise* ou de la *Madelon*, les nombreux détachements de poilus rencontrés. Le caractère nuptial des autocars aidant (lequel d'ailleurs devait imprimer à cet exode leur fatalité de nature) laissait croire aux passants qu'il s'agissait d'un pensionnat en partie de plaisir, car il est à noter que Paris ne s'est jamais privé de distractions joyeuses aux heures les plus critiques de la guerre. Il fut même, chez nous, des non-combattants pour qui cette guerre fut, comme l'a écrit Raymond Radiguet, une « période de grandes vacances ».

A cette époque, néanmoins, les voyages étaient longs et difficultueux. Les trains civils devaient céder le pas aux trains utilisés pour le transport des troupes et leur ravitaillement. Après de multiples arrêts prolongés, dont les filles profitaient pour aller cueillir des fleurs dans la campagne, le train qui les transportait dut, à Chartres, stopper, toute une nuit, sur une voie de garage, en même temps qu'un train de jeunes bleus envoyés en Bretagne dans un camp d'instruction. La surveillance, d'un côté comme de l'autre, était relâchée. On devine aisément ce qu'il en advint. L'occasion s'offrait trop belle aux intéressés pour qu'ils ne la missent pas à profit.

Tandis que les bonnes sœurs, réunies dans le même compartiment, s'abîmaient en prières, et que les officiers ronflaient, ensevelis de sommeil, dans leur wagon spécial, filles et bleus s'en donnèrent à cœur joie. Partout, dans les wagons, sur les talus, dans les champs, les pantalons garance s'agrippèrent aux jupes consentantes. La nuit fut bien employée :

> On eût dit un portrait de la débauche antique,
> Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain.

L'orgie ne prit fin qu'aux premières lueurs de l'aube, alors que les trains sifflaient le départ. L'embarquement se fit avec tant de hâte et dans un tel désordre que des filles montèrent par erreur dans le train militaire et que des soldats s'égarèrent dans le train pénitentiaire. Ce n'est qu'en cours de route, au hasard des stations suivantes, que le chaos se débrouilla peu à peu. Encore l'effectif des filles se trouva-t-il fort diminué

lorsqu'on en fit le dénombrement à Rennes, dans la cour de la gare, mais il faut dire à la louange des égarées, qu'elles rallièrent toutes, d'elles-mêmes, par petits paquets, la maison centrale. Huit jours après, il n'en manquait plus une seule. L'oubli se fit peu à peu sur cette nuit délirante, où le vent qui passait ouït à l'aventure :

Dire tout ce qu'aux cœurs, l'un de l'autre contents,
Inspirent des transports retenus si longtemps.

nuit trop fugitive que vint seule commémorer, quelques mois plus tard, la venue au monde, dans la prison de Rennes, de huit petits poupons nationaux, conçus à l'ombre du drapeau.

Mais ce n'est là qu'un épisode qui n'enlève rien aux sévères conclusions qu'à l'endroit des tares et des dangers de notre système pénitentiaire, M. Boucard tire de son enquête et qui se trouvent amplement confirmées par celles que Francis Carco tire de la sienne : **Prisons de femmes.**

Je cite ce livre en dernier lieu, dont je n'oserai dire que je l'ai gardé « pour la bonne bouche », tant cette expression courante s'adapterait mal à l'excès d'amertume qu'il dégage, mais parce qu'il s'impose davantage en raison de sa haute tenue littéraire. Carco est un maître écrivain, apte mieux que personne à restituer aux choses et aux gens leur véritable atmosphère. Sa psychologie est autrement sûre que celle de Mme Maryse Choisy, et il ne pousse pas de grands cris, il n'enfle pas la voix à tout bout de champ comme M. Boucard, qui ne cesse de ruer dans les brancards, au risque d'assener ses coups mal à propos, ce qui lui advient parfois. Carco se contente de laisser parler les faits et, bien que son récit soit romancé, on en reçoit une plus vive impression de vérité. S'il y mêle des réflexions personnelles, c'est à seul titre d'indications. Il affirme moins qu'il n'insinue. C'est là le secret de son art d'une si souveraine emprise sur l'esprit du lecteur.

Carco est un poète. Il en a l'âme et sait que le but suprême du poète est moins d'amuser ses contemporains et de les flatter dans leurs illusions, que de les éclairer. Le vrai rôle du poète, c'est de combattre l'ignorance, la sottise, l'hypocrisie, les préjugés, au risque d'encourir la réprobation du vulgaire. Sa gloire, c'est d'introduire plus de lumière et, conséquemment,

plus de justice au monde. Et c'est pourquoi Carco s'est voué à nous dépeindre le peuple des bas-fonds de Paris, vers qui l'incline une douloureuse compassion. Comme Victor Hugo qui disait : « *J'aime l'araignée et j'aime l'ortie, parce qu'on les hait* », il ne rougit pas de tendre une main secourable aux déchus, aux victimes de l'iniquité sociale, aux malchanceux, aux filles perdues et aux vagabonds.

Comme Baudelaire, Carco s'écrie à l'adresse des femmes damnées :

> Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains.

Et, comme Rimbaud, il illumine ses écrits d'un sentiment de généreuse pitié à l'égard des réprouvés :

> Le poète prendra le sanglot des infâmes,
> La haine du forçat, la clameur des maudits...

Je n'ignore pas que c'est là une attitude blâmée par l'opinion commune qui défend de s'apitoyer sur les condamnés et les hors la loi, comme si elle y voyait un encouragement à mal faire, mais à ceux qui nous disent : « Pourquoi plaindre ceux qui ont mérité de souffrir? » je répondrai que cette attitude est conforme à la doctrine chrétienne à laquelle ils se flattent d'appartenir. Et il y a le mot de Montesquieu : « *L'injustice faite à un seul est une menace pour tous.* » La Société a évidemment le droit de se purger de ses mauvais éléments, mais il ne faut pas que sa répression prenne le caractère d'une vengeance. Les juges ne sont point infaillibles. Il se peut qu'à côté des criminels conscients, il se trouve, dans les prisons, des malades, des irresponsables et même des innocents. Et si le poète admet que tout crime exige une sanction, il n'admet pas « *qu'il existe par le fait des lois et des mœurs,* comme disait Victor Hugo, *une damnation sociale créant artificiellement des enfers, en pleine civilisation, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée divine d'un chacun* ».

Or, nos prisons, actuellement, ne sont que des enfers, des écoles de vice et de corruption. Leurs hôtes n'en sortent qu'aigris et gangrenés davantage. Comment espérer qu'ils puissent s'amender? Les fous même (et les pires criminels sont des fous) doivent être traités autrement qu'en bêtes fauves; ce

que Carco a vu dans les prisons de Fresnes (un paradis, prétend Mme Maryse Choisy), de Saint-Lazare, de Haguenau, de Montpellier, de Rennes, est indigne d'un peuple civilisé. Une amélioration de notre système pénitentiaire s'impose. Des témoins somme toute dignes de foi ont déposé : « La parole, comme dit Maître Henri Robert, est maintenant aux législateurs. »

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Docteur Henry Aurenche : *Vers Jérusalem*, Perrin et Cie. — Louis Bertrand : *Les Grands Aspects du Paysage français*, André Delpeuch.

Parmi les volumes récemment parus, un des plus intéressants est l'ouvrage du docteur Henry Aurenche : **Vers Jérusalem.** — C'est, on peut le savoir, tout un monde qui s'évoque, depuis la Judée indépendante, la conquête romaine et l'histoire merveilleuse de l'Homme-Dieu, jusqu'à l'occupation musulmane et l'épopée des Croisades. « D'une façon générale, on est déçu en Orient, si on pense y retrouver les choses antiques stylisées par notre rêve », nous dit la préface de M. E. Baumann.

D'après un journal d'Alexandrie (*La Réforme* du 6 décembre 1927), un foyer juif s'est installé en Palestine, et industrialise les Lieux Saints; la vallée du Jourdain s'électrifie; on bâtit une centrale à Jéricho et les moteurs ronflent sur le lac de Tibériade, etc... C'est, en somme, le Progrès qui arrive, et qui va extraire de la Mer Morte des sels de toutes sortes et qui seront traités commercialement.

Le docteur H. Aurenche débarque à Jaffa qui apparaît, selon l'expression de Lamartine, « comme un rocher de craie surgissant d'une grève de sable blanc ». Vers le sud, le désert de Gaza étend ses mornes solitudes jusqu'à l'Egypte. Au nord, c'est la plaine de Saron, aux ondulations verdoyantes. Une tradition place à Jaffa la construction de l'arche de Noé.

D'énormes rochers rougeâtres délimitent à peu près un port où débarquent les pèlerins; c'est l'endroit où s'amarrèrent jadis les galères des Croisés.

Le docteur Aurenche quitte Jaffa dans une auto qui doit le

conduire à Jérusalem, laissant derrière lui la ville qui a vu les massacres sans nom commis par les Mameluks aux premiers temps de l'Hégire, les assauts de Saladin contre les troupes de Richard Cœur-de-Lion et le séjour de Bonaparte qui rêvait d'organiser un nouveau royaume d'Orient.

Après une assez longue course à travers un pays où s'évoquent à chaque pas des souvenirs d'histoire, les voyageurs finissent par arriver à Jérusalem, où ils entrent par la porte de Jaffa.

Mais l'automobile doit les quitter, car il n'y a aucune rue dans l'antique Sion, mais partout des escaliers.

Entre les divers mouvements et souvenirs que se trouve rencontrer le pèlerin dans sa visite minutieuse de Jérusalem, nous ne pouvons que mentionner la Tour de David, qui domine le rempart; le puits des Mages devant lequel campèrent les rois d'Orient lorsque naquit l'Enfant Jésus.

Après avoir gagné Bethléem et l'église de la Nativité, flanquée d'une haute tour ronde, où fut sacré roi de Jérusalem, en 1101, Beaudoin, frère de Godefroy de Bouillon, le voyageur revient dans la ville sainte où l'attire l'église gothique du Saint-Sauveur, les deux coupoles énormes du Saint-Sépulcre et, au fond, le dôme aérien de la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon, dont il ne subsiste, on le sait, qu'une muraille contre laquelle viennent prier les Juifs et qui porte le nom de *Mur des Lamentations.*

Mais nous ne pouvons que mentionner les endroits très nombreux où nous mène le récit du docteur H. Aurenche. Il nous conduit successivement au mont des Oliviers, à la Tour de David et à l'église allemande bâtie par Guillaume II.

Jérusalem est d'ailleurs restée une ville juive, une ville du moyen âge, miraculeusement conservée jusqu'à nos jours et où vit toute une population israélite tout adonnée au négoce, et qui semble contemporaine du XIIIe siècle.

De l'antique Sion, l'itinéraire de l'auteur nous conduit devant les créneaux pittoresques de la Porte de Damas, la plus remarquable de toute la ville, aux Tombeaux des Rois, à la porte de Cédar et, à côté, au tombeau de « Madame Marie »; à l'église Sainte-Anne qui recouvre l'emplacement de la maison natale de la Vierge; dans la vallée de Josaphat où ont

été placés, déjà, de très curieux monuments; au village de Siloë, etc....

Plus loin, il est parlé du tombeau de Moïse, de la Mer Morte et des villes de la Pentapole (Sodome, Gomorrhe, Adama, Ségor et Séboïm), du Jourdain et de Jéricho, de Béthanie et du tombeau de Lazare, etc...

L'auteur de l'ouvrage, en somme, a donné la relation d'un véritable pèlerinage aux Lieux-Saints, dont il raconte, d'ailleurs, aussi bien l'histoire que la légende. Il abonde en détails précis concernant la topographie de Jérusalem et de ses environs et, à ce titre, il mérite d'être lu et de prendre place dans les meilleures bibliothèques.

Une illustration heureuse et abondante accompagne le texte, qui souvent, d'ailleurs, est anecdotique, surtout concernant la période actuelle et les circonstances parfois curieuses de l'occupation anglaise.

§

Un volume intéressant encore est celui de M. Louis Bertrand, qui nous montre **les Grands Aspects du paysage français,** et ses villes les plus remarquables.

C'est d'abord la Picardie, avec Amiens, sa très belle cathédrale, ses vieux logis cossus, son musée qui est curieux.

Des cités industrielles comme Douai, Cambrai, Valenciennes, Roubaix même, en Flandre, possèdent de belles églises et des beffrois remarquables; mais Lille renferme bien des trésors d'art, d'ailleurs insuffisamment connus; il suffit de citer l'église Saint-Maurice, la façade et surtout la cour de la Bourse, ainsi que nombre de vieux hôtels de la rue Esquermoise, rue Royale et rue des Jardins.

On passe en Normandie dont la vieille capitale : Rouen, garde sa très belle cathédrale, ses petites rues étroites de l'ancien temps, ses grandes avenues et ses boulevards neufs, son port et ses nombreuses églises, et surtout son merveilleux Palais de Justice. Mais on peut également visiter Louviers, Lisieux, Bayeux, Avranches, énumération à laquelle nous ajouterons : Dieppe, Cherbourg, Granville, Honfleur, Caen et sa très belle collection d'églises.

Le volume de M. Louis Bertrand nous fait ainsi parcourir les diverses régions du pays, nous transportant à travers l'Ile-de-France, la Champagne, la Lorraine, l'Alsace, la Bretagne, la Beauce, les régions qu'arrose la Loire, la Bresse, le Bugey, la vieille Gaule centrale avec Clermont, le Puy, etc...; la Guyenne, la Gascogne, la Provence, les Pyrénées, la Cerdagne, la Côte d'Argent.

Cet ouvrage de M. Bertrand est d'ailleurs agréable à lire, il fournira aux promeneurs des indications intéressantes, et pourra toujours être utilisé par les touristes curieux des beautés de notre pays, qui peuvent amplement rivaliser avec toutes celles du dehors, que nous prône la réclame, et qu'on ne visite, le plus souvent, que par snobisme.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DES MŒURS

Jules Bertaut : *L'Opinion et les Mœurs*. Fayard. — *Henri Rochette écrit par lui-même*, Librairie Le Bon Plaisir, 94, rue de Longchamps. — Maurice Privat : *Oustric et Cie. Le plus bel escroc que j'ai connu. — La Commission d'enquête. — Les Révolutions de 1914 et la Crise mondiale*. Les Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly.

La Collection *La Troisième République*, qui donnera en une quinzaine de volumes un tableau fragmenté, mais complet, de ces soixante dernières années, débute par un très intéressant volume de M. Jules Bertaut : **L'Opinion et les mœurs.**

C'est un vrai tour de force que d'avoir pu faire tenir en moins de 500 pages une vue d'ensemble de tout ce qui concerne la vie privée de chez nous pendant plus d'un demi-siècle. *Grande œvi spatium!* Rares sont déjà ceux qui étaient assez âgés en 1870 pour conserver un souvenir net de cette guerre tout en vivant encore aujourd'hui, mais ceux de la génération suivante ont si souvent entendu parler par leurs parents de cette période de notre histoire, fin du second Empire et commencement de la troisième République, qu'ils peuvent, eux aussi, suivre avec intérêt et avec fruit les nombreux détails de caractère patiemment rassemblés par l'auteur.

Que de changements en quelques décades, et lequel des

lions de Tortoni et du Café Anglais reconnaîtrait son Paris dans le Paris actuel ? Tout a changé, et surtout s'est accéléré, intensifié, encombré, embouteillé. Et ce n'est pas Paris seul qui a pris figure nouvelle. La bicyclette et l'auto ont métamorphosé la France, et aussi le téléphone, le phonographe, la T. S. F. Et le music-hall qui a bouleversé le théâtre, et le cinéma qui va peut-être le tuer! Et les modes, tant masculines que féminines ! En 1870, on sortait à peine des crinolines, et même en 1890 les messieurs n'auraient pas osé paraitre sinon en haut-de-forme. Et quel changement plus profond encore dans le « composé démographique » comme disent les savants. En 1870, Paris était une ville française, aujourd'hui qu'est-ce ? Sur dix passants dans la rue, il y a deux ou trois étrangers ! Des nègres, on ne voit que des nègres sur les boulevards; et parmi les Français, combien de naturalisés récents! Combien de juifs russes ou polonais, qui se déclarent d'ailleurs plus français que nous et qui veulent nous apprendre ce que c'est que la France, son génie et son âme !

Ce qui semble surtout ressortir de ce long défilé de faits variés, c'est le peu d'importance que tient la politique politicienne dans la vie profonde d'un peuple; sur le moment, il semble que ce soit tout; nous haletons fiévreusement, tous tant que nous sommes, à savoir si le cabinet en fonctions tiendra ou dégringolera, et par quel autre il sera remplacé; à distance comme cela est insignifiant !

Il y a quelque cinquante ans le remplacement des 400 de Bordeaux par les 363 de Versailles eut une certaine importance, mais depuis n'est-ce pas toujours le même ministère sous des noms différents qui reste au pouvoir ? Le boulangisme et l'affaire Dreyfus ont été de grosses secousses, mais n'ont été que cela; déjà on les oublie, ou on devrait les oublier, tandis que les trois Expositions universelles de 1878, de 1889, de 1900 sont des dates qui restent éclatantes ! Une loi silencieuse comme celle du divorce a bien plus profondément modifié la société que toutes les réformes criardes d'ordre militaire, économique ou social. Et qui sait si, un jour, on ne se rappellera telle année surtout parce qu'on y vit

pour la première fois paraître sur la scène de belles femmes nues ? Dans des domaines différents, quelles dates décisives que celles de la première bicyclette, de la première auto, du premier avion! En vérité, une histoire intelligente de la France contemporaine pourrait ne consacrer que quelques lignes aux petites rides électorales qui ont plissé tous les quatre ans depuis un demi-siècle la surface du pays politique, et par contre parler avec une juste complaisance de ces événements que les assemblées politiciennes ignorent, telle découverte de savant, tel chef-d'œuvre d'artiste ou de poète, tel progrès de la médecine, telle réussite de la colonisation, même pourquoi pas ? tel changement de la mode; celle des cheveux coupés et des jupes courtes n'est-elle pas plus importante pour nous que le scrutin de liste et le scrutin uninominal ?

On lira donc avec un véritable plaisir le gros volume de M. Jules Bertaut; sa composition représente un énorme travail et un travail très sérieux; les erreurs y sont très rares (quelques-unes çà et là cependant : le général Changarnier par exemple n'a jamais été bonapartiste) mais comment ne pas faire quelque faux pas quand on marche si longtemps, à une telle allure et sur des terrains si divers et si accidentés ? Même si on ne prend ce livre que comme un guide pour une série d'autres tableaux dans le genre de ceux de M. Henri d'Alméras, on sera reconnaissant envers l'auteur qui a su recueillir tant de détails et nous les servir si aimablement, avec, toujours, le sourire !

Une autre Collection qui débute aussi, *L'Histoire d'après les documents des hommes qui l'ont vécue,* commence par un livre bien savoureux : **Henri Rochette écrit par lui-même.** Ce financier, dont la police et la justice ont interrompu les exploits, en appelle — rien que ça! — au peuple de France ! Et qui sait si une partie au moins de ce peuple ne l'acclamerait pas ? Tous les flibustiers de la Bourse qui écument l'épargne des gogos paient les anciens avec l'argent des nouveaux, ce qui fait que, quand on les arrête, ceux qui leur ont apporté leurs thunes crient en chœur : Laissez-

les continuer ! Et ils ont raison puisque c'est le seul moyen pour eux de revoir une partie de leur argent; mais la police et la justice ont plus raison encore à leur point de vue de moralité générale, d'interrompre ce petit jeu. Que, d'ailleurs, ces flibustiers mettent la main sur quelques affaires sérieuses, parmi tant d'autres qui ne le sont pas, pour donner confiance aux gogos futurs, c'est le rudiment de l'art, et que la déconfiture de ces affaires sérieuses, contre-coup du dégonflement des autres, soit chose fâcheuse, personne ne le niera; mais pourquoi les affaires sérieuses s'acoquinent-elles avec les affaires véreuses ? Que Rochette, d'autre part, ait été un homme intelligent et peut-être un boursicotier habile, c'est une différente question. Peut-être même pourrait-on trouver des idées à examiner dans la seconde partie de son volume où il traite de la réforme de la loi sur les sociétés anonymes, des holdings, du crédit personnel, etc.

Le financier Oustric était aussi un boursicotier habile et les gogos indulgents liront avec un plaisir attendri le livre qu'on lui a consacré sous le titre **Oustric et Cie.** L'auteur de ce livre, M. Maurice Privat, n'est pas le premier venu, et même est un publiciste très remarquable. Il a écrit, après la guerre, des livres : *Vive la République!* (organisation du gouvernement) et *Si j'étais Ministre du Commerce...* (réorganisation économique) qui étaient pleins d'idées. Un autre de ses livres : *Construisons l'Europe* était plus discutable. Depuis quelques années il a laissé de côté les questions générales pour se consacrer à l'*Actualité vivante* et sous ce titre d'ensemble il a consavré des volumes au banquier Alfred Lœwenstein, à la *Gazette du Franc* et à Marthe Hanau. Tous ces derniers livres sont un peu des réhabilitations ou tout au moins des excuses, et les moralistes trouveront peut-être un sujet d'admiration dans ce fait que dès qu'il y a une fripouille quelque part (écumeur de bourse, courtisane espionne, politicien, escroc, etc.) cette fripouille trouve immédiatement des apologistes, même parmi les honnêtes gens ou les gens intelligents. C'est peut-être une forme de cet esprit de paradoxe qui a pour nous tant d'attraits !

Donc, M. Maurice Privat a consacré un livre au flibustier

Oustric, et il en a consacré un autre à M. Joseph Poulet sous le titre **Le plus bel escroc que j'aie connu : Les Assurances syndicales et les dupes de M. Poulet.** Ici l'indulgence fait place d'ailleurs à la sévérité, et à mon tour je ne pousserai pas le paradoxe jusqu'à prendre la défense de ce Poulet que je ne connais ni en cocotte ni à la diable. Tout au plus ferai-je en moi-même la réflexion que les Assurances sociales, grande idée de nos politiciens, pourraient bien être au fond une escroquerie aussi réelle et beaucoup plus colossale que les Assurances syndicales de ce bon gallinacé, mais je me garderai bien de le dire. Et dans un autre plan, abandonnant le Palais de Justice pour le Palais-Bourbon, M. Privat nous donne un jugement sur **La Commission d'Enquête** aussi sévère pour les enquêteurs qu'indulgent pour les enquêtés. Ici l'auteur revient à la bienveillance pour les fripouilles, ce qui prouve que s'il a de la suite dans les idées, c'est une suite à la façon des montagnes russes avec des secousses formidables ! Et il faudrait encore citer puisque nous avons mis le pied sur le terrain politique un autre livre de ce fécond publiciste : **Les Révolutions de 1914 et la crise mondiale** où, chemin faisant, il se prononce en faveur d'un communisme mitigé, doctrine qui aurait bien besoin d'être précisée, car enfin de même qu'il faut qu'un président soit Hoover ou fermé, il est logique qu'un communisme soit commun où pas commun... Je sais un plaisantin qui mitige son communisme en le restreignant aux seules femmes; tout le reste est approprié, seul l'amour est à tous, mais en vérité c'est là avis d'un plaisantin...

La Collection (encore une!) des *Documents secrets*, dont ces livres font partie, est alimentée tout entière par M. Maurice Privat. On y trouve, en fin de chaque volume, des éditoriaux sur les principaux événements du jour, et leur truculence vous change de la banalité nauséeuse des articles habituels de la grande presse. Toujours le système des montagnes russes. Mais quand on a l'estomac solide, on résiste; et certains doivent même s'amuser en poussant des cris aigus comme au *Scenic railway* de l'Exposition coloniale...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Notre Temps : nécessité d'une union intime, d'une symbiose franco-allemande pour empêcher la guerre et construire l'unité européenne. — *Revue de l'Amérique latine :* Louis Pasteur et don Pedro II, empereur du Brésil, à propos de l'emploi des criminels dans les expériences scientifiques. — *Nouvelle Revue Française :* « Maman Bonheur », par M. Pierre Herbart. — Mémento.

On sait que les jeunes hommes qui dirigent **Notre Temps** combattent avec ferveur pour la réalisation d'une entente franco-allemande. Ils ont organisé cette année, dans ce but, un congrès germano-français. Nous avons en son temps signalé le n° de la revue qui a traité de cette manifestation. Celui du 30 août ajoute aux textes publiés une lettre de M. Jean-Richard Bloch qui mérite une attention particulière. Son auteur est un des esprits les plus élevés de notre époque. Même les adversaires de ses conceptions et de sa philosophie ne sauraient de bonne foi lui nier l'intelligence, la culture et la générosité du cœur. S'il plaide pour l'accord que souhaite l'élite intellectuelle de chaque côté du Rhin, il soutient cette cause d'arguments nouveaux et il propose des moyens inédits.

Mon *locus standi* — écrit-il — est le suivant : faire la paix ou bien faire la révolution. Tout (y compris la guerre civile) plutôt que la guerre entre peuples! Je hais l'une autant que l'autre, — mais si l'humanité est encore à ce point enfant, étourdie, ignorante, irréfléchie, qu'elle ne puisse pas raisonner son cas, et qu'elle se laisse aller aux impulsions simplistes de la colère, — alors, destruction pour destruction, mieux vaut la lutte pour des idées, pour un idéal politique et social, qui oppose classes à classes, parce qu'un résultat tangible, et souvent un progrès certain, naissent de l'horrible destruction.

Mais ceci n'est encore qu'un refuge du désespoir. Je déteste la tactique du pire; et détruire beaucoup pour créer un peu est une méthode qu'exécutent seuls un tsarisme, un fascisme.

Cette citation a pour but de faire connaître M. Jean-Richard Bloch aux lecteurs du *Mercure* qui en ignoreraient la forte personnalité.

Sur la question même, dont se préoccupe toute la gent pensante de l'Europe, voici le principal du message qu'il adresse à M. Jean Luchaire :

Faire la paix, je ne conçois la réalisation de ce grand projet que d'une seule façon : par l'union intime de l'Allemagne et de la France.

Vous m'entendez bien : je ne dis pas *entente, réconciliation, accord, rapprochement*; je ne parle d'aucun de ces remèdes anodins, qui sont, au mal présent, ce qu'est une camomille à un cancer.

Je dis : *union intime,* c'est-à-dire symbiose politique, économique, administrative, union douanière, fusion militaire, etc. Rien de moins!

Je ne parle pas ainsi sous l'empire d'un mouvement d'humeur, ni avec le désir d'étonner par un paradoxe tapageur. Je ne parle pas ainsi parce que je crois à une certaine constante humaine, et à la possibilité d'une compréhension sentimentale réciproque des Allemands et des Français.

Je parle ainsi après plusieurs séjours et voyages récents en Allemagne; — après de longues conversations avec un des représentants les plus distingués du *Jung-Deutsch Order*; je parle ainsi en ancien combattant, de souche alsacienne, et qui souffrait, depuis sa naissance, des effets du traité inique de 1871.

Je sais que les Allemands et les Français sont *très éloignés* les uns des autres, de tempérament, de caractère, d'esprit, de « mentalité ». Les démarches d'un esprit germanique et d'un esprit français suivent rarement les mêmes règles et les mêmes chemins. *L'incompréhension* sentimentale, les *malentendus* de contacts, *sont à la base de tous les rapports franco-allemands.* Les espérances d'un vaste baiser Lamourette de réconciliation, entre les deux peuples, sous les yeux attendris de tous les propagandistes du rapprochement, me paraissent être un des plus grands obstacles à la véritable union des deux pays et à la fin des malentendus.

M. J.-R. Bloch eût ainsi parlé au congrès de Rethel. Et il aurait conclu comme on va lire :

Sans l'accord de l'Allemagne et de la France, la paix est impossible, l'Europe et la civilisation demeurent à la merci du premier courant d'air; — d'autre part, cet accord ne peut être attendu d'une propagande sentimentale, d'une effusion affectueuse, d'un élan irrésistible de sympathie des deux populations l'une vers l'autre.

Donc *cet accord doit être imposé aux deux peuples.*

Je dis : imposé par toutes les bonnes têtes des deux pays. L'unité franco-allemande n'est pas une chimère plus absurde à imaginer que l'unité de la Bretagne et de la Provence, de la Flandre et de

la Gascogne, de l'Alsace et de l'Auvergne sous le même gouvernement. Cette unité nationale qui a fait la France a été imposée aux particularismes provinciaux par dix rois, par Richelieu, par la Convention, par Napoléon. Toute la rigueur de la loi, tout le poids de la force, toute la violence de l'iniquité ont été mis au service de cette grande idée unitaire et l'ont fait aboutir.

Il va sans dire qu'il ne peut être question de pétrir l'Europe du XXe siècle comme Paris a pétri les nationalités de territoire aujourd'hui français. Mais la Russie des Soviets nous donne l'exemple de ce que peut être une fédération moderne de républiques unissant leurs organes principaux.

Toute la rigueur de la force, la loi et l'iniquité, doivent être mises au service d'une symbiose fédérative de l'Allemagne et de la France, symbiose aussi étroite que celle qui unit l'Ukraine et la vieille Russie au sein de l'U. R. S. S. Une fois achevée, cette unité fédérale, par sa masse elle-même, créera l'unité de l'Europe, — objet suprême de nos ambitions et de nos volontés.

Nous prévoyons les injures que provoquera la suggestion de M. Jean-Richard Bloch, pour son but, le moyen qu'il indique d'y atteindre et pour les raisons historiques évoquées par lui. Il s'agit actuellement de sauver l'Europe. Elle ne sera dans un avenir bref qu'un monceau de ruines, si le poison virulent des nationalismes y réveille la guerre.

§

La Revue de l'Amérique latine (août) publie des lettres encore inédites qu'échangèrent, environ 1880, Louis Pasteur et l'empereur don Pedro du Brésil. Ils étaient collègues à l'Académie des Sciences. Le souverain engageait le chimiste à entreprendre les recherches qui aboutiraient à découvrir un vaccin contre la fièvre jaune. Celui qui devait immuniser les victimes de morsures d'animaux enragés réclamait alors tous les soins de Pasteur. Il écrivait d'Arbois, le 22 septembre 1884, à son impérial correspondant :

...Je n'ai rien osé tenter jusqu'ici sur l'homme, malgré ma confiance dans les résultats et les occasions nombreuses qui m'en ont été offertes depuis ma dernière lecture à l'Académie des Sciences. Je crains trop qu'un échec ne vienne compromettre l'avenir.

Je veux réussir d'abord une foule de succès sur les animaux.

A cet égard, les choses marchent bien. J'ai déjà plusieurs exemples de chiens rendus réfractaires après morsures rabiques. Je prends deux chiens, je les fais mordre par un chien enragé. Je vaccine l'un et je laisse l'autre sans traitement. Celui-ci meurt de rage, le vacciné résiste.

Mais, alors même que j'aurais multiplié les exemples de prophylaxie de la rage dans les chiens, il me semble que la main me tremblera quand il faudra passer à l'espèce humaine.

C'est ici que pourrait intervenir très utilement la haute et puissante initiative d'un chef d'Etat pour le plus grand bien de l'humanité. Si j'étais Roi ou Empereur, ou même Président de la République, voici comment j'exercerais le droit de grâce sur les condamnés à mort. J'offrirais à l'avocat du condamné, la veille de l'exécution de ce dernier, de choisir entre la mort imminente et une expérience qui consisterait dans des inoculations préventives de la rage pour amener la constitution du sujet à être réfractaire à la rage. Moyennant ces épreuves, la vie du condamné serait sauve, au cas où elle le serait, et j'ai la persuasion qu'elle le serait en effet. Pour garantie de la Société qui a condamné le criminel, on le soumettrait à une surveillance à vie.

Tous les condamnés accepteraient. Le condamné à mort n'appréhende que la mort.

Ceci m'amène au choléra dont Votre Majesté a également la bonté de m'entretenir.

Ni les docteurs S... et Roux, ni le docteur Koch, n'ont réussi à donner le choléra à des animaux; et dès lors une grande incertitude règne au sujet du bacille auquel le docteur Koch rapporte la cause du choléra. On devrait pouvoir essayer de communiquer le choléra à des condamnés à mort en leur faisant ingérer des cultures du bacille. Dès que la maladie serait déclarée, on éprouverait les remèdes qui sont conseillés comme étant les plus efficaces en apparence.

J'attache tant d'importance à ces mesures que si Votre Majesté partageait mes vœux, malgré mon âge et mon état de santé, je me rendrais volontiers à Rio de Janeiro pour me livrer à de telles études de prophylaxie de la rage ou de contagion du choléra et des remèdes à lui appliquer.

La proposition pastorienne fut déclinée par le monarque et dans les termes excellemment académiques que nous allons lire. Il nous semble que, de ces deux catholiques fervents, le mieux informé de morale chrétienne sinon de théologie, fut don Pedro d'Alcantara.

Aussi bien, avait-il pu prendre conseil de quelque docteur éminent en théologie? Les docteurs en médecine (qui le combattaient encore si violemment que l'un même le provoqua en duel) devaient avoir dégoûté Pasteur de tous les docteurs possibles.

Bref, don Pedro II s'exprimait ainsi (10 octobre 1884):

Vous devez savoir peut-être que, depuis quelques années, dans mon pays, la peine de mort est modérée par le souverain ou son exécution est suspendue indéfiniment. Si le vaccin de la rage n'est pas d'un effet incontestable, qui préférera une mort douteuse à celle qui serait presque irréalisable? Même dans le cas contraire, qui pourrait consentir à un suicide possible, sinon probable?

Etant prouvé que l'effet est indubitable, on trouvera facilement qui se prête à confirmer ce résultat sur l'homme.

Je pense que ces motifs seront acceptés par vous, qui n'hésiterez pas à rendre un service bien plus grand sans doute à l'humanité en venant à Rio dire le dernier mot sur le vaccin de la fièvre jaune. La constatation de son effet sur l'homme n'a pas la même gravité que pour l'autre vaccin et le nombre de vies préservées sera infiniment plus considérable.

§

Nous ignorons qui signe: Pierre Herbart. Nous croyons bien lire ce nom pour la première fois. C'est dans **La Nouvelle Revue Française** (1er septembre), à la suite de deux courts récits réunis sous ce titre : « Zone dangereuse ». Le second — « Maman Bonheur » — est un conte essentiel, d'une haute qualité. L'auteur emploie la forme de narration directe. Il est le propre héros de l'anecdote. C'en est une d'un sens large et profond.

Un jeune homme, sans feu ni lieu, pauvre jusqu'à l'atroce misère, recru de fatigue et de faim, renconire une vieille femme : « Elle ressemblait à un paquet de nuit. Sa toilette ne se peut décrire. »

Et voici l'histoire, telle que la continue M. Pierre Herbart :

Comme je la regardais, la vieille femme s'arrêta :

— Où vas-tu? dit-elle après un long examen...

Je fis un geste évasif. J'étais très ému, peut-être par ma propre misère — et j'avais envie de pleurer.

— Alors, viens avec moi, ajouta-t-elle comme je lui avais tout expliqué.

Je la suivis sans répugnance.

— Quand j'en trouve un jeune comme toi et qui me plait, disait-elle, je l'emmène plutôt *dans un terrain*. Sous les ponts on se fout de moi, et puis on me le faucherait.

Ses paroles ne me surprirent pas. Je savais qu'elle trouvait encore des clients pour une pièce de quarante sous.

— Mais je n'ai pas d'argent, balbutiai-je.

— Ça ira, ça ira, marmotta-t-elle.

Je me sentis soulagé d'une grande inquiétude. Elle voulait donc bien de moi, tel que j'étais, et sans payer. Nous marchions à petits pas. Je lui proposai de porter son paquet, mais elle refusa. Elle ne me regardait jamais, ce qui me gênait. Moi, je ne pouvais détacher d'elle mes regards et je trouvais dans sa contemplation une émouvante douceur. La faim est voisine des larmes. J'étais tout le temps prêt à m'exalter, à m'offrir aux coups, aux crachats, aux passions de la foule. Une sorte de sanglot me contractait la gorge, mais ce n'était point de l'angoisse : j'étais heureux. La vieille me saisit brusquement le bras. Je vis qu'elle portait des mitaines.

— Appelle-moi maman Bonheur, ordonna-t-elle.

Nous empruntâmes une petite impasse entre deux maisons en construction et nous aboutîmes à un terrain vague tout encombré de briques, de planches, de brouettes, et d'un tas de ferraille. Cependant maman Bonheur déposait son baluchon, enlevait de ses épaules son manteau qui était une bâche et se couchait par terre. Je m'étendis près d'elle. Elle me couvrit avec soin, arrangea sous ma tête un coin du ballot et sortit de ses jupes un flacon qu'elle me tendit après en avoir bu une gorgée. C'était de l'alcool, sans doute très fort. A peine en eus-je goût que je fus ivre.

— Maintenant, dors... dit la vieille.

Elle fouillait mes vêtements, cherchait ma peau. Je fermais les yeux. Ces caresses m'étaient très douces.

Je fus réveillé par une sirène d'usine ou de bateau sur la Seine, peut-être même par un sifflet de locomotive. Le ciel était d'un blanc sale. Le terrain vague ressemblait à un champ de bataille dix ans après. Maman Bonheur dormait sous sa bâche. Je me levai avec précaution. Mes jambes étaient molles. Je tenais à peine debout. Dans la rue je m'aperçus que mon pantalon était tout ouvert. Mes doigts s'embarrassaient dans les boutonnières. J'AVAIS FAIM. J'aurais voulu avoir des bombes, rien que des bombes. Le boulevard, entièrement désert, montait jusqu'au ciel. Je partis, les mains dans les poches. Je partis tout droit, comme un soldat. A la place

du sac, j'avais ma tête, si légère que c'était presque impossible de la porter.

Mémento. — *Cahiers bleus* (22 août) : « Notes sur la crise », par M. Sammy Beracha.

Le bon plaisir (août) : M. A. Fontan : « Prélude à la danse macabre ». — Mme Suzanne Teissier : « Les vins de France », un poème qui se termine ainsi, après une évocation de la Marne :

Rivière aux flots sacrés, à ton nom seul, debout,
Nous levons notre coupe où le champagne bout...
Car la victoire unit pour jamais à ton onde
Les vins joyeux et forts de la terre des francs,
Comme un sang de soldats, versés aux premiers rangs
Pour le plus beau pays du monde!

Etudes (20 août) : « Le rabbin français », par M. Jos. Bonsirven.

La Nouvelle Revue (1er septembre) : « D. A. C. (souvenirs de guerre) », par M. A. de la Bretinière qui, en note, rapporte ce trait :

A Armenonville, l'on apprenait le maniement des appareils grâce auxquels la D. C. A. est devenue une arme d'élite. Suivant les grades, des élèves des officiers ou des adjudants donnaient l'instruction. Un de ces derniers commençait ainsi la description du télémètre : « Le télémètre Barr and Strood se décompose en trois parties comme son nom l'indique : Barr and Strood. »

Cela me rappelle mon caporal du volontariat qui nous criait, aux exercices d'assouplissement : « Comme ça, les bras! Tas d'andouilles! Vertical, ça veut dire : Vers la terre! »

La Revue de Paris (1er septembre) : De M. Elie Halévy : « L'Angleterre sur le seuil de la guerre ». — « Les cultures de tissus », article vulgarisateur de M. P. Lecomte du Nouy. — Suite des « Corsaires malouins au XVIIe siècle », par M. André Savignon.

Le Correspondant (25 août) : « V. Sardou », par M. Armand Praviel. — « Pour ta fête », poème de M. G. Draiz.

La Revue de France (1er septembre) : « Fascisme et Vatican », par M. Th. Vaucher. — « Poèmes » de M. Fernand Gregh.

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : « La maison des Carmes », par M. G. Lenotre. — La fin des admirables lettres de Julie Talma à Benjamin Constant.

La Revue Mondiale (1er septembre) : « La crise anglaise », vue par M. L. J. F. — « Dialogue des bons vivants », par MM. P. Reboux et le docteur Chantemesse.

L'Année politique française et étrangère (août) : de M. Bernard Lavergne : « D'un examen général des problèmes franco-allemands : utilité d'une collaboration économique entre la France et l'Allemagne ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

PUBLICATIONS D'ART

Jacques-Emile Blanche : *Les Arts Plastiques*, **Editions de France**. — **Vanderpyl** : *Peintres de mon époque*, **Stock**. — **Marcel et André Boll** : *L'Art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations*, **Delagrave**. — **André Fage** : *Le Collectionneur de Peintures modernes*, **Editions Pittoresques**. — **Mémento.**

Les tableaux, depuis 1919, ont été l'objet d'un tel engouement qu'on a pu dire que la peinture était « une religion nouvelle ». Quand on observe les fidèles de cette religion, on constate chez la plupart l'ignorance des faits et des œuvres, la hâte à porter des jugements, la soumission aux arrêts que dictent la publicité et la spéculation et une absence totale d'orientation parmi l'enchevêtrement des directions de l'art contemporain.

Les moyens d'information ne leur manquent pas. Sans doute les nombreuses brochures sur un seul artiste peuvent les troubler par des affirmations contradictoires. Au contraire les ouvrages d'ensemble devraient les aider à se ressaisir, à mettre de l'ordre dans leurs conceptions, à raisonner leurs préférences. Voici quatre de ces ouvrages qui renferment des idées générales, des notions précises et pas mal de réflexions dont il convient de faire état : **Les Arts Plastiques,** par Jacques-Emile Blanche; *Peintres de mon époque*, par Vanderpyl; *L'Art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations*, par Marcel et André Boll; *Le Collectionneur de Peintures modernes*, par André Fage.

Le livre de M. Jacques-Emile Blanche appartient à une collection qui évoquera l'histoire politique, intellectuelle et sociale de la Troisième République. Peintre et écrivain, l'auteur, quoique bien jeune en 1870, est un témoin de ce passé récent déjà si long : témoin sagace, doué pour la discussion et pour l'analyse, lui-même très versé dans la technique de la peinture et pourtant si détaché de son œuvre qu'on relie mal ses opinions à ses tableaux.

Il distingue dans ces soixante dernières années deux époques : Avant le Moderne et L'Avènement du Moderne, que séparerait le passage du XIXe au XXe siècle. La première époque est marquée par la lutte contre l'art académique. Elle a ses prophètes : Corot, Courbet, Millet, Daumier, qui

ont apporté dans la peinture un esprit nouveau, libéré de traditions qui ne concordent plus avec les conditions de la vie dans une société bourgeoise. Les impressionnistes, d'abord accueillis avec froideur, puis rejetés de partout, influencent la jeunesse et s'imposent peu à peu. Des dissensions naissent parmi les artistes en renom, les uns cramponnés aux habitudes et aux procédés d'école, les autres désireux de renouveler, de moderniser leur manière. Ces derniers, révoltés contre l'Institut, ouvrent en 1890 un second Salon, celui de la Société Nationale des Beaux-Arts. L'homme qui les conduit, ô surprise ! est un membre de l'Institut, le plus arrivé des peintres, Meissonier. M. Blanche donne un portrait frappant de ce colosse, qui s'est si tôt effondré :

Sa peinture rigoureuse tenait à un appareil visuel d'une exceptionnelle exactitude qui, combiné avec un curieux manque de sensibilité, avec une intelligence courte et une dextérité manuelle confondante, donne ce résultat : un petit-maître aussi habile que les grands petits-maîtres hollandais, mais un miniaturiste à la vision photographique et un costumier.

Le Salon de la Société Nationale, qui ne réunit jamais à ses portes la file de voitures de maître du Salon des Artistes Français, fut à la mode durant dix ans chez les intellectuels et les mondains cultivés. Je croirais que, dans les dix dernières années du XIXᵉ siècle, il donna le ton aux grands couturiers, qui tinrent la mode dans des lignes discrètes, des nuances voilées.

Après 1900, nous entrons dans le moderne. « Qu'est-ce que le moderne ? » se demande M. Blanche et il déclare que ce n'est pas sans quelque arbitraire que l'on donne ce nom à un art

qui n'est pas plus moderne que tout ce qui l'a précédé, puisque l'art du jour est, par définition, moderne.

Selon lui, nous pouvons

choisir quatre artistes, quatre maîtres qui ont contribué à la création de la nouvelle parole et l'ont eux-même propagée, et dont dérivent plus ou moins les tendances de la peinture actuelle. Avec Paul Cézanne, Paul Gauguin, Henri-Matisse et Picasso, on aura les quatre points cardinaux des aspirations modernes.

Les tendances nouvelles se sont manifestées aux expositions des Indépendants et au Salon d'Automne avec les Fauves, puis avec les cubistes, plus tard avec les surréalistes, enfin avec l'école de Paris, dont il me semble qu'il est difficile de parler, car on ne s'entendrait pas sur les artistes qu'elle englobe.

M. Blanche, qui considère ces manifestations avec une curiosité mélangée de scepticisme, les voit dériver d'une idée-mère,

de ce mythe des temps nouveaux de la *Nouveauté Noumène*, lequel aura dirigé les petits-maîtres de l'école française du XX[e] siècle vers un non-conformisme, en somme aussi stérile que l'idéalisme d'école.

Il cite cette phrase d'un directeur d'études de l'Ecole des Hautes Etudes :

Le premier intérêt de l'œuvre de Picasso a été de délivrer la peinture de l'obsession trop humaine de la représentation, qui paraissait cependant être par essence attachée à ce domaine.

De cette observation, d'intention élogieuse sans doute, découle à notre avis un jugement définitif sur la peinture moderne, à laquelle on doit reprocher d'être sortie de l'humain. Tout le sens de l'art occidental est d'avoir été un art fondé sur la psychologie, et la peinture moderne tourne le dos à la psychologie. Même quand elle cherche à exprimer des sentiments, ils restent rudimentaires et ne laissent pas de part aux réserves cachées de l'âme humaine.

Dans cette présentation de soixante années de peinture, M. Blanche prodigue ce genre d'indications qu'un peintre seul peut donner, et qui sont peut-être ce qu'il y a de plus précieux dans son livre. On en jugera par ces lignes sur les dernières années de Renoir :

Habitant le Midi, Renoir ne se préoccupait plus des effets prismatiques de la lumière. Il l'avait, pour son usage propre, quasiment polarisée dans son atelier tourné vers le Nord, sous un ciel de pur éther, c'est-à-dire une lumière méridionale fixe, sans réverbération de nuages. Le contraire du jardin de Giverny sur les bords de la Seine.

Je reprocherais volontiers à M. Blanche historien l'absence de parallélisme dans la présentation des deux époques

étudiées : il donne beaucoup d'importance dans la première au travail des novateurs, dans la seconde aux manifestations des peintres d'avant-garde. Il montre l'une dans son labeur de renouvellement caché, l'autre dans son apparence extérieure la plus frappante. Le succès des peintres d'avant-garde, dans la période actuelle, correspond, me semble-t-il, à celui des peintres académiques dans la période précédente.

Peintres de mon époque, tel est le titre du livre de M. Vanderpyl. Son époque, c'est la nôtre, le premier tiers bientôt fini du xxe siècle, et la liste des peintres dont il parle commence avec Vlaminck pour finir avec André Favory. Entre ces deux noms s'en intercalent treize autres dont les plus représentatifs me paraissent être ceux d'Henri Matisse et de Dunoyer de Segonzac. La confusion de l'art moderne pousse les amis les plus sincères de la peinture à un examen critique approfondi, au cours duquel ils tentent de se débarrasser de tout ce qui est publicité, mode, engouement passager. A propos de ces quinze peintres, M. Vanderpyl évoque tout le mouvement pictural des vingt-cinq dernières années.

De son ouvrage, comme de ceux de M. Basler, il se dégage l'impression que la critique n'a pas dit son dernier mot. Il reste à effectuer une révision des valeurs. Les artistes de l'époque ont des dons, mais ils sont tombés dans la facilité et dans l'arbitraire, et trop souvent leurs réputations sont soufflées.

La matière de **L'Art contemporain, sa raison d'être, ses manifestations** déborde le titre que lui ont donné les auteurs. MM. Marcel et André Boll y font œuvre d'esthéticiens plutôt que de critiques ou d'historiens et s'appliquent à rattacher l'art de notre temps à la psychologie et aux conditions premières de la création artistique. Pour eux la science de la psychologie est entrée dans sa phase positive. L'homme est inondé d'inventions nouvelles et la machine a pris le dessus. L'art subit le contre-coup de cette transformation.

Pour définir, pour faire comprendre l'activité artistique, MM. Boll commencent par nous entretenir de la personnalité

humaine. Le danger, quand on traite de questions d'esthétique, est de suivre l'humeur du moment et de risquer des affirmations sur lesquelles on ne serait plus d'accord avec soi-même si on revenait sur son ouvrage six mois plus tard. Dès les premières pages de leur livre, ils insistent sur l'opposition entre le génie et le talent, alors qu'aucune œuvre ne compte que dans la mesure où s'y exprime une manière particulière de voir, de sentir. Entre le génie et le talent il n'y a qu'une différence de puissance, d'intensité.

Quand les auteurs examinent la nature de l'œuvre d'art et abordent l'art de notre temps, il semble qu'ils entreprennent une tâche impossible. Nous sommes en face du chaos. De toutes parts, on s'efforce de retourner, de détruire la notion même de l'art. Peut-on s'en étonner ? La masse des hommes a toujours tenu plus de compte des inventions mécaniques que de la pensée désintéressée. Ils s'en donnent aujourd'hui à cœur joie. Libre à eux de se figurer qu'ils ont définitivement triomphé des aspirations les plus profondes de l'intelligence et du sentiment. Ils ne se sont pas délivrés de l'inquiétude humaine et ils s'apercevront un jour qu'on ne remplace pas l'œuvre d'art par des machines et que les créations de l'ingénieur, après un premier moment d'ivresse, laisseront l'homme semblable à lui-même, avec ses rêves, ses passions, ses folies.

M. André Fage, qui fréquente assidument l'hôtel Drouot, s'est, dans **Le Collectionneur de peintures modernes,** moins occupé de la valeur intrinsèque des tableaux que des conditions de vente et d'achat, des prix, des enchères, des collections. Pour un amateur hésitant, et même pour un simple curieux, un livre de ce genre est plus précieux qu'un ouvrage de critique d'art. Les peintres qui montent et ceux qui baissent, les peintres préférés des collectionneurs, les principaux amateurs et leurs achats, les usages du commerce des tableaux, les grandes ventes, des comparaisons de prix entre 1922 et 1929, autant de renseignements concrets qui, dans leur caractère positif, nous aident à nous faire une idée de l'état actuel de la peinture. L'ouvrage contient quarante planches fort bien venues et se recommande par la qualité du papier et de l'impression.

MÉMENTO. — Périodiques : *Art et Industrie* (juillet 1931) : « Terrasses », par Auguste Perret, A. Laprade, R. Mallet-Stevens. — *Cahiers de Belgique* (juin 1931) : « Naissance d'une architecture », par Marcel Scmitz; « Peinture et sculpture décoratives », par Georges Marlier.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'œuvre des Glozéliens devant les critiques d'art. — Il est maintes fois arrivé au docteur Morlet de prononcer le grand mot de « chef-d'œuvre » au sujet des gravures et des sculptures de Glozel. Mais n'y avait-il pas là quelque exagération de la part du préhistorien qui avait mis au jour l'art glozélien? C'est pourquoi il apparut du plus haut intérêt d'avoir l'opinion de critiques d'art, non archéologues.

On connaît déjà celle du grand artiste, peintre et écrivain, qu'est Jacques-Emile Blanche : « *Les dessins que j'ai vus sont prodigieux... Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui sauraient les faire : Picasso..., Bourdelle...* » (*Intransigeant*, 9 août 1928.)

L'éminent peintre et statuaire belge Detilleux n'est pas moins affirmatif : « *Je restai émerveillé devant certains objets gravés... Les galets trouvés à Glozel peuvent être considérés comme des œuvres d'art du plus haut intérêt...* » (*Mercure*, 15 sept. 1928.)

« A défaut d'autres preuves, écrivait à son tour M. Gérard de Lacaze-Duthiers, dans le *Mercure* du 15 octobre 1929, la preuve par l'art devrait suffire à convaincre les incrédules... *Il est impossible que, mis en présence de telles œuvres, un artiste sincère ne reconnaisse point leur beauté et ne conclue point de celle-ci à leur authenticité.* »

C'est une opinion semblable qu'un autre critique d'art, M. Abel Faure, vient de soutenir dans le *Progrès de l'Allier* du 2 sept. 1931, à propos du Salon des Artistes Bourbonnais :

Et, pour terminer, je déclare que je m'en voudrais si je n'exprimais pas ici l'admiration que j'ai éprouvée à la vue de deux chefs-d'œuvre incontestables que j'ai pu contempler, tout à mon aise, chez le docteur Morlet, à Vichy. Je ne sors pas de mon rôle

de critique d'art, en les citant dans le « Progrès de l'Allier », puisqu'il s'agit d'œuvres, conçues et exécutées dans notre région par un de nos lointains ancêtres. Ce sont deux dessins gravés, l'un sur un galet, l'autre sur un os. L'un représente un renne, l'autre une panthère.

Le critique Jacques-Emile Blanche a dit, en parlant d'eux, qu'il ne voyait que deux artistes à notre époque, capables d'atteindre un tel degré d'expression : Picasso et Bourdelle. Des deux, je retiens Bourdelle. Or, comme Bourdelle n'est plus, je ne crains pas d'affirmer que je ne connais, à l'heure actuelle, aucun artiste animalier susceptible de reproduire avec autant d'exactitude les grandes lignes de l'ensemble et de rendre chaque détail avec autant de vérité. Je devrais m'étendre longuement sur un pareil sujet, mais la place me manque. Je trouverai bien le temps, un jour, de consacrer un article à quelques chefs-d'œuvre glozéliens. On n'ignore pas que certains savants français les ont attribués, pêle-mêle, avec toutes les autres découvertes de Glozel, à un modeste villageois qui vit, de nos jours. Ce qui prouve bien qu'un âne savant, avec diplômes et situation officielle, est plus dangereux pour la science qu'un simple Aliboron pris au naturel.

M. Charles de Saint-Cyr, directeur de la *Semaine à Paris*, donnait, après une visite à Glozel, son opinion d'une façon non moins catégorique (10 janv. 1930) :

Il y a dans les œuvres qui se trouvent réunies là un inouï don de vie. Outre, quelle maîtrise! Considérez ce dessin d'un seul trait, cette incision merveilleuse de décision dans la pierre basaltique qui est si dure. Un Picasso lui-même devant sa feuille blanche n'y parviendrait pas. En sorte que le petit Fradin, artiste et savant, pourrait cueillir au jardin de la science et l'art la double fleur que cueillit Vinci aux jours de la Renaissance.

POÉTIQUE

Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, 1925, Gab. Beauchesne (*fin*) (1). Marcel Jousse : Etudes sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*. I. Genre de la Maxime, 1930, Spes. — Frédéric-Lefèvre : *Marcel Jousse, Une nouvelle psychologie du langage*, Librairie de France, les Cahiers d'Occident (nº 10) 1927. — Henriette Lasbordes : *La création poétique*, 1929, Honoré Champion. — A. Le Dû : *Le Rythme dans la prose de Victor Hugo* (de 1818 à 1831). — A. Le Dû : *Les Rythmes dans l'alexandrin de Victor Hugo* (de 1815 à 1856), 1929, Hachette.

Nous voici arrivés à la partie capitale de l'exposé critique

(1) Voir *Mercure* des 1er novembre 1929; 15 janvier, 1er avril, 15 août 1930; 15 février 1931.

que nous avons dû entreprendre des études de **Marcel Jousse**, pour que « la poétique » française pût recueillir de ces études les meilleurs fruits, au lieu d'en subir des dommages certains. Les lecteurs inattentifs ou prévenus auraient sans doute demandé à suivre un chemin moins long. Mais ceux qui ne se contentent point d'à peu près savent qu'en ces matières on ne coupe pas à travers champs. La route est un bon guide, que commandent, plutôt qu'ils soient par elle supprimés, les moindres incidents du terrain.

Lors de notre dernière analyse, il a été annoncé que l'auteur se préoccupait de trouver chez les poètes de style écrit des preuves de cette régularisation automatique dont une intensité uniforme scanderait les mouvements spontanés de style oral. Nous allons voir maintenant comment il établit ces exemples et comment il les adapte aux dispositions prises pour rythmer les Récitatifs hébraïques et araméens.

Certes elles sont bien conformes aux balancements assez étendus, peu serrés, sans fragmentation par les petits éléments rythmiques qui, malgré leur extension, les composent. Qu'on se souvienne : le geste verbo-moteur est un mouvement aux phases liées entre elles sans coupures possibles. Il rassemble en un tout les trois éléments de la pensée, concept, relation, objet; puis, de l'état laryngo-buccal, il passe grammaticalement à la proposition par le sujet, le verbe et l'attribut, et la proposition, demeurée gestuelle en son essence, détermine rythmiquement et idéalement le vers.

C'est pourtant l'auteur du *Style oral* qui, voulant renforcer ses exemples de comparaisons fournies par des mètres littéraires anciens et modernes, fait ressortir en bosse les petits éléments du vers au détriment de son unité gestuelle et de ses relations indivisibles. Ainsi des « schèmes rythmiques » ramenés à des identités aussi rigoureuses que dans ces deux alexandrins en anapestes de Lamartine, cités comme des modèles d'automatisme inconscient,

On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts,

rétrécissent encore le mécanisme balancé des Récitatifs tels que le P. Jousse les a découpés de la Bible ou du Talmud.

Que dire lorsque ces égalités en relief, proches, courtes et ramassées sont mises au premier plan de l'art poétique contemporain, et que pour les obtenir on procède, comme M. Frédéric Lefèvre, à des redécoupages des dispositions choisies par les poètes? Ils sont nécessaires aux besoins de l'analyse; ils sont indispensables lorsqu'on veut confondre les vaines apparences d'un mètre graphique pour en tirer les véritables rythmes que masquent les alignements et l'écriture; ils portent entièrement à faux lorsqu'ils réduisent la souple chair rythmique, son modelé, sa liberté en de secs tendons, stricts et uniformes.

Même avec nos plus anciens vers au didactisme épique, et précisément pour cela aux éléments bien tranchés de leur carrure, comme dans *La Chanson de Roland,* leur unité totale cependant est évidente, accentuée qu'elle est encore à la rime par la fin du sens. Dissocier nos vieux décasyllabes ainsi,

Carles li reis
notre emperere magnes,
Sel anz tuz plains
ad estet en Espaigne :

Blancandrins fut
des plus saives paiens;
De vasselage
fut asez chevaler,

est une faute à la fois contre le geste propositionnel d'une seule venue qui constitue le vers et contre la figure réelle de son rythme entier, l'accentuation secondaire de la quatrième syllabe devant être absorbée par la principale de la dizième. Or ces ocupes impératives forceraient à les rendre égales dans une intensité plus grande.

Si ces découpages déforment des mesures aussi nettes que notre vieux décasyllabe, ils entraîneraient des déformations autrement graves à travers les rythmes flottants ou larges de certaines compositions d'aujourd'hui, — par exemple ceux des versets de Paul Claudel.

On connaît leur puissance dynamique. Elle ne procède point par coups de syllabes comptées une à une, ou même par accents percutés de groupes verbaux; les syllabes sont brassées par masses plus ou moins longues d'un seul tenant, flux torrentiel que le sens accentué brise, divise de place en

place comme des roches. Plus ou moins de roches, c'est-à-dire d'arrêts ou de suspensions non par mots, mais par bouillonnements de mots, et plus ou moins espacés. Cela file, soudain se bute, bondit, écume. Deux sortes de versets, non rimés et rimés ou assonancés par couples, même par strophes; types : l'ode *Les Muses* et *Processionnal.* La première sorte est très supérieure aux autres, alors que le gong de la rime, quand le poème est un peu long (en général ils le sont trop) finit par halluciner de ses éclats toujours fortement sonnants sur le sens et à des intervalles métriques qui paraissent bientôt aussi mécaniquement scandés que des alexandrins primitifs. En tout cas, dans n'importe quel genre de verset, les masses verbales emportées le sont par flots propositionnels d'où se détache parfois l'expression figurative culminante. Rien de plus conforme, par conséquent, aux procédés instinctifs, physiologiques du style oral, enrichis en outre par la supériorité de l'art sur la simple utilité, et d'un art qui se refuse aux artifices.

O mon âme impatiente! nous n'établirons aucun chantier [...], dit le poète.

O mon âme, il ne faut concerter aucun plan! ô mon âme sauvage, il nous faut tenir libres et prêts [...].

Que mon vers ne soit rien d'esclave! [...]

O grammairien dans mes vers! ne cherche point le chemin, cherche le centre! [...]

Que je sois une note en travail! que je sois anéanti dans mon mouvement! (rien que la petite pression de la main pour gouverner). (*Les Muses*).

Or d'après les suggestions de Marcel Jousse, que va chercher M. Frédéric Lefèvre à travers des versets analogués? Voici par exemple ceux-ci :

J'ai dit les Nymphes nourricières; celles qui ne parlent point et qui ne se font point voir; j'ai dit les Muses respiratrices, et maintenant je dirai les Muses inspirées.

Car le poëte pareil à un instrument où l'on souffle

Entre sa cervelle et ses narines pour une conception pareille à l'acide conscience de l'odeur

N'ouvre pas autrement que le petit oiseau son âme,

Quand prêt à chanter de tout son corps il s'emplit d'air jusqu'à l'intérieur de tous ses os!

M. Frédéric Lefèvre s'imagine légitime et valable de donner au premier verset les dispositions typographiques suivantes :

J'ai dit les Nymphes nourricières
celles qui ne parlent point
et qui ne se font point voir;
J'ai dit les Muses respiratrices,
et maintenant je dirai les Muses inspirées.

Il croit ainsi en assimiler mieux les éléments aux « schèmes rythmiques », en « parallélisme » et « répétition », du style oral; en réalité, il les ramène au rudiment utilitaire de ses origines, il restreint le souffle pour le symétriser par des arrêts plus marqués, et ces arrêts détruisent le large mouvement du verset où la ponctuation des gestes propositionnels suffit à les rendre distincts. Appliqué à l'expression esthétique, la représentative par excellence, le dynamisme musculaire a bien d'autres ressources que ces matrices de la mémoire. Singulière contradiction d'ailleurs que d'avoir défendu l'élasticité de ces moules contre la fausse métrisation syllabique dont certains voulaient la raidir et que d'enfermer dans leurs limites la libre extension des modernes! Entre les poètes de sa génération, Claudel est le plus accusé des musculaires : il colle son rytfme au plus près de l'élan articulatoire, et à la force, à la violence même presque paysanne de sa détente, il sacrifie les détails musicaux des auditifs. Mais cet élan propre à son dynamisme individuel n'a nul besoin de s'emboîter sur un type fixe ou connu, surtout restreint.

Cette réduction pourtant aux moyens pauvres est recherchée par M. Frédéric Lefèvre jusque chez les prosateurs. Ils ne seraient assurés des bases psychophysiologiques vraiment vivantes du langage qu'autant que leurs phrases décalqueraient, propositions par propositions simples, les Balancements verbo-moteurs des peuples oraux à leur stade primitif. Seul, le « style manuel » de la phrase courte et à reprises imbriquées mimerait heureusement l'objet. Participant de l'expression naturelle populaire, le style ainsi du romancier

Ramuz devrait nous servir de modèle. Mais M. Lefèvre oublie d'en distinguer l'imagerie concrète du vocabulaire, qui est une chose, et le mouvement de la phrase, qui en est une autre. Il est entendu que romanciers et poètes ne sauraient trop réagir contre un agencement purement abstrait de grammairien; dans l'ordre descriptif, le groupement verbal ramené en un geste bref et direct, avec le moins de petits mots conjonctifs possibles, donne des successions indispensables au mouvement expressif à concrétiser dans la force. Encore ne faut-il pas confondre cette brièveté directe avec sa symétrie, et c'est une symétrie, analogue aux pires des conventions écrites, inhérentes aux « clichés » du style oral que reconstituent, dans la prose comme dans les vers, ces gestes propositionnels, de mesure à peu près égale, indéfiniment répétés. Avec la typographie ordinaire de la prose, l'effet mécanique de leur symétrisation disparaît en partie sous une coulée continue. Ce qui n'empêche que si une page de Ramuz est savoureuse, deux pages deviennent agaçantes et trois pages ne sont guère tolérables. Mais avec les découpures que, d'après la méthode du P. Jousse, voudrait pratiquer M. Frédéric Lefèvre, toute expressivité même serait perdue, ces pages deviendraient proprement exaspérantes par la monotone répétition de leurs clichés dynamiques. Qu'on en juge :

Le vent prenait les paroles sur sa bouche,
comme il prend la graine en haut de la plante.
Quelquefois on ne comprenait plus,
mais déjà de nouvelles paroles venaient...

. . . .

Ils avaient commencé à faire connaissance;
ils allaient en visite les uns chez les autres,
ils se racontaient les uns aux autres leur histoire.
Les jeunes allaient avec les jeunes,
les vieux avec les vieux...

Des citations par segments analogues sur deux cents pages permettraient-elles de trouver légitimes les commentaires de M. Lefèvre? Il y voit le triomphe de la « spontanéité » et de « l'expression intuitive toute personnelle » dans la « nudité d'une notation » où n'entrerait rien de « chiqué ». Quel sin-

gulier abus de mots! Comme si on ne faisait pas aussi bien « chiqué » en faisant « nu »! Et comme si, pour « entrer dans une attitude mentale socialisée », il fallait restreindre l'expression originale spontanée, intuitive, vivante à des réitérations sans fin de réflexes automatiques à peu près d'une commune mesure! La vérité est qu'on instaurerait ainsi, à la place de nos procédés écrits habituels de rhétorique, un procédé d'origine orale physiologique. Et qui dit « procédé » en art dit mort. On retomberait de Charybde en Scylla. On induirait à prendre pour des moyens d'art de simples moyens de pédagogie.

Aussi bien peut-on trouver la cause première de ces confusions dans les séparations et dans la succession trop absolues établies par Marcel Jousse entre le *style manuel*, le *style oral* et le *style écrit*. Que le geste ait précédé la parole, comme il la précède toujours en l'accompagnant, et que d'apparence, la parole en se développant puisse constituer une forme indépendante, qu'ensuite l'écriture nous ait assuré un langage à part permettant de se passer de la parole et du geste, cela ne prête pas à contestation. Mais cela n'implique pas non plus, à considérer le fond des choses, que, dès le début de l'expression humaine transmissible, geste, parole, écriture, ne furent point de leur nature même, simultanés. Comment le réflexe du sujet devant l'objet incorporant l'expression dans le geste total de l'être, les muscles laryngobuccaux du primitif n'auraient-ils point explosé avec les autres, et cette explosion déterminé une émission sonore? Cette émission acquise, la parole était créée, elle participait à la mimique. Et la mimique qu'était-elle, si déjà une écriture, l'inscription peu à peu schématisée naissant sous sa projection même? Telle simultanéité existe à plus forte raison dans le style écrit perfectionné de l'occident moderne, puisqu'il présuppose l'oral et le manuel, la connaissance, le sentiment conscient de la parole et du geste. Rien n'est plus oral, rien n'est plus gestuel, mais avec toutes les ressources de l'art que le style de nos grands prosateurs, ceux qui, à l'opposé de l'abstraction graphique et des clichés de la rhétorique ou de la grammaire, sont tout mouvement et harmonie extériorisés de

leur être profond. Par la mise en marche de son *gueuloir*, Flaubert n'avait pas d'autre but que d'éprouver la justesse et la puissance physiologique prenante et « orale » de ses phrases. Les quatre grands maîtres de l'expression créatrice dans la prose française, qui sont Chateaubriand et Michelet, Pascal et Bossuet, nous offrent des modèles de gestualité et d'oralité qui montrent toute la rusticité inférieure des « schémas » obstinément martelés, *voulus* par le romancier Ramuz.

Mais on s'ingénie à prendre cette rusticité même pour l'idéal vivant qu'il faudrait approcher, parce qu'il serait à base psycho-physiologique vraiment naturelle, et l'on en arrive à proposer des exemples de ce genre, où toutes les réitérations, tous les « emboîtements », possibles de vocables, de sens et de mouvements sont conjugués de façon à former des stéréotypes d'une carrure, d'une raideur, d'une ossification implacables :

> *Vous qui savez ranger, diligente lingère,*
> *et compter les* trousseaux *aux* rayons *de l'armoire;*
> *Vous qui savez ranger, docile* ménagère
> *et compter les* arceaux *au* temple *de mémoire;*
>
> *Vous qui savez ranger, diligente lingère,*
> *et compter les* bonheurs *aux* temples *de l'armoire;*
> *Vous qui savez ranger, docile* messagère,
> *et compter les* honneurs *aux* rayons *de mémoire;*
>
> *Vous qui savez ranger, diligente lingère,*
> *et compter le* beau linge *aux* rayons *de l'armoire;*
> *Vous qui savez ranger, docile* messagère,
> *et compter les* beaux jours *aux rayons de* mémoire...

Telles sont les formules, où l'on a reconnu Péguy et le piétinement de son rythme ferré, que M. Frédéric Lefèvre nous présente comme réalisant le mieux les principes et les expériences de Marcel Jousse. Voilà ce qui lui a fait enfin comprendre le « mécanisme psycho-physiologique *spontané* » et comment « le *schéma* musculaire du premier Récitatif monté dans les muscles laryngo-buccaux, les autres Récitatifs viennent successivement s'y jouer avec des variantes verbales souvent insignifiantes ». Et il s'écrie encore, au comble de

l'enthousiasme : « Naïve et jaillissante Récitation d'Eve! Fatras de répétitions, diront certains. Non pas, mais retour à la vie, à la nature profonde du « composé humain » qui, précisément parce qu'il est corps en même temps qu'esprit, retombe toujours d'instinct dans les grands balancements simples de la spontanéité retrouvée ».

Il est impossible d'accepter une interprétation aussi contraire à l'évidence et à la création continue de l'art. Et même, en se plaçant au point de vue strict du P. Jousse, à l'origine de l'expression orale spontanée, les « balancements » du «schéma musculaire » n'ont aucunement cette lourdeur rigide, cette pesante symétrie. Si quelques-uns des Récitatifs didactiques des Rabbis s'y apparentent, une ou deux strophes de forgerons leur suffisent, ils n'ahanent point pendant des heures à faire retomber d'un même mouvement un marteau écrasant. Puis dès qu'on se trouve en présence d'improvisations poétiques, d'un chant véritable, qu'il soit hébraïque, malgache ou touareg, les balancements prennent une aisance, une liberté qu'on peut dire alors vraiment vives, sans rien de comparable à la persistance d'efforts aussi grossièrement volontaires.

D'ailleurs, l'énorme procédé de Péguy en général, dans *Eve* notamment dont nos citations sont tirées, se rattache beaucoup plus à la composition *oratoire* qu'à la composition *poétique*. Le développement rhétoricien est visible, et non le « jaillissement rythmique et musical que M. Lefèvre se plaît à y découvrir ».

Que dire, lorsque après avoir démonté exactement le mécanisme psychophysiologique de l'expression orale, il en trouve des applications chez des graphistes par excellence comme M. Paul Valéry! On sait que M. Paul Valéry a complètement séparé l' « écriture » de ses origines motrices et d'une représentation phonétique consciente. *Ecrire* est pour lui uniquement une opération livresque, une logique de l'esprit, détachée de toute forme physiologique spéciale. Le pur scriptif est bien obligé quand même de transcrire un langage, et, du même coup, les phénomènes de parallélisme articulatoire qui l'ont constitué. De là, les allitérations et assonances que ne peut éviter aucun écrivain, car à des degrés divers, elles font partie

de toute structure expressive en n'importe quelle langue. Mais au lieu de les rechercher, même de les accepter, l'ancienne rhétorique française les pourchassait de ligne en ligne dans la prose, et dans les vers les isolait en les concentrant à la rime. L'auteur du *Cimetière marin,* ce poème dont la forme est une des plus mal réussie qui soit, est un fidèle visible de cette abstraite discipline, toutefois à travers la langue romantique, plus spécialement parnassienne, telle qu'il la reçut de Mallarmé. Il s'ensuit que les balancements harmoniques correspondant aux mouvements, dont M. Lefèvre veut que M. Valéry ait usé esthétiquement dans la manière instinctive du style oral, ne s'y rapportent en rien. Ou ils ne tiennent qu'à la contexture du langage même, indépendante de tout art, où ils ne sont que des copies graphiques, tout extérieures, partant artificielles, sans valeur créatrice, des homophonies trop éclatantes, trop imitatives, et de pure forme qu'emploient les poètes en particulier du « parnasse ». C'est à ces dernières qu'il faut rapporter des vers allitérés et assonancés, jusqu'à la rime doublement riche, comme ceux-ci :

La splendeur de l'azur ai*gui*se
Cette *gui*vre qui me dé*gui*se...

De les monter en épingles, M. Lefèvre n'a pas vu que les balancements de leurs harmonies sont assez vains, de médiocre nécessité. C'est de la grosse décoration. Elle entraîne souvent les pires cacophonies. La matérialité ou l'intellectualité de son art les rend chez M. Paul Valéry nombreuses. On voit trop bien qu'il ne se confie qu'à son œil, qu'il ne suit que sa plume et, par elle, l'alignement des mots dont il entend peu les sons. Quand il écrit :

La scintillation sereine sème...

ou

Il se fit Celui qui dissipe
En conséquences son principe...

peut-on ne pas remarquer des hasards aussi malencontreux?

D'un autre côté :

C'est là mon fort, c'est là mon fin,

est une allitération linguistique naturelle, ainsi qu'à chaque instant il s'en produit entre les mots comme dans le mot même (*murmure, forfait*). Les proverbes de toutes les langues la rendent particulièrement significative; et dans les vers de tous les poètes on peut en trouver des exemples indépendants d'une valeur d'art spéciale.

Il en est différemment d'un vers de Racine, comme celui-ci, dans *Phèdre,* qui n'a rien d'un simple parallélisme articulatoire ou d'une lourde ornementation :

Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.

L'accord du physique et du psychique en un pareil alexandrin est une merveille. Pourquoi? Parce que, d'abord, l'allitération et l'assonance ne se plaquent pas l'une sur l'autre, l'allitération seule affectant les deux mots principaux (*meurt* et *mal*), qu'elles jouent entre elles séparément pour ne s'unir qu'une seule fois sur « mal », le mot capital dont le sens est le pivot du vers, la seconde *m* d'ailleurs et la quatrième se dissimulant sous une atone (*mes* et *me*); parce qu'ensuite les trois *a* se répondent sur des timbres différents : *l'a* de *bras* est semi-grave, l'*a* de *mal* est une moyenne entre le grave et l'aigu avec une nuance vers le grave, et l'*a* de *cache* est une voyelle aiguë brève (comparer avec l'*a* de *part,* plus aiguë et longue), l'assonance des deux hémistiches opposant les deux timbres les plus tranchés. Enfin l'on n'a pas besoin d'insister sur la nature molle et nasale de l'*m* dont l'abandon — deux fois après un demi-évanouissement de l'*e* — s'alliant à la pleine affirmation d'une sonorité comme l'*a,* en se dérobant l'accuse.

On voit ainsi que du plus grand mouvement au plus petit, harmonique ou rythmique, le summum de l'expression artistique tend à user des balancements par des rapports approchés plutôt que rigoureux; elle n'éveille la symétrie qu'en des limites très flottantes.

§

Cependant les théories de Marcel Jousse mal comprises et mal appliquées renforcent déjà en nombre de thèses nouvelles un principe rythmique fondamental d'une stérilité notoire. L'idéal de toute composition équivaudrait au jeu du

tamtam le plus primitif. Dans un ouvrage excellent sur **La Création poétique,** Mlle Henriette Lasbordes consacre au rythme une partie où l'expression du mouvement est trop souvent identifiée à une similitude exclusive. Elle met sur le même plan un point de départ aussi juste que : « *Le rythme est le mouvement même de l'être...* », et une définition aussi fausse et aussi enfantine que : « On appelle rythme *toute régularité perçue* », ce qui est le propre de n'importe quelle mesure mécanique, indépendante d'une valeur expressive personnelle, laquelle est une condition évidente de l'« être » en mouvement. Il est vrai que ce mouvement est pour l'auteur comme la « *respiration* intérieure du poème », assimilée aux balancements cosmiques et à n'importe quels phénomènes périodiques de la nature. C'est par ces comparaisons courantes qu'on nous ramène toujours au *tamtam* et à un automatisme destructeur de toute richesse, de toute finesse, de toute individualité, inhérente à ce qui est véritablement rythme humain à travers l'individu, la sensibilité infinie de sa perception, la variété psychophysiologique de ses moyens de transmission. Pour le « créateur » du reste, poète, artiste, il s'agit beaucoup plus d'imposer son mouvement que d'en adopter un de communication facile. Comment pourrait-il répondre aux appels informulés des êtres », s'il devait toujours revenir, pour ne rien perdre des sources naturelles et profondes de l'expression, aux procédés les plus sommaires de « l'émotion primitive » ? Après avoir cité du chapitre sur *Le sentiment esthétique,* par M. A. Delacroix, dans le *Traité de Psychologie* de M. Georges Dumas, cette phrase : « *Le rythme poétique dépend essentiellement du mouvement de la pensée et de l'émotion* », — constatation dont on ne saurait trop sans cesse éclairer l'évidence —, Mlle Henriette Lasbordes rapporte à ce rythme vivant tenant à une vie « essentiellement » particulière, les « schèmes rythmiques » et les stéréotypes avant tout mnémotechniques et didactiques de Marcel Jousse. La confusion est criante. Elle ne l'est pas moins si l'on veut que le rythme obéisse toujours à une périodicité d'intervalles égaux entre eux, parce qu'il est fondé sur le principe du retour, de la reconnaissance d'un élément initial. L'art consiste précisément à ce

que cette égalité n'apparaisse que pour disparaître, à ce que la reconnaissance ne soit pas un obstacle à la surprise. Ses « raffinements » ne sont des « déviations » que s'ils sont artificiels, tout extérieurs, non accordés à l'élément substantiel et spontané de l'émotion originale, quel que soit même le cadre qui peut lui être imposé. Un vers alexandrin peut être ainsi préétabli, exiger d'avance toute soumission, mais il sera mis alors à sa place en tant que rythme organique, et il n'y perdra point nécessairement la liberté de ses mouvements intérieurs, l'exacte valeur de ses syllabes réelles, il ne sera pas un simple claque historique, scriptif et stéréotypé. Ni le compte visuel des syllabes, ni leur numérisme par groupes de 2, 3, 4, 6, ni l'égalité dans leur accentuation, ni la répétition de l'ensemble dans un second vers et bien que chacun de ces modes rentre dans sa formation possible, ne constituent une condition *sine qua non* de l'alexandrin. D'autres figures du rythme peuvent s'emparer de son nombre douze sans le découper par symétries d'unités, pourvu qu'on ait la sensation d'une certaine proportion entre ses parties. Tel est le mot juste; il n'implique, même dans un cadre strict, aucune marche régulière : le rythme est *proportion,* voilà tout, jusqu'à une limite moins nette que sentie, indéfinissable. Ainsi de n'importe quel vers ou patron métrique.

Mais on veut à toute force qu'un poète ou qu'un prosateur ait d'autant plus le sens du rythme que son vers ou sa phrase met en relief des groupements de sens, de sons, de mouvements, de segments grammaticaux par deux et par trois. Deux thèses, en particulier, admirables d'ailleurs pour le fouillé de l'analyse et la richesse des documents, ont illustré ces dernières années cette appauvrissante conception de la matière rythmique. **Le Rythme dans la prose de Victor Hugo (de 1818 à 1831)** et **Les Rythmes dans l'alexandrin de Victor Hugo de 1815 à 1856** par A. Le Dû sont deux études indispensables à qui veut entrer dans la technique du grand poète. Ce sont de parfaits édifices de science et de conscience; on est loin en y pénétrant, des échafaudages de simples verbalismes que M. Pius Servien s'imagine être des constructions véritables; l'art de Victor Hugo, ou

du moins sa façade, est remarquablement dressé par l'auteur en plein relief de son élément fondamental : la répétition surtout ternaire. Or cette triade, toujours reprise sous tant de formes, qui donne au style du poète tant de puissance, mais trop souvent dans une si éclatante monotonie, notre critique ne manque pas de l'appuyer en passant, sur les balancements démontrés par le P. Jousse à l'origine du style oral, c'est-à-dire sur les moyens les plus simples de l'expression dans la première force de sa propulsion musculaire, et lorsque ces modes primitifs sont devenus peu à peu des procédés de transmission collective. Cependant, du moment que M. A. Le Dû examinait le « rythme » dans la prose de Hugo et les « rythmes » dans son alexandrin, la triade dominatrice est loin de les révéler dans leur renouvellement continu. La triade est son moule métrique, ou si l'on veut, son accord de base et de résolution. S'il lui a servi à refondre le moule classique plutôt binaire et quaternaire il n'en est pas moins un moule, et en réalité, le poète n'atteint jamais mieux à la création rythmique qu'en s'en échappant, surtout dans des séries d'alexandrins. Dans la prose au contraire, ces redoublement réitérés de symétries en triades enlèvent à la phrase toute diversité, toute adaptation particulière du mouvement au sens. Il n'y a pas à comparer entre les rythmes de prose de Hugo et ceux de Chateaubriand ou de Michelet, prosateurs infiniment supérieurs par l'originalité du mouvement. De sorte que M. A. Le Dû en faisant reposer presque tout le génie rythmique de l' « orateur-poète » sur la « répétition symétrique (1) » le prive, précisément des mouvements merveilleux dont la liberté, en dehors de cette répétition, est dans ses vers la créatrice véritable. Ce sont les jeux de cette liberté qu'il fallait étudier pour mettre en valeur le rythmicien chez qui la « manie » ternaire (notre critique en convient) est devenue un automatisme. Le titre exact des thèses de l'auteur eût dû être : *Le rôle de l'automatisme mécanique dans la rythmique de Victor Hugo.*

(1) Termes du titre intérieur de la seconde thèse : *La répétition symétrique dans l'alexandrin de Victor Hugo,* la thèse principale ayant eu pour titre : *Le groupement ternaire dans la prose de Victor Hugo, romancier* (1818-1831), précisions qui valaient beaucoup mieux que « le rythme » ou « les rythmes » dans... etc.

Quoi qu'il en soit, il ne pouvait pas mieux renforcer la preuve que maintes œuvres rendent évidente de la persistance dans notre art poétique d'un rythme de *tamtam* dont l'art musical tend chaque jour à se délivrer, quand il n'y revient point par imitation d'un exotisme barbare. Encore cette imitation nous enseigne-t-elle que le rythme ne doit pas obstinément dépendre des nombres deux et trois, ni même d'un nombre rigoureusement arrêté, tandis que sous l'influence des démonstrations de Marcel Jousse, on sortirait de moins en moins le rythme des parallélismes binaires et ternaires.

§

Au bout de ces analyses, la conclusion qui s'impose tiendra en peu de mots. Les bases naturelles scientifiques, spécialement psychophysiologiques, qui sont substituées de plus en plus aux bases conventionnelles, purement livresques ou numériques, dans la connaissance et la pratique des arts ne doivent pas être faussées ni diminuées par l'esprit de système. Cet esprit les rendrait dépendantes d'une convention aussi étroite que celle dont on a éprouvé l'insuffisance et l'artifice. Le rythme, en étant de tous les éléments dont se compose une œuvre d'art celui qui la sépare le moins de la vie universelle, est celui aussi qui la lie le plus intimement à la vie propre de l'homme, et d'un homme, son créateur. Il s'ensuit qu'avec des attaches communes autre chose est la rigueur du périodisme rythmique dans les phénomènes physiques généraux, autre chose est la marge expressive d'un périodisme analogue à travers les mouvements de l'être humain, surtout transcrits, exaltés par l'art. Dans ces transcriptions même, il y a lieu de ne pas confondre ce qui participe du collectif et ce qui relève de l'individuel, la marge en ce dernier cas sera plus grande. Mais dans le premier cas, notamment en pédagogie esthétique, la nature du rythme vivant commande autant que dans le second de redouter toute symétrie. Au Congrès du Rythme tenu à Genève en 1926, plus d'un membre insista sur le danger de soumettre l'enfant à des disciplines d'ensemble trop continues de ces mouvements égaux monotones qu'on prend d'habitude pour le summum de

la gymnastique rythmique. Après la régularisation automatique nécessaire aux premiers exercices d'assouplissement, elles lui font perdre, en se prolongeant, un large et personnel sentiment du rythme conforme à sa nature. Lorsqu'il s'agit de création d'art, la mécanisation d'un périodisme absolu est autrement périlleuse. C'est ce que, plus que les autres artistes, les poètes ne comprennent pas en se refusant aux rythmes organiques spontanés dans une soumission aveugle à des rythmes historiques stéréotypés. Encore ces formes sont-elles très souvent inexistantes, parce que syllabiques ou non, composées sur le papier, uniquement pour l'œil.

Par les stéréotypes des balancements gestuels, point de départ incontestable des gestes vocaux et verbaux, le P. Jousse ne s'est pas maintenu malheureusement en dehors de l'art; et en les suivant dans les styles premiers de l'expression orale, il a de même commis l'erreur de vouloir ramener à cet automatisme les formes les plus vivantes du vers. Nous avons démontré combien cette erreur était d'abord contraire à la nature même du rythme psychophysiologique pris en soi, lequel est une libération, pour l'expression particulière, des mécanismes originels, puis combien cet automatisme physiologique ne serait pas moins funeste à la création du poème que l'automatisme graphique.

Mais qu'on ne s'y trompe point : mon admiration pour les travaux du P. Jousse, ma confiance dans les fondements de sa science restent entières. Je ne m'associe en rien aux impertinences contradictoires, parues ici même, d'un érudit dont l'humeur quinteuse est connue (2). Mes critiques sont des querelles d'ami. La portée des études de Marcel Jousse ne lui vient pas de la simple remise en pleine lumière des formes rythmiques dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ni même de la manière dont il décompose les procédés mnémotechniques de l'expression orale naturelle et spontanée,

(2) *Mercure* du 1er avril 1931 : — Paul Vulliaud, *Le style des Evangiles et les théories du Père Jousse.* — L'auteur, hébraïsant distingué, spécialiste d'études sur la Kabbale, est le type de ces érudits qui, à l'inverse de Marcel Jousse, ne sortent pas des livres et dédaignent pour leurs abstractions le contrôle du réel. Par exemple, dans l'étude du *langage*, la « grammaire » pour eux, compte seule, tandis que, pour celui qui a le sens du concret, elle est un recueil de paradigmes plus ou moins arbitraires ou artificiels, lorsque ne les justifient pas les applications de *l'homme vivant*. N'importe quel texte, celui des Evangiles

mais de la liaison générale qu'il a établie, mieux qu'on n'avait jamais fait, et entre toutes les formes de la parole vivante, non transcrite ou transcrite, et entre ces formes et les conditions de notre organisme. Ses enquêtes confirment les analyses de la phonétique expérimentale qui nous assura les rapports de la phonation, geste nerveux et musculaire, avec l'audition, enregistrement des gestes sonores, audition et phonation commandées l'une par l'autre. Bien qu'à travers notre physiologie la science phonétique en ait montré tout de suite l'essence psychologique, Marcel Jousse a étendu ces rapports, par toutes les données de l'ethnologie, sur un plan plus psychologique encore. Il achève de nous exposer tout ce que nous perdons à ne pas entrer dans la matière vivante du langage si minutieusement et victorieusement explorée par le grand Rousselot. Son tort, nous l'avons vu, ayant été de couper les ponts entre l'art et l'expression originelle spontanée, fut de s'imaginer les reconstruire sur des arches trop étroites: le fleuve poétique est alors moins ouvert que fermé au rythme (*rhéin, couler*) et à son libre passage. Tout est rythme cependant, ou figures de mouvement, dans les phénomènes linguistiques; mais dans l'expression d'art le rythme offre beaucoup plus à notre sensation cette marge infinie dont nous parlions plus haut. Que le P. Jousse ne l'ait pas reconnu, il ne nous ramène pas moins et nous maintient en plein fonctionnement vital. Aux poètes d'en prendre conscience sur le plan esthétique, aux poètes d'en tirer parti pour une technique concrète débarrassée d'abstractions faussement cérébrales, mais sans se laisser emprisonner dans un système qui n'a pas été fait pour eux. Ne l'oublions pas : dans tous les ordres, et plus encore dans ses moyens, l'art est une perpétuelle délivrance.

ROBERT DE SOUZA.

comme un autre, ne peut être expliqué par la grammaire. M. Paul Vulliaud renvoie le P. Jousse à la grammaire hébraïque, et il traite de « révélations empiriques » les expériences des laboratoires de phonétique. On voit bien qu'il n'en connait rien; il y a de quoi sourire. Je suis précisément en train de relever ce qu'on trouve de phonétique hébraïque dans les grammaires, c'est presque aussi enfantin, lorsque ce n'est pas faux, que dans les nôtres pour les sons du français. Les étonnements de M. Paul Vulliaud au sujet de la rythmisation naturelle et originelle du langage, puis du départ à faire entre la langue littéraire et le parler vivant montrent qu'il veut tout ignorer des conditions premières, psychologiques et physiologiques, de toute langue.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Du nouveau sur « A rebours ». — Le personnage de Des Esseintes semble, de prime abord, plutôt complexe. A la réflexion, cependant, on s'aperçoit qu'il peut se ramener à quelques traits assez simples. En somme, le héros d'*A rebours* est tout simplement un fêtard que les circonstances contraignent à s'assagir. Il est vrai que ce n'est pas un fêtard ordinaire. C'est un aristocrate, dernier descendant d'une illustre famille, riche, intelligent, cultivé, mais chargé d'une lourde hérédité, — que des excès de tout genre ont usé précocement et conduit à la névrose, tout en l'amenant au bord de la ruine. Son épuisement physique lui interdit désormais la recherche des plaisirs sensuels et ne lui permet plus que les voluptés intellectuelles. Sa névrose, jointe à l'expérience résultant d'une observation clairvoyante, a engendré chez lui une misanthropie aiguë qui s'aggrave d'un dégoût de la nature allant jusqu'à l'horreur de la campagne et de la lumière même du jour. Il se retire donc dans une maison isolée de la banlieue parisienne pour y vivre dans une solitude absolue, au milieu d'œuvres d'art et de livres choisis, faisant de la nuit le jour et soucieux seulement de passer agréablement son temps sans imposer la moindre fatigue à son organisme débilité. Tout autour de lui est donc artificiel et ses jouissances elles-mêmes le sont, puisque celles de l'imagination lui restent seules possibles. Cette existence, véritable cure de solitude et de silence, le charme d'abord, mais bientôt l'isolement trop prolongé, le manque d'air et d'exercice, la surexcitation permanente des facultés imaginatives aggravent sa névrose, et se sentant gravement menacé, il se résigne à rentrer dans le tourbillon du monde, afin d'y poursuivre sa cure dans de meilleures conditions d'hygiène.

On est frappé tout d'abord de la place considérable occupée dans cette histoire si simple par la physiologie du personnage, et par le souci constant de l'auteur de rattacher tous les états d'âme de son héros aux perturbations de son organisme. On aperçoit là le chaînon solide qui rattache ce livre aux ouvrages naturalistes de Huysmans et à l'école de Médan tout entière. Mais, à côté, on distingue avec non moins de

netteté des préoccupations esthétiques et religieuses laissant présager les œuvres mystiques qui vont suivre. Quel est le lien qui unit ces deux ordres d'idées si foncièrement différents et permet de passer de l'un à l'autre? C'est la recherche et le goût de l'artificiel, auxquels Des Esseintes se trouve amené par sa déchéance physique et qui est déjà un détachement de la matière, du « réel » humain, à un premier degré. Ce détachement de la matière, renforcé par le réveil religieux concomitant (inconscient d'abord, mais progressif) aboutira naturellement à la conversion catholique et à la vie mystique.

Cette œuvre, à son époque et chez son auteur, apparut profondément originale. Peut-être l'était-elle cependant moins qu'elle ne le paraissait. Baudelaire, en effet, dans sa personne et dans ses œuvres, avait présenté un prototype assez ressemblant de Des Esseintes. On aurait pu retrouver chez lui l'épuisement précoce et provoqué par les excès, la recherche des plaisirs raffinés, le goût de l'artificiel, l'obsession religieuse. En ajoutant à ses excentricités de goûts celles du contemporain Robert de Montesquiou-Fezensac, qui apportait en plus la notion de noblesse et celle de richesse, on obtenait une notable partie du personnage, et Huysmans lui-même fournissait le reste.

Mais la trame même du roman, — cette conception d'un être profondément artiste se retirant à la fois loin de l'humanité et de la nature sous la poussée de la misanthropie, pour y vivre au milieu des œuvres de l'art (de l'artificiel, par conséquent) et finalement impuissant à supporter cet isolement superbe, — cette idée était-elle véritablement personnelle à Huysmans?

Il ne le semble pas. Il est probable, au contraire, que Huysmans en a trouvé les éléments chez des écrivains antérieurs et chez un grand personnage contemporain, — qui n'était pas le comte de Montesquiou.

Observons d'abord que la donnée fondamentale de *A Rebours*, telle que nous venons de la définir, est exactement la même que celle de l'admirable poème de Tennyson qui a pour titre le *Palais d'Art* et qui parut pour la première fois dans l'hiver de 1832.

Ici, en effet, nous ne trouvons également qu'un seul personnage, un aristocratique rêveur, uniquement épris d'art, qui, plein de dégoût pour les hommes et la nature même, se bâtit, au sommet d'un roc inaccessible, une spacieuse demeure où il vivra seul, au milieu des chefs-d'œuvre; mais, pas plus que Des Esseintes, il ne peut supporter longtemps cette orgueilleuse solitude et se trouve contraint de redescendre parmi ses frères pour jouir, travailler ou souffrir avec eux.

Sans doute, il existe entre les deux œuvres des différences importantes; c'est d'abord, dans *A Rebours,* tout le côté physiologique et pervers, héritage combiné de Baudelaire et de l'école de Médan; c'est chez Esseintes, l'égoïsme du mobile qui le pousse à retourner parmi les hommes, au lieu du généreux remords qui tourmente l'Esthète de Tennyson.

Mais il convient aussi de remarquer que la ressemblance de la donnée fondamentale dans les deux œuvres est encore accentuée par des similitudes de détail. Ainsi, l'Esthète, désireux de répondre au besoin de variété inhérent à la nature humaine, a soin de disposer, dans son vaste ermitage, un grand nombre de salles différentes décorées de façon à pouvoir répondre à chacune des dispositions de son âme :

> Full of great rooms and small the palace stood,
> All various, each a perfect whole
> From living Nature, fit for every mood
> And change of my still soul (1)...

Des Esseintes, de même, n'oublie pas de ménager, autour de son vaste salon, des retraits meublés et drapés de manières différentes pour fournir à chacun de ses états d'âme des cadres adéquats (2). Tout en se retirant du monde, Des Esseintes, épris d'artificiel, prend soin d'en imiter certains aspects : la salle à manger reproduit l'entrepont d'un navire et l'aquarium de sa fenêtre les profondeurs marines. De même,

(1) *Poems of Tennyson*, Oxford University Press, p. 75, vers 57-60.

(2) ...Des Esseintes avait aussi créé des ameublements fastueusement étranges, divisant son salon en une série de niches, diversement tapissées et pouvant se relier par une subtile analogie, par un vague accord de teintes joyeuses ou sombres, délicates ou barbares, au caractère des œuvres latines et françaises qu'il aimait. Il s'installait alors dans celle de ces niches dont le décor lui semblait le mieux correspondre à l'essence même de l'ouvrage que son caprice du moment l'amenait à lire » (p. 15).

l'Esthète de Tennyson, qui n'aurait qu'à ouvrir sa fenêtre pour jouir du magnifique spectacle des cieux étoilés, préfère en contempler, aux voûtes de sa grand'salle, l'artistique facsimilé :

> She—when young night divine
> Crown'd dying day with stars,
> Making sweet close of his delicious toils—
> Lit light in wreaths and anadems,
> And pure quintessences of precious oils
> In hollow'd moons of gems,
> To mimic heaven... (Vers 183-189).

Huysmans connaissait-il le *Palais d'Art*? Cette pièce était-elle même traduite en français au moment où il composait *A Rebours?* C'est une question à élucider. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il existe entre les deux œuvres de bien curieuses ressemblances.

Mais rentrons maintenant en France.

Des Esseintes, disions-nous, tient en grande partie de Baudelaire son goût de l'artificiel. Mais, chez Baudelaire lui-même, ce goût était-il spontané? Non, sans doute. Il le tenait, comme beaucoup d'autres choses, de celui qu'il avait toujours proclamé comme son maître, de Théophile Gautier. Aucun, en effet, des grands poètes romantiques, ne fut plus que Gautier l'ennemi de son temps. N'a-t-il pas, à mainte reprise, proclamé que la principale raison qui le poussa à écrire des nouvelles et des romans historiques fut le désir d'échapper à son époque, à son milieu, de fuir vers des pays, des civilisations jugées plus conformes aux postulations de son âme?

Cet état d'esprit, nous le trouvons personnifié dans l'une des plus curieuses créations de Théophile Gautier, *Fortunio,* publié pour la première fois en 1837, sous le titre de *l'Eldorado.*

Fortunio est un richissime prince hindou, que son caprice a amené pour quelque temps à Paris. Il se mêle intensément à la vie de la grande capitale qu'il a voulu connaître jusque dans ses détails, mais, de temps en temps, il éprouve un besoin irrésistible de se retremper dans son Orient natal, et dans la despotique puissance que son rang et sa richesse lui con-

férent là-bas. Aussi a-t-il acquis, en plein cœur de Paris, tout un bloc de maisons borné par quatre rues, dont il a su faire une inviolable retraite. Tout en respectant l'apparence extérieure, il a aménagé le dedans en palais oriental; il y a installé un harem de femmes hindoues et s'y fait servir par des esclaves de son pays dont l'obéissance et le dévouement sont sans limites. Le climat même de l'Inde et ses perspectives y ont été restaurés par ses soins; de merveilleux tableaux lui procurent chaque jour l'illusion du déplacement et du voyage; des dispositifs ingénieux reproduisent pour lui les spectacles naturels :

Fortunio, frileux comme un Indou, pour se composer une atmosphère à sa guise, avait d'abord fait construire une serre immense qui englobait complètement son nid merveilleux. Une voûte de verre lui tenait lieu de ciel; cependant il n'était pas privé de pluie pour cela; quand il désirait changer le beau invariable de son atmosphère de cristal, il commandait une pluie, et il était servi sur-le-champ. D'invisibles tuyaux criblés de trous faisaient grésiller une rosée de perles fines sur les feuilles ouvertes en éventail ou bizarrement découpées de sa forêt vierge. (*Nouvelles*, p. 149).

...Les fenêtres de son salon donnaient sur des dioramas exécutés d'une façon merveilleuse et de l'illusion la plus complète. Aujourd'hui, c'était Naples avec sa mer bleue, son amphithéâtre de maisons blanches, son volcan panaché de flammes, ses îles blondes et fleuries; demain, Venise, les dômes de marbre de San-Georgio, la Dogana ou le palais ducal; ou bien une vue de Suisse, si le seigneur Fortunio se trouvait ce jour-là d'humeur pastorale; le plus souvent, c'étaient des perspectives asiatiques, Bénarès, Madras, Masulipatnam ou tout autre endroit pittoresque (p. 140).

Au milieu du plafond, dans une espèce d'œil-de-bœuf, s'enchâssait un globe de verre rempli d'une eau claire et splendide où sautelaient des poissons bleus à nageoires d'or; leur mouvement perpétuel faisait miroiter la chambre de reflets changeants et prismatiques de l'effet le plus bizarre. (p. 102).

Ne sommes-nous pas ici, en vérité, tout près de Des Esseintes, de sa salle à manger machinée en cabine et de ses voyages imaginaires (3)? Ne s'en rapproche-t-on pas davan-

(3) Comparez *A Rebours* : « Ainsi que ces boîtes du Japon entrent les unes dans les autres, cette pièce était insérée dans une pièce plus grande, qui était la véritable salle à manger bâtie par l'architecte. Celle-ci était percée de deux fenêtres, l'une maintenant invisible... l'autre vi-

tage encore avec le goût de Fortunio pour la nuit et l'éclairage artificiel :

Quoiqu'il fît grand jour partout ailleurs, il était nuit dans le petit salon; car il est du dernier ignoble et tout à fait indigne d'un homme qui fait profession de sensualité élégante de manger autrement qu'aux bougies. (*Nouvelles*, p. 106) (4).

Comme Des Esseintes, il est vrai, Fortunio finit par prendre en dégoût son ersatz oriental. Il repart pour l'Inde, mais non sans lancer à l'Europe et aux artifices où se réfugie son indigence cet adieu railleur où se laisse déjà pressentir l'*Eve future* de Villiers :

Adieu, vieille Europe, qui te crois jeune : tâche d'inventer une machine à vapeur pour confectionner de belles femmes, et trouve un nouveau gaz pour remplacer le soleil. (p. 157) (5).

sible, car elle était placée juste en face du hublot pratiqué dans la boiserie, mais condamnée; en effet, un grand aquarium occupait tout l'espace compris entre ce hublot et cette réelle fenêtre ouverte dans le vrai mur. Le jour traversait donc, pour éclairer la cabine, la croisée, dont les carreaux avaient été remplacés par une glace sans tain, l'eau, et, en dernier lieu, la vitre à demeure du sabord... Quelquefois, dans l'après-midi, lorsque, par hasard, Des Esseintes était réveillé et debout, il faisait manœuvrer le jeu des tuyaux et des conduits qui vidaient l'aquarium et le remplissaient à nouveau d'eau pure, et il y faisait verser des gouttes d'essences colorées, s'offrant, à sa guise ainsi, les tons verts ou saumâtres, opalins ou argentés, qu'ont les véritables rivières, suivant la couleur du ciel, l'ardeur plus ou moins vive du soleil, les menaces plus ou moins accentuées de la pluie, suivant, en un mot, l'état de la saison et de l'atmosphère. Il se figurait alors être dans l'entre-pont d'un brick, et curieusement il contemplait de merveilleux poissons mécaniques, montés comme des pièces d'horlogerie, qui passaient devant la vitre du sabord et s'accrochaient dans de fausses herbes; ou bien, tout en aspirant la senteur du goudron, qu'on insufflait dans la pièce avant qu'il y entrât, il examinait, pendues aux murs, des gravures en couleurs représentant, ainsi que dans les agences des paquebots et des Lloyds, des steamers en route pour Valparaiso et la Plata et des tableaux encadrés sur lesquels étaient inscrits les itinéraires de la ligne du Royal Mail Steam Packet, des compagnies Lopez et Valéry, les frets et les escales des services postaux de l'Atlantique. » (pp. 26-28).

(4) Cp. *A Rebours* : « ...il ne vivait guère que la nuit, pensant qu'on était mieux chez soi, plus seul, et que l'esprit ne s'excitait et ne crépitait réellement qu'au contact voisin de l'ombre; il trouvait aussi une jouissance particulière à se tenir dans une chambre largement éclairée, seule éveillée et debout, au milieu des maisons enténébrées et endormies, une sorte de jouissance où il entrait peut-être une pointe de vanité, une satisfaction toute singulière, que connaissent les travailleurs attardés alors que, soulevant les rideaux des fenêtres, ils s'aperçoivent autour d'eux que tout est éteint, que tout est muet, que tout est mort. » (pp. 17-18).

(5) Il est à remarquer que ce dénouement est déjà en somme celui que Huysmans devait imaginer plus tard pour l'*Eve future* de Villiers, à la place de celui de l'auteur qui ne lui plaisait pas : après quelques mois de vie solitaire auprès de son andréide, lors Ewald, au cours d'une pro-

Sans doute s'agit-il là d'une œuvre déjà ancienne, même si l'on songe à sa réédition dans les *Nouvelles* (1845). Mais les idées de Fortunio n'étaient pas pour cela tombées dans l'oubli. On les avait vues miraculeusement réincarnées par un grand poète méconnu, — à qui, pour une fois, le Destin jaloux avait donné le moyen de réaliser ses rêves (ce qui, malheureusement pour nous, l'empêcha peut-être de les exprimer en formes d'art), — le roi Louis II de Bavière. Catulle Mendès venait précisément, dans son *Roi Vierge* (6), de décrire, enjolivé sans doute et embelli, le fantastique appartement secret que le souverain poète avait aménagé pour y « couver ses rêves », comme dit Gautier.

Rappelons-en les dispositions principales.

C'est d'abord une salle dont le plafond est formé par « un dôme de cristal coloré d'azur et teinté, par endroits, de nuées », avec « une énorme boule d'or » figurant le soleil. Elle représente la clairière d'un bois avec des pelouses de laine semées de pâquerettes en batiste et de muguets de satin, bordée d'arbres à l'écorce peinte en rouge et aux feuilles de soie verte. Des lézards mécaniques et des sauterelles automates glissent ou sautent parmi les herbes fausses. Une brise artificielle agite les feuillages. C'est là que le roi rêve, « dans sa longue robe de lin serrée d'un corselet d'argent, un lambeau de pourpre à l'épaule, un casque aux ailes de cygne éployé sur son front ». Un jeune page « coiffé d'une tête de louveteau où les yeux reluisent encore, habillé d'un cuir fauve et bourru de poils çà et là », exécute ses ordres, et de beaux oiseaux parleurs fabriqués par « un magicien de Nuremberg » célèbrent la gloire qu'il rêve : « Salut, roi Parcival! Bonjour, héros Siegfried (7)! »

De là, à travers une cloison de verdure, on passe dans une

menade dans la campagne, aperçoit la jambe nue d'une fille de ferme; cette simple vue suffit pour lui inspirer l'horreur de l'artificiel et ranimer en lui l'amour de la nature.

(6) Le roman parut en volume en 1881, mais il avait déjà paru en feuilleton en 1879 : « Il parut en feuilleton à l'époque même où paraissaient, en feuilleton aussi, *Les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet (1879). » (Notice préliminaire de l'édition définitive, évidemment inspirée, sinon rédigée par Catulle Mendès lui-même).

(7) On retrouve les oiseaux mécaniques et parlants dans *l'Eve future* de Villiers de l'Isle-Adam (pages 186 à 192 et Appendice, pp. 448-449, (*Mercure*).

seconde salle. Ici, d'un ciel semé de petites étoiles, un clair de lune perpétuel tombe sur l'azur calme d'un lac bordé de roseaux où un beau cygne traîne une nacelle d'or. D'un invisible orchestre émane une musique divine. C'est là que Lisi, la jeune archiduchesse, vient relancer le bel insensible; et, pour repousser l'innocente tentatrice, le Roi vierge déchaîne au milieu du paisible paysage lunaire un orage au grand complet avec éclairs, tonnerre, rafales qui fracassent les roseaux et font chavirer la nacelle.

Plus loin, c'est une troisième chambre destinée à fournir au royal poète un décor en harmonie avec ses pensées quand elles sont tristes et désespérées :

... Sous un ciel très bas et très noir, un vaste chaos de roches l'une l'autre s'escaladant dans une immobile convulsion; et le brouillard rougeâtre qui baignait cet immuable et furieux amoncellement montait, comme des bouffées de bûcher, d'un obscur bâillement pierreux qui avait l'air d'une bouche d'enfer; ...en même temps que des flammes fuligineuses, il venait parfois des profondeurs une rumeur de plaintes et de râles arrachés peut-être par les éternels supplices. (Pages 174-191; 291-297, éd. défin., Fasquelle, 1900).

Assurément, les différences ne manquent pas entre Fortunio, Louis II de Bavière, l'Esthète de Tennyson et Des Esseintes. Les trois premiers ne poursuivent d'autre but que de pouvoir de temps à autre ou de façon permanente s'isoler des hommes en trouvant toujours à leur disposition les aspects de la nature qui leur plaisent. On chercherait en vain chez eux ce dédain, cette haine de la nature caractéristiques de Des Esseintes; à plus forte raison, cette névrose, résultat de l'hérédité et des excès, qui représente une si curieuse concession à la formule naturaliste. Cependant, le point de départ est bien le même : c'est la misanthropie d'abord, qui fait chercher la solitude, et ensuite la tendance à préférer l'imitation de la nature à la nature même, soit parce que cette imitation lui est supérieure, soit simplement parce qu'elle est invariable et toujours soumise à la volonté de l'homme. Huysmans, mûri par le pessimisme, blasé par le naturalisme, n'avait plus qu'à pousser le type jusqu'à ses extrêmes limites.

E. DROUGARD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges **Michon** : ***Clemenceau***, **Librairie Marcel Rivière. — Ministère des Affaires étrangères...** ***Documents diplomatiques français*** **(1871-1914), 3e série. Tomes II-III (8 février-30 septembre 1912), A. Costes. — Prince de Bülow :** ***Mémoires***, **tome IV, Plon. — C. Malaparte :** ***Technique du Coup d'Etat***, **Grasset. — Ernst Robert Curtius und Arnold Bergsträsser :** ***Frankreich*** **(2 vol.), Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart.**

Ayant à parler ici, dernièrement, de Proudhon, je lui empruntais sa méthode hegelienne : Thèse-Antithèse-Synthèse. Le même procédé serait de mise avec **Clemenceau** esprit aussi complexe, aussi outré, aussi contradictoire que Proudhon. Ce sont deux figures impressionnantes, et le grand tribun l'est peut-être plus encore que le grand agitateur. Mais comme tous ces gens à contradictions violentes et à violences contradictoires vous déconcertent! Nous autres Français, épris de clarté et de logique, nous sommes toujours désarçonnés par les sauts de carpe; par les bonds de pythonisse, si on préfère. Où est le vrai Proudhon? Où est le vrai Clemenceau? Essayons de le voir en nous servant du livre de M. Georges Michon, mais alors avec précautions, car le livre est très tendancieux, étant écrit du point de vue politicien socialiste unifié.

La longue carrière politique de Georges Clemenceau peut, à mon humble avis, se résumer ainsi : Pendant cinquante ans ce fut, soit un exécrable citoyen (de 1870 à 1906), soit un très critiquable citoyen (de 1906 à 1917). Mais à partir du 17 novembre 1917 ce fut un grand Français, et cela efface bien des fautes!... Malgré tout, les fautes existant, l'historien peut les compenser, mais non les nier. Clemenceau qui a toujours parlé de justice, et qui a pris ce beau mot pour titre de son journal, n'aura rien à dire, si cette justice, on la lui rend.

Commençons donc, puisque la chronologie le veut, par le citoyen exécrable. Pendant 35 ans, les années de sa pleine et forte maturité, il ne mérite pas d'autre qualificatif. Son début est piteux. En 1870, il a 31 ans, il voit la France vaincue, envahie et il ne s'engage pas, lui, l'admirateur de Danton et des volontaires de 1792. Ni après Reichshoffen, ni après Sedan, ni après Metz, ni après Coulmiers! Pas même

comme médecin d'ambulance. Son futur ennemi, Déroulède, s'engage, lui, héroïquement le premier jour comme simple soldat dans les zouaves; Clemenceau reste à palabrer dans les brasseries du Quartier latin. Pourvu qu'il ne soit pas réjoui de nos défaites comme un autre de ses futurs ennemis, mais alors très de ses amis, Jules Ferry!

En 1871, il est maire du XVIIIe (Montmartre). C'est sur son terrain municipal que les généraux Lecomte et Clément Thomas sont assaillis, ligotés, injuriés et fusillés. Clemenceau n'était pas là. Il est arrivé trop tard, paraît-il. Il aurait dû être là. Il aurait dû arriver à temps. Mais il ne les aurait pas sauvés! Qu'en sait-on? Mais s'il l'avait essayé, il aurait pu être fusillé avec eux! Et puis? En réalité, il n'aurait pas été fusillé. Il a tellement senti qu'il n'avait pas fait son devoir que, toute sa vie, il est revenu là-dessus, comme Bonaparte sur l'exécution du duc d'Enghien, pour expliquer, expliquer. Il a plaidé, mais il ne s'est pas disculpé.

Pendant plus de vingt ans, de 1871 où il entre à l'Assemblée de Bordeaux, à 1893, où il n'est pas réélu député, il est le chef incontesté et redouté de l'extrême-gauche, et si son rôle peut enthousiasmer les énergumènes de son parti, il ne peut qu'irriter et indigner les bons Français. Tout ce qui, même chez les républicains, a quelque valeur, tout ce qui travaille pour la patrie est l'objet de ses attaques furieuses: Gambetta, Freycinet, Jules Ferry, Goblet, etc., sont tour à tour l'objet de ses injures et de ses calomnies. Il manque nous faire perdre la Tunisie. Il manque nous faire évacuer le Tonkin et l'Annam. Il s'oppose à l'occupation de Madagascar et à la conquête du Soudan. Il nous fait perdre positivement notre part de condominium en Egypte. Le bilan est chargé! Par contre c'est lui qui découvre, prône, impose Boulanger et qui ne le lâche que quand il voit que décidément le brave général est plus populaire que lui...

On a dit que s'il s'était opposé au colonialisme, c'était pour que la France restât plus forte sur les Vosges. C'est en effet la raison qu'il a donnée. S'il avait été bon Français et intelligent Français, il aurait compris que, en se créant un empire colonial, la France augmentait sa force, même sur les Vosges, et qu'en cas de nouveau désastre elle se constituait un moyen

de racheter le restant de la Lorraine... Mais combien les gens qu'on croit intelligents le sont souvent peu! Si Bismarck, qu'on regarde comme un grand homme, s'était contenté, en 1871, de nous prendre la Cochichine et le Sénégal avec nos hypothèques sur le Tonkin et Madagascar, au lieu de l'Alsace-Lorraine, n'aurait-il pas fait, même du point de vue allemand, un vrai coup de génie?

La vie privée de Clemenceau ne nous regarde pas. Toutefois il faut bien noter qu'il a toujours mené une existence que son traitement de député joint à sa fortune personnelle ne lui permettaient pas. Son père, modeste médecin de campagne et louable chef de famille nombreuse (six enfants), ne lui avait laissé qu'un patrimoine médiocre, et il avait non seulement à subvenir à ses besoins personnels qui étaient exigeants, mais encore à faire vivre un journal, lequel, n'ayant ni abonnés ni lecteurs, lui coûtait très cher. Mais certains, confiants dans son étoile et profitant de sa puissance très réelle (rien de plus puissant qu'un chef d'opposition), lui fournissaient tout ce dont il avait besoin. Clemenceau a toujours été entouré de financiers juifs dont le type fut le fameux Cornélius Herz. Celui-ci a obtenu, grâce à lui, de très grosses entreprises d'Etat, sans parler de la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, et en retour il a gratifié son ami des quelques millions qu'il lui fallait. Clemenceau a dit plus tard de lui : « C'était une fripouille finie; malheureusement ce n'était pas écrit sur son nez ». Soit! toujours est-il qu'il a été pendant de longues années entretenu par cette fripouille, qu'il a été copieusement éclaboussé par les scandales du Panama, et qu'il serait resté effondré sous les attaques décisives de Déroulède et de Millevoye, le 19 juin 1893, si ces maladroits vengeurs n'avaient pas parlé des papiers Norton. Ce mulâtre leur avait passé de faux documents sur les relations de Clemenceau avec l'Angleterre. Ce fut un coup de bonheur pour le tribun. Il se disculpa sur l'article trahison et put ainsi ne pas s'expliquer sur les autres. Malgré tout ,il était touché, et trois mois après il restait sur le carreau électoral.

De septembre 1893 à avril 1902 où il rentre au Sénat, il est simple journaliste. D'ailleurs très actif. Jusqu'alors il n'avait guère écrit, même dans son journal. Maintenant il y va de

son article quotidien. Il écrit bien, comme il parlait bien. C'est un excellent polémiste. Pour se montrer bon Français, il est aussi chauvin que Déroulède, s'indignant de la présence de nos cuirassés à l'inauguration du canal de Kiel, demandant la revanche, piétinant Dreyfus qu'il croit alors coupable, mais restant aussi extrême gauche que possible, défendant grévistes, anarchistes, et mordant Ribot, Bourgeois et Méline aussi férocement que jadis Thiers, Gambetta et Ferry. Là-dessus l'affaire Dreyfus éclata, et le voilà aux anges! A-t-il été payé ici comme il l'avait été dans le Panama? la question fait doute. On sait que l'avocat Leblois lui a remis de l'argent, et Anatole France a dit en novembre 1917 : « J'ai eu la certitude que dans l'affaire Dreyfus, Clemenceau était payé ». Ici aussi, il s'en est défendu et je crois que c'est très sincèrement qu'il a marché pour Dreyfus, ou plus exactement contre ceux qui le croyaient coupable et qui étaient ses bêtes noires, officiers, curés, bourgeois, ligueurs patriotes. Mais certainement aussi il a vu là une occasion providentielle de se remettre en selle après une chute retentissante, et il a bien vu, car c'est son attitude dans l'Affaire qui lui vaut l'amitié du parti, son élection au Sénat et un peu plus tard son entrée dans le Cabinet Sarrien.

Au Sénat, de 1902 à 1906, il parle pourtant à tort et à travers et sans donner certes l'impression qu'il pourra être un jour un bon chef de gouvernement. Il avoue d'ailleurs qu'il a eu « un très grand nombre d'opinions successives » et en effet il est impossible de trouver dans sa carrière, même à ce moment-là, où il a pourtant 53 ans, une ligne de conduite un peu judicieuse. Il est aussi injuste pour Delcassé qu'il l'avait été pour Ferry, blâmant le Maroc comme il avait blâmé le Tonkin, déclarant que l'Allemagne y a des droits à sauvegarder et louant le Kaiser de son débarquement à Tanger qui « nous rend l'inestimable service de nous arrêter au bord d'une entreprise insensée »... Mais une fois au pouvoir, tout change! Comme il est de l'autre côté de la barricade, il devient le premier des « flics », et sur le Maroc il parle et agit absolument comme auraient fait Delcassé et Ferry. En ceci il a raison, mais quand il plantait ses crocs dans leur chair, n'avait-il pas tort?

Pendant ces trois ans de pouvoir, 1906-1909, il n'est certainement plus le citoyen exécrable, mais il reste le citoyen très critiquable que je disais. Il n'a aucun doigté, aucune sérénité, aucune continuité. Tout est soubresauts, sauts de carpe et, comme il goguenardait lui-même, incohérence. Avec ça aucune politique sérieuse. Il ne fait rien contre le favoritisme qui sévit dans le monde des fonctionnaires. Il fait tout par contre pour le rachat de l'Ouest, sottise énorme. Même en politique extérieure, il manque nous faire avoir la guerre avec l'Allemagne (affaire des déserteurs de Casablanca) et dans des conditions qui eussent été bien mauvaises, avec une armée non remise de la fièvre affaire Dreyfus et une alliée non remise de la secousse guerre de Mandchourie. En résumé, sauf pour l'attitude très nette contre le socialisme révolutionnaire, le premier Cabinet Clemenceau a peut-être été le plus discutable de tous ceux que nous avons eus de 1870 à 1914.

Pendant les quatre ans suivants (juillet 1909-juillet 1914) Clemenceau est loin de reconquérir l'estime des gens sensés. Il est tombé, démonétisé non seulement par ses incohérences, mais encore par ses violences; son attaque haineuse contre Delcassé qui cause sa chute est vraiment insensée! Jamais Delcassé, au surplus, n'avait parlé à l'ambassadeur d'Allemagne comme lui se vante de lui avoir parlé : « Le rapide pour Berlin est à 8 h. 15! (1)»

Une nouvelle fois, pourtant, il se remet en selle en désarçonnant Caillaux à la suite du coup d'Agadir; seulement il crève de rage en voyant que ce n'est pas lui qui lui succède, mais Poincaré! Celui-ci, il ne l'avait jamais aimé; il l'avait trouvé déjà installé dans le Cabinet Sarrien, mais quand il avait pris la présidence du Conseil, il s'était débarrassé de lui, le remplaçant aux finances par Caillaux justement. Et voilà que Poincaré lui est préféré! Et que, quand il s'agit, un an plus tard, de donner un successeur à Fallières pour la présidence de la République, c'est encore Poincaré qu'il

(1) Je suis persuadé que le mot n'a jamais été dit; nous ne le connaissons, bien entendu, que par Clemenceau, puisque personne n'assistait à son entretien avec le prince de Radolin; en le racontant, il aura voulu se payer la tête de ses auditeurs; jamais un chef de gouvernement ne parla d'une façon aussi déplacée au représentant d'une puissance étrangère!

trouve devant lui! Il y a de quoi bondir de colère, et en effet il bondit. Il avait essayé de lui faire entendre raison. « On parle aussi de vous, mais vous êtes trop jeune; dans sept ans vous serez indiqué ». Or, l'autre fait la sourde oreille. Alors Clemenceau éclate, et lui qui avait fait nommer Loubet (Je vote pour Loubet!) et peut-être Fallières, il espère cette fois faire nommer Pams dont il avait pourtant dit : « Autant voter pour Rothschild. » Mais Pams échoue et Poincaré est élu. Jamais Clemenceau ne lui pardonnera. Il a haï immensément Gambetta, Ferry, Delcassé, mais peut-être a-t-il haï davantage Poincaré.

La guerre éclate. Clemenceau se figure que ceux qui sont au pouvoir vont perdre la France quand lui la sauverait, et sa colère tourne à la fureur. « Mais vous êtes fou! » lui crie Poincaré un jour où le vieux tribun est venu l'insulter dans son cabinet. En effet, Clemenceau est fou, non dans le sens d'aliéné, mais dans celui d'insensé : fou d'orgueil, de haine, d'ambition, mettons aussi d'angoisse patriotique. Ça le remonte un peu dans notre estime. Pendant ces trois ans qui vont du 1er août 1914 au 17 novembre 1917, Clemenceau n'est certainement pas exécrable, on ne l'est pas quand on rugit pour la France et qu'on pleure pour la France, mais combien il est critiquable! Ses violences contre le Gouvernement, contre le Commandement, contre Joffre, contre Castelnau, jusque contre le cardinal Mercier, sont vraiment sans excuses. Comment ses collègues ont-ils pu le conserver à la présidence de la Commission sénatoriale de l'armée? Jusque dans la conduite des opérations, il voit de travers. La manœuvre par Salonique qui aurait terminé la guerre peut-être deux ans plus tôt, il s'y oppose de toutes ses forces. « Les Prussiens sont à Noyon! » ne cesse-t-il de dire. Eh! croyait-il être le seul à le voir?

La guerre se prolonge. Les cabinets se succèdent. Jamais Clemenceau n'est appelé. La rage le ronge. Rage patriotique aussi. Il voit que plusieurs à l'intérieur font le jeu de l'ennemi, quelques-uns consciemment, ce sont des traîtres; d'autres inconsciemment, et d'autant plus dangereux. Ceux-ci, il fonce sur eux, formidable : « Monsieur Malvy, si vous n'avez pas trahi la France, vous avez trahi les intérêts de la

France! » Malvy s'effondre, et Caillaux va s'effondrer à son tour. C'est lui qui était à craindre. « Je n'ai pas eu, dira-t-il plus tard, à m'occuper de Malvy comme j'ai eu à m'occuper de Caillaux contre lequel il a fallu prendre la cognée ». En effet, c'est pour déraciner le défaitisme que Poincaré a dû recourir à Clemenceau. Lui seul, paraît-il, était capable de leur mettre la main au collet.

Ici quelques réflexions. D'abord, quelle grandeur d'âme chez Poincaré qui, oublieux des injures de Clemenceau, fait appel à lui parce que le salut de la patrie est en jeu! L'autre, à sa place, aurait-il été aussi magnanime? Poincaré n'a peut-être pas eu la terrible énergie de Clemenceau, mais comme il lui est supérieur par l'intelligence, la sagesse, la vertu! Sans doute, à ce moment-là c'était de l'énergie qu'il fallait avant tout, mais combien on regrette que Poincaré n'en ait pas eu la toute petite dose qui était nécessaire pour coffrer Almereyda, Malvy et Caillaux! Ce qu'il aurait dû faire à la chute du Cabinet Painlevé? Ceci : donner sa démission de Président de la République en se faisant remplacer par Antonin Dubost et se faire donner mission par celui-ci de former le nouveau Cabinet. Il prenait avec lui Clemenceau comme ministre de la Guerre ou de l'Intérieur à son choix, et alors ils « faisaient la guerre » tous les deux, et de plus, il préparait, lui, l'après-guerre que Clemenceau n'était pas capable de prévoir ni organiser. Clemenceau eût partagé sa gloire d'avoir sauvé la patrie, ce qu'il méritait, mais il ne l'eût pas accaparée, ce qu'il ne méritait pas. Au surplus, il ne faut pas oublier qu'un autre homme avait bien préparé ce salut. Painlevé, ici, a fait beaucoup. Il a nommé Foch et Pétain. Il a chassé Malvy du Cabinet. Il a fait arrêter Bolo. Et il n'est resté que deux mois au pouvoir! Sans la surprise du Chemin des Dames et le grand désastre de Caporetto qui bouleversèrent les esprits, c'est lui qui aurait joué le rôle sauveur de Clemenceau, et c'est lui avec Poincaré que le Parlement aurait déclaré avoir bien mérité de la patrie. Enigme de la vie politicienne : était-il donc si difficile que ça d'arrêter Malvy et Caillaux?

Ne chicanons pas. Clemenceau une fois maître du pouvoir se conduit admirablement. Ah! comme il rachète ses anciens

torts! Certes il reste le même, outré, injuste, agressif, odieux, mais, parce que tout cela c'est pour la France, et la France seule! on lui pardonne tout. Il va avoir près de soixante-dix ans, mais son âme en a vingt! Il fait la guerre, rien que la guerre, mais avait-il été pris pour autre chose? C'était à d'autres, à Poincaré notamment, à préparer l'après-guerre. Clemenceau n'avait qu'à faire la guerre, et il la fait splendidement. Et il couvre Foch. Et il électrise le poilu. Et il rassure le pays : enfin Caillaux et Malvy sont sous les verrous, et les autres sont au poteau de Vincennes. Les victoires accourent. La guerre est gagnée. Clemenceau et Poincaré tombent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Pour ces larmes, que tout soit pardonné au Grand Vieillard!

Oui, il aurait dû quitter alors le pouvoir. Il le disait plus tard : « Si j'avais été intelligent, je serais mort le jour de l'armistice ». Il n'était pas l'homme des négociations diplomatiques. Au cours de celles qui aboutirent au traité de Versailles, il se fit rouler par l'Angleterre et l'Amérique. Peut-être avait-il épuisé toute son énergie contre l'Allemagne. Il ne lui en restait plus pour occuper la Ruhr à la barbe de Lloyd George, ce qui eût été le salut. Conservant le pouvoir, il n'eut même pas la force de renvoyer la Chambre dont les pouvoirs étaient arrivés à expiration depuis six mois. Il se laissa rouler ici par les sous-Malvy et les sous-Caillaux, et il a conservé pendant douze mois cette triste Chambre. (Le miracle de la Marne n'est rien à côté de celui-là : avoir remporté la victoire avec une telle assemblée, que Caillaux et Malvy représentaient parfaitement). Et pendant ces douze mois, cette Chambre déplorable compromit tout, n'osant pas augmenter les impôts, laissant le gouffre financier se creuser, ne se décidant ni à faire faire les réparations par les Allemands, ni à remettre la maison en ordre... Mais ici le gouvernement est plus coupable qu'elle; c'était à lui à dire ce qu'il fallait faire. C'eût été le moment pour réaliser cette révision de la Constitution dont on nous avait rebattu les oreilles pendant toute notre jeunesse. Pourquoi ne fit-on rien?

Si Clemenceau avait quitté le pouvoir le soir de l'armistice, très probablement il eût été nommé président de la République à l'expiration des pouvoirs de Poincaré. En se cram-

ponnant à son maroquin, il gâcha son immense popularité, et se trouva avoir contre lui les insensés qui ne lui pardonnaient pas son mépris pour le socialisme et les sensés qui parfois lui tenaient rigueur de ses violences. On lui préféra un médiocre, Deschanel, qui devait finir bien ridiculement peu après et qui pendant la guerre n'avait pas trop été à la hauteur. Clemenceau dut pousser un rugissant éclat de rire. Du moins se retira-t-il avec une dignité hautaine. Plus jamais ne voulut-il reparaître au grand jour. Il eut raison. Les vieux lions meurent en silence.

Il avait été Le Tigre presque toute sa vie. Mais à partir de 1917 il est Le Lion, ce qui vaut mieux, le Tigre ne reparaissant, et regrettablement, que pour quelques coups de griffe méchants et injustes. On a beaucoup écrit sur ses dernières années. Nous n'avons rien sur sa jeunesse (comment ses idées s'étaient-elles formées?), ni sur sa maturité (comment conciliait-il son amour du pauvre peuple et son goût des jolis rats d'Opéra?) mais nous avons beaucoup sur sa vieillesse. Ah! comme il est devenu sage! Tout ce qu'il avait si longtemps adoré lui apparaît idole. La suppression du Sénat? Il en a fait partie pendant ses quinze dernières années. L'expansion coloniale? Comme il en voit l'utilité maintenant! La politique de Ferry et de Delcassé? Mais il l'a suivie! Le recours à la force publique pour maintenir l'ordre dans la rue? Nul ne l'a plus pratiqué que lui. Le socialisme marxiste? Personne ne l'a attaqué plus âprement. La Révolution bloc intangible? Il n'est plus de cet avis. « Que voulez-vous? Les principes étaient excellents, mais il y avait les hommes! » Parfait, mais c'est exactement ce que disait M. Thiers, et même M. Rouher. Alors tant de violences, tant de haines, tant d'erreurs pour en arriver enfin à la vérité, au bon sens, à la république modérée? Ironie!

Malgré tout, c'est quelqu'un! Et c'est un très grand quelqu'un! Dans ce milieu nauséeux de bas politiciens, il apparaît splendide de force, d'intelligence, d'esprit. Ses conversations intimes, que plusieurs ont recueillies pendant ses dernières années, sont d'une saveur indicible. Et pourtant, malgré tout, il n'est pas sympathique. C'est un haineux. Il a haï loyalement, mais férocement et injustement. Dans les

recueils de ses bons mots, il n'y a que des choses méchantes. Jamais un mot sur l'amitié, sur l'amour, pas même sur l'amourette. Les rats d'opéra n'ont pas dû jouer un grand rôle dans sa vie. Et ses méchancetés, toujours contre des faibles, des inférieurs. Il était de première force à l'épée et au pistolet, et, comme un spadassin, se permettait tout contre ceux qu'il était sûr de tuer ou de blesser sur le pré. Déroulède eut le courage de le lui dire bien en face. Quand il fut ministre, il fut féroce pour ses subordonnés; ses préfets n'osaient quitter leur téléphone ni ses chefs de bureau leur rond de cuir. Mais, avec ses vrais égaux, il était tout miel, tout sucre. Lansing, qui put l'étudier pendant les conférences de la Paix, note : « Il avait toujours soin d'éviter d'offenser quelqu'un dont il craignait la puissance ou dont il recherchait la faveur. Le président Wilson ne lui servait jamais de cible, tandis que ses propres conseillers, même Foch, furent souvent l'objet de facéties ou de rebuffades... Il était, par moments, si hargneux et si sarcastique que ses auditeurs étaient courroucés de voir qu'il saisissait l'occasion de leur présence pour humilier ses subordonnés (2). »

Il est vrai que ses amis ne sont pas logés à meilleure enseigne. Jamais, pas plus pour eux que pour les autres, un mot d'indulgence : toujours la férocité, et quelquefois l'injure. Est-il vrai qu'il flanquait son pied au derrière de Pichon? Je ne veux pas le croire. Mais toujours est-il qu'il s'exprime presque aussi sévèrement sur Mandel ou sur Klotz que sur Cornelius Herz. Un antisémite serait moins mordant. A plus forte raison pour ses rivaux et ses ennemis. On aurait voulu qu'à la fin de sa vie, il eût quelques mots de justice pour Gambetta, Ferry, Delcassé, Poincaré, quelques mots de respect pour Joffre et Foch. Mais ce n'était pas une belle âme.

(2) A toutes les anecdotes qu'on raconte, j'en ajoute une, inédite, qu'on m'a assurée être authentique. Quand il était ministre de l'Intérieur, un pauvre diable de bureaucrate, appelé pour lui parler d'une affaire, s'épouvante en entrant dans son cabinet, bredouille, bafouille... Clemenceau le regarde, le toise, sort de sa poche un billet de 100 francs et lui montre la porte en faisant le geste de regret qu'il n'a pas davantage. C'est peut-être spirituel, et le pauvre diable y a toujours gagné un faflot, mais tout de même s'il avait pris mal la chose, Clemenceau n'aurait eu rien à dire; pourquoi mépriser et insulter les humbles?

Ce n'était pas non plus une grande intelligence. Sa philosophie est simplette et sa littérature médiocre. Ce n'est que par curiosité qu'on lira *Le voile du bonheur* ou *Au soir de la pensée*. Et sa politique fut mauvaise. « Je dois vous dire, avouait-il en 1927 à un étranger, je suis un mélange d'anarchiste et de conservateur dans des proportions qui restent à déterminer... » Mais tout le monde en est là! Et quand on ne sait même pas déterminer ces proportions, on ne se fait pas chef de parti, surtout chef de parti extrême. Anarchiste et conservateur, c'était la formule aussi de Proudhon. Mais combien Proudhon, grand honnête homme, grand bon père de famille, grand penseur, grand écrivain, grande belle âme, lui est supérieur!

Oui, oui, oui. Mais Clemenceau a sauvé la patrie!...

HENRI MAZEL.

§

Les tomes II et III de la 3e série de la publication de notre Ministère des Affaires étrangères sur les origines de la guerre vont du 8 février au 30 septembre de l'année 1912. Le choix des documents qui y ont été compris a été aussi judicieux que dans les volumes précédents et les nombreuses annotations des éditeurs augmentent beaucoup la commodité du recueil. Nulle part d'ailleurs ils n'y sont tombés dans le défaut d'y faire preuve de partialité, ce qui différencie avantageusement leur travail de celui des éditeurs de la *Grosse Politik* dont les notes sont souvent des plaidoyers tendancieux.

Au commencement de 1912, la principale préoccupation des gouvernements européens était la guerre italo-turque. Pour des raisons diverses, aucune grande puissance ne cherchait à y intervenir, mais toutes naturellement se méfiaient des complications et des bouleversements qu'elle pourrait entraîner. En particulier, les ministères des Affaires étrangères français et russe étaient préoccupés l'un et l'autre par le problème de l'appui que donnerait la France à la Russie en cas de complications balkaniques. Au Quai d'Orsay, le sentiment était que le Pont-aux-Chantres nous ayant recommandé

la prudence et les concessions lors de l'affaire du Maroc (1), nous avions le droit de lui faire les mêmes recommandations au sujet de la Turquie. Sazonoff se rendait compte de cette situation et, le 7 février, il demanda à M. Louis s'il pourrait nous faire, « au sujet des éventualités qui menaçaient la paix de l'Orient », des confidences qui ne seraient communiquées à personne. En ayant aussitôt reçu l'assurance, il remit à M. Louis, le 15 février, un papier contenant le programme des conversations qu'il désirait avoir avec nous. Les éventualités qu'il y envisageait étaient d'abord : 1° une crise intérieure gouvernementale en Turquie; 2° une démarche active de l'Autriche (Sandjak, Albanie); 3° un conflit armé entre la Turquie et l'un des Etats balkaniques. Il s'agissait d'étudier activement « jusqu'où » dans ces éventualités on laisserait aller les événements et « par quelles mesures pratiques » on pourrait appuyer une action diplomatique.

Ce sont, concluait M. Louis, les plus grosses questions que la Russie puisse soulever vis-à-vis de son alliée. Mais, pour nous, mieux vaut consentir à les examiner dans des conditions académiques que de risquer d'être entraînés par la rapidité des événements à la suite de la Russie.

Cette appréciation fut complètement approuvée par Poincaré qui y ajouta le 17 :

Nous devons, au cours de ces conversations, attirer l'attention de notre alliée sur les intérêts puissants qui nous attachent fermement au maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman.

Muni de ces instructions, M. Louis eut le 24 février une conversation avec Sazonoff et lui dit : « Il va de soi que vous tenez autant que nous au *statu quo* dans les Balkans. » « C'est le fond même de notre politique », répondit Sazonoff. « Et que vous êtes comme nous d'avis que la France et la Russie doivent s'abstenir de toute initiative séparée. » « Nous sommes plus intéressés que vous à ces questions, objecta Sazonoff, aussi dirai-je plutôt que nous ne devrons prendre aucune décision à votre insu. »

(1) Le 5 juin 1912, l'ambassadeur Georges Louis écrira : « La politique personnelle de M. Isvolsky nous a donné de telles préoccupations pendant la dernière crise marocaine... » En réalité, cette politique était celle de tous les gouvernants russes.

Le bruit ayant couru de préparatifs militaires russes au Caucase (une division fut déplacée), Poincaré demanda à Isvolsky le 13 mars quelle signification il fallait y attribuer et ajouta : « Nous avons toujours interprété l'alliance en ce sens que la Russie ne saurait prendre aucune initiative importante dans les affaires d'Orient sans s'être préalablement accordée avec nous; il ne suffit pas que vous nous ayez prévenus, il est nécessaire que nous nous soyons concertés. » « Il ne saurait y avoir à cet égard aucun doute, répondit Isvolsky. C'est précisément afin d'établir ce concert préalable que M. Sazonoff a remis naguère à M. Louis un questionnaire dont il m'a chargé de conférer secrètement avec vous. » Poincaré n'y consentit, le 14 mars, qu'à la condition d'avoir consulté auparavant le Conseil des ministres, et télégraphia à Vieugué, notre chargé d'affaires, de prier Sazonoff de préciser ses vues, mais, en le faisant, d'avoir présent à l'esprit ce que Berthelot avait répondu en décembre 1895 quand la Russie demanda quel concours elle pourrait attendre de la France au cas où, par l'initiative d'une tierce puissance, elle serait contrainte d'intervenir militairement en Orient :

Un grand intérêt national tel qu'un règlement nouveau de la question qui, depuis 1870, divise si profondément l'Allemagne et la France, serait seul assez considérable pour justifier aux yeux du peuple français des engagements impliquant une action militaire dans laquelle les grandes puissances pourraient se trouver successivement entraînées et où, par suite, notre effort devrait être porté à son plus haut point d'intensité.

Le Conseil des ministres ayant donné l'autorisation d'examiner les éventualités prévues par Sazonoff, Poincaré, le 16 mars, autorisa Vieugué à y procéder, mais en le prévenant que « le gouvernement de la République ne prendrait cependant aucune décision d'ordre pratique sans en avoir conféré avec le Cabinet de Londres ».

Il y avait donc dès lors trois points sur lesquels on attendait des déclarations de Sazonoff. Avant qu'on ait pu les obtenir, Isvolsky, le 1er avril, vint annoncer « à titre très confidentiel » que la Bulgarie et la Serbie venaient de conclure deux accords secrets par lesquels « elles s'engageaient à se porter secours mutuellement en cas d'agression et à mainte-

nir le *statu quo* dans les Balkans. Poincaré conjectura aussitôt que cet engagement en dissimulait un autre pour le cas où le *statu quo* serait rompu et écrivit à Louis que « la situation s'imposait à toute sa vigilance ».

Les efforts de Louis pour tirer une explication précise de Sazonoff aboutirent d'autant plus lentement que le ministre russe comprenait d'après les demandes de son interlocuteur qu'il avait peu de chances de nous faire adopter ses désirs. Le 6 avril, il déclara que « la situation se présentait sous un jour beaucoup moins inquiétant qu'il y avait deux mois, l'Autriche ayant fait des déclarations satisfaisantes et rien n'indiquant actuellement qu'elle veuille agir en Albanie ou rentrer dans le Sandjak ». Si elle y entrait, la Russie ne pourrait « demeurer indifférente », mais « les mesures à prendre dépendraient des circonstances » et « on entrerait en conversation avec nous avant toute décision ». Le 10 avril, Louis résuma la situation avec clairvoyance :

M. Sazonoff a eu surtout en vue de rechercher jusqu'où nous serions disposés à suivre la Russie dans sa politique vis-à-vis de l'Autriche et de la Turquie... Après qu'il a chaleureusement constaté que nous nous en tenons aux termes de l'alliance, il nous dit, comme Lobanoff en 1896, qu'heureusement la situation s'est améliorée... Il reste possible que l'action de la Russie nous entraîne au delà de nos engagements ou mette en péril notre alliance, dont le point faible a toujours été l'Orient... Si le gouvernement russe nous tient au courant de ses initiatives, il les prend sans s'être concerté avec nous et, par conséquent, il n'en peut résulter pour nous aucune obligation. Mais n'eussions-nous plus aucun devoir envers la Russie, *si subitement la guerre devient menaçante entre elle et l'Autriche, et si l'Allemagne déclare, comme en mars 1909, qu'elle soutiendra son alliée, pourrions-nous dire que nous resterons neutres? Ce serait assurer définitivement la domination de l'Allemagne en Europe.* Ainsi, quelque intérêt moral qu'il y ait pour nous à décliner des responsabilités qui ne nous incombent point, *nous ne sommes nullement assurés d'empêcher la guerre en faisant entendre au gouvernement russe qu'il se met en dehors du* casus fœderis *et qu'il agit à ses risques.*

Ce ne fut que le 7 mai que Sazonoff répondit par un aide-mémoire aux questions de Poincaré; il y disait « être persuadé » que si l'Autriche réoccupait le Sandjak, « elle ne le

ferait pas spontanément, mais en guise de réponse à une infraction quelconque du *statu quo*, soit en Albanie, soit du côté des Etats slaves »; pour le cas où elle l'occuperait, il était d'avis que la Russie et la France devraient éventuellement y répondre en établissant aussitôt entre elles un accord (auquel il faudrait tâcher ensuite d'associer l'Angleterre) à l'effet de soumettre l'affaire et ses causes déterminantes à la délibération collective de l'Europe ». Le 13 mai, Poincaré écrivit à Louis « qu'il avait répondu à Isvolsky qu'il acquiesçait pleinement à la proposition russe... Toutefois... l'activité turbulente des Etats balkaniques risquant d'entraîner, par contre-coup, une action de l'Autriche dans le Sandjak, l'appel à l'Europe devrait se produire aussitôt que le *statu quo* de la Péninsule serait menacé par le fait d'un des Etats slaves; ce serait trop tard de n'en appeler à l'Europe que pour répondre à une action subséquente du Cabinet de Vienne », Louis fit connaître cette réponse à Sazonoff le 24 mai : « Visiblement, il eût préféré une adhésion pure et simple, mais il ne contesta pas la justesse de ces observations. »

Préoccupé de sa popularité, Poincaré voulait faire en Russie une visite bien inutile; il avait chargé Louis, en mars, de la négocier. Quand, le 5 juin, Isvolsky annonça « d'un air fort embarrassé » une entrevue du Tsar et de Guillaume, Poincaré fut fort dépité de cette concurrence; il répondit à cet ambassadeur que « l'opinion en serait profondément troublée et qu'un préjudice très grave risquerait d'être ainsi infligé à l'alliance franco-russe et à la Triple Entente ». Il proposa donc le 7 juin la signature d'un engagement comprenant un « pacte général de désintéressement » au sujet de la paix italo-turque pour que « Guillaume trouve la question déjà réglée » quand il verrait Nicolas, mais Sazonoff ne consentit à signer qu'à la condition que les mots « pacte de désintéressement » soient supprimés. Le 22 juin, Poincaré y consentit et le 24 télégraphia que les trois puissances étaient d'accord, mais l'accord, en réalité, ne fut pas signé. La rencontre de Guillaume et de Nicolas à Port-Baltique suivit en juillet : rien n'y fut négocié.

En août, Poincaré alla en Russie et Sazonoff lui traduisit

la convention serbo-bulgare; Poincaré trouva « qu'elle contenait en germe, non seulement une guerre contre la Turquie, mais une guerre contre l'Autriche »; Sazonoff ne le nia pas, mais affirma que « comme la Serbie et la Bulgarie s'étaient engagées à ne pas déclarer la guerre et même à ne pas mobiliser sans l'approbation de la Russie, celle-ci pourrait exercer un droit de veto qui assurerait le maintien de la paix et elle n'y manquerait pas ».

Sazonoff croyait-il à la possibilité de ce qu'il promettait? On ne sait. En tout cas, les Balkaniques (un accord bulgaro-grec avait été signé le 16 mai) étaient bien résolus à agir. L'Autriche le soupçonna et pour l'empêcher le 14 août proposa : 1° de conseiller à la Porte l'adoption d'une politique de décentralisation progressive qui procurerait aux nationalités chrétiennes les garanties qu'elles pouvaient légitimement réclamer; 2° d'agir auprès des Balkaniques pour qu'ils en attendent les résultats. La Porte seule fit des objections à cette proposition : des concessions, elle ne voulait en faire qu'aux Albanais; les Balkaniques les réclamèrent pour leurs compatriotes. Jusqu'au 18 septembre, les grandes Puissances eurent des illusions sur les résolutions des Balkaniques. Le 22, Poincaré proposa à la Russie et à l'Angleterre de s'entendre avec l'Allemagne et l'Autriche pour « localiser» éventuellement le conflit. Mais dès le 25, la Turquie commença à mobiliser; la Bulgarie saisit ce prétexte pour en faire autant le 29.

Dans toutes les négociations de cette période, Poincaré a fait preuve de ce manque de liant, de cette âpreté à demander le plus possible et de cette répugnance à faire des concessions qui ont caractérisé sa politique de 1923 à 1928. Dans sa négociation avec l'Espagne au sujet du Maroc, il inquiéta extrêmement M. Geoffray, notre ambassadeur à Madrid; celui-ci, en juin, crut devoir lui signaler que nos exigences menaçaient d'amener une alliance hispano-allemande.

Le tome IV des **Mémoires** du chancelier prince de Bülow est consacré à *sa jeunesse et à sa carrière de diplomate.* Il y fait preuve du même talent de narrateur que dans les autres volumes; les nombreux portraits qu'il y dessine sont

aussi habilement crayonnés, on y admire autant sa prodigieuse mémoire, tout en s'apercevant parfois que celle-ci a eu des lacunes et que le prince y a suppléé en mêlant des inventions à ses souvenirs.

Bülow naquit à Francfort-sur-le-Main où son père représentait à la Diète le roi de Danemark en sa qualité de duc de Holstein. C'est à la table du père de Bülow que Gortchakov fit la connaissance de Bismarck. Quand ce dernier fut parti, Bülow père dit à Gortchakov : « N'est-ce pas qu'il a de l'esprit ». — « Il en a même de trop, » répondit le Russe. En 1862, Bülow père passa au service du grand duc de Mecklenbourg-Strelitz, puis en 1867, devint représentant du Mecklenbourg-Schwerin à Berlin. Son fils, le futur chancelier, était étudiant à Leipzig et souffrant de la gorge quand la guerre de 1870 éclata; il s'engagea au 7[e] hussards, combattit à la Hallue, à Sapignies, à Bapaume et à St-Quentin; le 8 mars 1871, il fut nommé sous-lieutenant. Le général Loë estimait alors qu'il ferait un bon colonel de hussards, mais son père préférant pour lui la diplomatie, il devint d'abord référendaire, puis en 1873 attaché aux affaires étrangères au Secrétariat d'Etat desquelles son père venait d'être nommé. Sur l'invitation de Bismarck, Bülow fils fréquenta le salon de celui-ci; quand il l'y voyait entrer, « il était saisi du frisson sacré ».

Bülow fut ensuite attaché d'ambassade à Rome et à Pétersbourg. En avril 1876, il revint à Berlin où son père lui apprit que son intention de l'envoyer à Paris avait été contrariée par Holstein. « Qui est Holstein? » demanda le fils au père.

Il s'est trouvé à Saint-Pétersbourg comme attaché auprès de Bismarck. Depuis ce moment, il joue auprès de notre grand chef le rôle que le Père Joseph jouait auprès de Richelieu. Au fond, je ne me sens pas à l'aise avec ce Holstein. Je l'ai déjà dit à Bismarck et je l'ai mis en garde contre ce collaborateur. Mais le prince m'a dit : « Je suis quelquefois obligé de faire du mal, parce que dans ce méchant monde on ne se tire pas d'affaire autrement. A corsaire, corsaire et demi. Holstein est un corsaire, et particulièrement qualifié pour de sales commissions; en même temps, d'ailleurs, il a un talent politique éminent. »

Bülow fut donc envoyé à Vienne, puis à Athènes. Il fut

ensuite attaché au secrétariat du Congrès de Berlin. Il fut à cette époque malade de la gorge et alla pour sa santé à Biarritz. « J'y lus surtout, écrit-il, Treitschke, dont l'*Histoire d'Allemagne* est devenue avec les discours de Bismarck le fondement de ma pensée politique. »

Bülow était un mélange de sentimentalité et d'ambition. Grand, beau et spirituel, il eut dans sa jeunesse quantité de bonnes fortunes; il les raconte discrètement. La principale fut avec la princesse Y... qu'il avait rencontrée à Rome en mars 1875; « elle avait des cheveux châtains et des yeux singuliers, ni bleus, ni noirs, ni verts... des yeux d'ondine ». Le 5 juillet suivant, après une promenade sur le Wolfgang-See, la dame succomba. Le lendemain matin Bülow la quitta et retourna dans sa chambre; il y trouva la lettre lui annonçant qu'il était reçu à l'examen diplomatique.

Au moment où je lisais cette lettre, écrit-il, la princesse entra... elle me tendit ses lèvres. « Lis d'abord cette lettre, lui criai-je, mon travail... a été jugé favorablement. » Elle me regarda effarée, puis éclata en sanglots. « Chez toi, dit-elle, l'ambition passera toujours avant l'amour. »

Elle avait raison, car l'année suivante, sur la demande du père de Bülow, celui-ci rompit avec elle. Vingt-cinq ans plus tard, devenu chancelier, il la revit en Italie où elle vivait dans une extrême pauvreté : elle avait eu un autre amant qui l'avait fait divorcer et ne l'avait pas épousée; Bülow lui adressa quelques belles paroles, mais c'est tout ce qu'il semble lui avair donné.

En novembre 1878, Bülow fut nommé secrétaire à Paris. Il y vit Gambetta chez le comte Roger du Nord :

Gambetta avait alors 40 ans. Au premier abord, il n'avait rien d'imposant. Pour sa taille, qui était moyenne, il était trop corpulent; ses mouvements étaient brusques et vulgaires. Grévy et Ferry, Waldeck et Freycinet avaient plus de dignité... Sa tenue négligée me frappa. Son habit était mal mis, sa chemise sortait en bouffant de son gilet, sa cravate était de travers... Il attira mon attention sur le député Waldeck-Rousseau, et me dit : « Ce jeune homme sera un jour la dernière cartouche de la République. » Après m'avoir invité à aller le voir, Gambetta me serra avec bonhomie la main et se tourna vers les autres invités. Parmi

ceux-ci, il traitait Galliffet d'une façon toute particulière, tout à fait comme un ami personnel...

Ferry était tout aussi brave homme que Grévy, mais il n'était pas aussi sympathique que Gambetta et n'était pas, comme lui, une grande nature... Il était grand, large d'épaules, avec l'air un peu fruste... On l'accusait de sympathies pour l'Allemagne. J'ai entendu moi-même devant la Chambre des gens qui lui criaient : « Bismarck ! » En réalité, Ferry était un chauvin de la plus belle eau. Il a vu plus loin que Bismarck... Profitant de la bienveillante tolérance de l'Allemagne, il mettait la main sur de vastes et beaux territoires de grand avenir. Négocier avec lui n'était pas chose facile. A chaque mot qu'il disait, je voyais qu'il détestait l'Allemagne... Il était foncièrement autoritaire et méprisait en son for intérieur la plate démocratie. Pour lui, la *fraternité* (et surtout la fraternité internationale) était un mot vide, l'*égalité* un pur non-sens...

Ferry était le type du Français de l'Est, robuste et noueux. M. de Freycinet, par contre, était un Français du Midi, aux membres délicats, extrêmement aimable et courtois... Dans son corps frêle vivait une âme forte... Les rapports de notre ambassade avec lui furent bons. Le prince et la princesse de Hohenlohe entretenaient de cordiales relations avec la famille de Freycinet et le prince me dit un jour en plaisantant : « Nous pourrions, en somme, faciliter le rapprochement franco-allemand en faisant épouser Mlle de Freycinet par mon fils aîné. »

Bülow rencontra pour la première fois à Paris le comte Philippe Eulenburg :

Extrêmement bien de sa personne, il était grand, avec de beaux yeux un peu mélancoliques, une voix agréable, d'excellentes manières, toujours naturel, jamais vulgaire, véritable aristocrate et, par toute sa façon d'être, un charmeur. Au point de vue intellectuel, il était tout à fait dilettante, dans tous les domaines... Comme fonctionnaire, il ne pouvait rendre aucun service.

Bülow fréquenta aussi chez le comte Henckel de Donnersmarck :

De très haute taille, large d'épaules, le visage encadré d'une barbe très noire à cette époque, la démarche pesante, les yeux perçants, le plus souvent un sourire sarcastique au coin des lèvres, il attirait tous les regards quand il se promenait sur le boulevard. Il était une incarnation de la force... Contre Bleichröder, qui avait dit que la France pourrait tout au plus payer un milliard, il

soutint qu'elle pourrait facilement en trouver cinq... Après la conclusion de la paix, Bismarck demanda à Henckel s'il voulait devenir ministre des finances en Prusse. Henckel refusa ce poste en donnant comme raison qu'il était sur le point de se marier dans des conditions inconciliables avec une situation officielle : il épousa en effet en octobre 1871, à Paris, la marquise de Païva... J'ai souvent dîné chez eux. Le nombre des plats et la finesse de la cuisine me rappelaient le banquet de Trimalcion... Au milieu des invités trônait sur son fauteuil la comtesse Blanche, décolletée très bas, énorme, fardée, toute couverte de brillants, de rivières et de perles, pareille à une idole de pagode. Mais c'était une femme d'esprit...

Bülow, qui perdit son père en 1879, resta longtemps secrétaire à Paris. « Son grand plaisir était d'y fréquenter les musées et galeries qui sont uniques en leur genre. » Un jour que dans le Salon carré il admirait *les Noces de Cana* de Véronèse, il recontra donna Laura Minghetti et sa fille, la comtesse Marie Dönhoff, qu'il n'avait pas vues depuis longtemps. La fille allait divorcer « pour différences de caractère ». Bülow en tomba amoureux, mais pour l'épouser, dut attendre jusqu'en 1886 l'annulation de son mariage par le Vatican.

A cette époque, il était conseiller à l'ambassade de St-Pétersbourg. Il devint en 1888 ministre à Bucarest, en 1893 ambassadeur à Rome. Il s'y trouvait quand en janvier 1897 Philippe Eulenburg lui offrit au nom de l'Empereur la succession de Marschall, « avec lequel il ne pouvait plus tenir, ayant été trahi par lui, qui manigançait avec les noirs et les rouges comme s'entendent larrons en foire; il fallait qu'il disparût au plus vite, sans quoi, lui, l'Empereur serait moralement et physiquement à bout. » Après s'être fait prier pendant deux mois, Bülow accepta.

Un Italien qui s'est trouvé à Pétrograd lors du Coup d'Etat bolchévique, à Varsovie quand les Russes s'en approchèrent en 1920 et à Florence quand Mussolini marcha sur Rome, d'après ses observations sur ces entreprises et sur d'autres du même genre, a écrit, sur la **Technique du Coup d'Etat,** un livre où il explique que cette opération est souvent beaucoup plus facile qu'on ne se l'imagine. Je suis de son avis.

quoique pensant comme les libéraux qu'un coup d'Etat est un crime quand il est exécuté contre un gouvernement légalement nommé par la majorité du pays.

De la question de droit, M. Malaparte ne s'inquiète pas un seul instant. Il prend l'Etat moderne tel qu'il est souvent : un pouvoir central obéi dans tout le pays, mais sans qu'il existe des groupes organisés ou organisables capables de résister à ceux qui s'emparent des « leviers de commande ». D'après lui, si dans un Etat de ce genre un groupe se saisit d'abord des télégraphes et des principaux moyens de communication, il trouve ensuite l'autorité centrale très faible quand il l'attaque. C'est ce qui fait que Trotzky, qui a découvert cette méthode, a défini l'insurrection : « Un coup de poing à un paralytique. » M. Malaparte croit que par suite la plupart des gouvernements actuels, qui ne sont défendus *que par la police*, sont en réalité très vulnérables et en péril « permanent ». Je suis de son avis.

A cette observation, M. Malaparte en ajoute une autre : Bonaparte a cherché à exécuter son coup d'Etat de Brumaire en conservant à son action une apparence de légalité; M. Malaparte y voit une autre trouvaille; auparavant, c'était un attroupement qui s'emparait violemment du pouvoir; l'exemple venait d'être donné d'exécuter la même opération en abritant la plus grande partie de l'opération derrière des arguties légales.

A part l'exposé de ces deux théories, le livre de M. Malaparte est uniquement historique; il raconte, et d'une façon fort *attrayante*, des coups d'Etat; un de ses plus curieux récits est celui de la tentative de coup d'Etat que Trotsky aurait exécutée en 1927 et qui aurait manqué par suite des habiles mesures de précaution prises par Staline. Trotzky n'en dit rien dans *Ma Vie*. M. Malaparte a-t-il tout inventé ou Trotzky tout caché? Je soupçonne M. Malaparte d'avoir vu souvent plus qu'il n'y a eu.

C'est sur le coup d'Etat de Mussolini qu'il aurait pu surtout nous renseigner. Mais en sa qualité de fasciste, il était obligé à se réduire à être apologiste. Ce qui est caractéristique, c'est

le soin avec lequel il diminue le rôle du roi lors de la Marche sur Rome :

Au bout de 24 heures, écrit-il, toute l'Italie est occupée militairement par 200.000 chemises noires... Partout où les forces de police tentent de les chasser des positions occupées, les attaques échouent sous le feu des mitrailleuses fascistes... 50.000 hommes se concentrent dans la campagne romaine, prêts à marcher sur la capitale... Bien que le loyalisme de Mussolini, qui s'appuie sur une armée révolutionnaire, n'ait pas encore eu le temps de vieillir, un Roi constitutionnel doit le préférer au loyalisme d'un gouvernement désarmé. Lorsque le Conseil des Ministres décide de soumettre à la signature du Roi le décret qui établit l'état de siège dans toute l'Italie, le Roi, paraît-il, refuse de signer... Par la tactique révolutionnaire qu'il avait appliquée systématiquement pendant trois années de lutte sanglante, le fascisme s'était emparé de l'Etat bien avant l'entrée des chemises noires dans la capitale.

Je crois au contraire, avec les adversaires du fascisme, que si le Roi avait signé, l'armée et la police n'auraient eu aucune peine à disperser les fascistes, quoique l'autorité les années précédentes leur eût donné des mitrailleuses. Le roi capitula parce qu'il croyait que Mussolini le défendrait contre les socialistes; il n'avait pas vu *l'autre danger*...

La partie la plus curieuse du livre est celle relative à Hitler, « un dictateur manqué », « une caricature de Mussolini » :

Il s'agit de dire si l'Allemagne de Weimar est réellement menacée d'un coup d'Etat hitlérien, c'est-à-dire de savoir quelle est la tactique de ce Catilina trop éloquent... Encadrées d'anciens officiers de l'Empire, armées de revolvers, de grenades et de matraques (des dépôts de munitions, de fusils, de mitrailleuses et de lance-flammes, sont échelonnés dans toute la Bavière, en Rhénanie et le long de la frontière de l'Est), ses troupes constituent une organisation merveilleusement outillée et merveilleusement entraînée à l'action insurrectionnelle. Soumises à une discipline de fer, écrasées par la volonté tyrannique de leur chef qui se déclare infaillible et qui exerce, au sein du parti, une dictature inexorable, les troupes d'attaque hitlériennes ne sont pas l'armée de la révolution nationale du peuple allemand, mais l'instrument aveugle des ambitions de Hitler. Ces vétérans se voient réduits à servir les desseins ambitieux et les intérêts per-

sonnels d'un politicien éloquent et cynique qui ne saurait concevoir la révolution que sous l'aspect d'une banale guerrilla de faubourg contre des gardes rouges communistes... A Kœnigsberg, Stuttgart, Francfort, Cologne, Dusseldorf, Essen, des officiers des troupes d'assaut hitlériennes m'ont avoué se sentir ravalés au rang de garde prétorienne d'un chef révolutionnaire qui s'entraîne à pratiquer contre ses propres partisans les systèmes de police dont il aura à se servir un jour pour imposer sa dictature personnelle au peuple allemand... Ce qui manque à la révolution nationale-socialiste, ce n'est pas une armée, c'est un chef... Les extrémistes du parti n'ont pas tort de considérer Hitler comme un faux révolutionnaire, un opportuniste, un « avocat » qui s'imagine pouvoir faire la révolution avec des discours, des parades militaires, des menaces et du chantage parlementaire... On accuse Hitler de ne pas avoir le courage d'affronter les dangers d'une tactique révolutionnaire, d'avoir peur de la révolution. Un des chefs des troupes d'assaut me disait à Berlin que Hitler est un Jules César qui ne sait pas nager, au bord d'un Rubicon trop profond pour qu'on le passe à gué... L'esprit de Hitler est réellement un esprit profondément féminin... C'est un homme faible qui se réfugie dans la brutalité pour masquer son manque d'énergie... Ce qui se retrouve chez presque tous les dictateurs... c'est leur jalousie. La dictature n'est pas seulement une forme de gouvernement, c'est la forme la plus complète de la jalousie... Comme tous les dictateurs, Hitler est conduit bien plutôt par ses passions que par ses idées.

Ces appréciations sont réellement curieuses chez un féal de Mussolini. Je crois d'ailleurs que si Hitler ne tente pas de coup d'Etat, c'est parce qu'il sait que Hindenburg en pareil cas, ferait marcher l'armée et la police; c'est parce qu'ils ont eu peur de combattre que Victor-Emmanuel et Alphonse XIII ont fait la fortune de Mussolini, de Primo et de la révolution espagnole. Se rendant compte qu'ils ne sont pas assez forts pour lutter contre la police, Hitler et Hugenberg ont demandé à entrer dans le gouvernement afin de prendre le commandement de la Reichswehr; alors ils exécuteraient facilement leurs plans; c'est ainsi que Mussolini a réussi; mais pour qu'ils entrent dans le ministère, il faudrait que les Social-Démocrates se brouillent avec le Centre; le sort de la Constitution de Weimar dépend donc surtout de la sagesse des Social-Démocrates.

ÉMILE LALOY.

§

Il a paru, voici quelques mois, en Allemagne, un ouvrage en deux forts volumes, sur la France, dont il faut espérer que l'on nous donnera sans tarder une traduction. Nous avons attendu près d'un an une traduction française du livre de Sieburg (*Dieu en France?*) lequel n'atteint pas, et de bien loin, la valeur et l'importance de **Frankreich,** par Ernst-Robert Curtius — l'auteur de *l'Esprit français dans l'Europe nouvelle* — et Arnold Bergsträsser. Car ils se sont partagé la tâche, le premier traitant de la « culture », le second de l'Etat et de l'économie nationale. Disons-le franchement, nous ne connaissons pas de pages écrites par des Allemands sur la France, qui témoignent de plus d'intelligence, d'un plus probe souci de vérité et d'impartialité. Une traduction? Ce qu'il faudrait plutôt souhaiter, c'est qu'une plume française, ou autre, nous donne deux volumes pareils sur l'Allemagne. Alors, on se connaîtrait vraiment, et l'on pourrait commencer à se comprendre, ce qui est nécessaire pour pouvoir s'entendre.

Nous nous en tiendrons, ici, faute de place, à l'exposé de Robert Curtius. Le seul énoncé de ses huit chapitres en montre tout l'intérêt. L'auteur traite successivement de la « conception française de culture »; des « bases naturelles et historiques »; de « la littérature et de la vie intellectuelle »; de « la religion et de l'enseignement »; de « Paris » et résume enfin « les traits saillants de la culture française ». Ce qui domine tout, on le devine, c'est l'éternel débat — ou plutôt la différence, car l'auteur ne veut pas prendre parti — entre la culture et la civilisation. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de juger, mais de confronter. Donc « l'Allemand place la culture au-dessus de la civilisation; le Français la civilisation au-dessus de la culture ». La civilisation — Humboldt l'a déjà noté — c'est la socialisation et la moralisation de l'humanité. « La culture, elle, ajoute, en outre, à cet état social la science et l'art ». Ceux-ci sont sur un plan au-dessus; ils ont leur fin en eux-mêmes. On y peut, on y doit travailler en dehors du bien-être social, même en des époques de barbarie ou de tyrannie. Disons-le sommairement : le Français sent sa dignité d'homme

comme citoyen, comme créature humaine libre en son pays, et voulant affranchir tous les hommes pour le même idéal social. Son but national doit devenir « une formule internationale : civilisation ». Le terme n'est apparu « qu'à la fin du XVIIIe siècle ». La Révolution a dit d'abord : Liberté, Egalité, Fraternité; puis elle a porté le mot d'ordre au dehors, ce fut une mission civilisatrice; Guizot en fut le théoricien en 1830, et a pu écrire : « La France est le cœur de la civilisation ».

Le Docteur Curtius s'est arrêté un jour devant un monument aux morts de la guerre, dans un village de la province française. Il y a lu l'inscription : « A tous ceux qui sont morts pour la civilisation. » Et il remarque : « Ceci donne à ce terme une plénitude, une dignité, une consécration que nous ne saurions imaginer en lui... Seule, parmi toutes les nations, la France entend exprimer, avec ce mot civilisation, ses valeurs, ses biens les plus sacrés. » Vous ne trouverez pas le mot *Kultur* sur aucun monument aux morts en Allemagne. « Le terme est du domaine éducatif. Il ne parle pas au cœur. »

Veut-on un autre exemple qui situe cet état d'esprit?

Nous autres Allemands, nous prisons le travail pour lui-même. Nous prisons sa valeur d'après la façon dont il est conduit. Le Français ne connaît pas cette éthique du travail. Mais nous tombons aussi dans un malentendu contraire. Nous croyons qu'une activité se diminue en n'étant pas exclusive; tandis que la joie de vivre est une valeur indéniable pour le Français. *Le but de la société est le bonheur commun,* dit la Déclaration des Droits de l'Homme de 1795.

André Thérive remarquait dans l'*Opinion* du 30 août 1930, à propos de l'âme allemande et de son éternelle nostalgie de l'avenir, que « la France croit généralement avoir atteint le palier de son évolution, la stabilité. Elle ne demande rien, sinon à jouir de son bonheur ». Et le Dr Curtius, qui s'est promené partout chez nous, et s'est assis, une fois, à une table d'hôte un jour de marché, en province, note qu'en France « la civilisation commence déjà avec le repas. La gastronomie est une part de la culture française. Le menu est le même pour tous, mais il comprend six services. Il est ordonné d'après les règles classiques de la tradition. »

Voilà donc le mot-type, le mot-clef. *La civilisation française est une culture de tradition.* Les morts nous tiennent. La France serait une « gérontarchie ». Les enfants s'y traitent de « mon vieux » (*sic*). Le sentiment de la nature pour les Français, c'est le pieux amour de la terre, cultivée et nourricière, l'amour du laboureur et du jardinier. Traditionalisme, et puis rationalisme sont marques essentiellement françaises. La prudence est une vertu nationale. C'est le Français moyen qui détermine la politique du pays. « En France, il n'y a point de révolutionnaires de la vie courante ». Par souci de sécurité, enfin, la France veut la justice; depuis la fin du moyen âge, il n'y a pas eu, dans l'histoire de France, de séparation entre la raison et la politique. Le Français est conservateur; il n'est ni belliqueux, ni impérialiste. Tout ceci est assez bien vu.

Mais nous ne pouvons continuer à glaner les détails de cette enquête. Il faut en revenir, pour terminer, à l'ultime fond de la question. Le Dr Curtius le limite assez heureusement.

L'idée nationale et l'idée de culture se couvrent très exactement en France. Etat, nation, culture, sont un tout inséparable pour la conscience française. Chez nous, malheureusement, national ne veut pas dire allemand.. Et alors, quand nous parlons de « culture allemande », le Français se hérisse... Il y voit une provocation... Car le Français ne parle pas de civilisation française, mais de civilisation tout court. Il croit en détenir la primauté.

En face de ce qu'il regrette, sinon blâme, comme une stagnation, le Dr Curtius revendique les droits de l'avenir. Il pense que l'esprit nouveau se fera jour d'abord en Allemagne. Ce n'est que là, paraît-il, qu'il y a un vrai « mouvement de jeunesse ». Nous lui répondrons que le danger est de savoir qui ces jeunes écouteront. Louis Börne, un ami de Heine, réfugié comme lui à Paris, en 1830, a fait cette remarque bien juste : « Le peuple allemand est composé de maîtres et d'écoliers. » Et ce qu'il y a de grave, c'est que là-bas les écoliers écoutent toujours et suivent toujours leurs maîtres. Alors, quand il y a de mauvais bergers? L'Allemagne a pu mesurer l'abîme où l'ont conduite les pangermanistes et l'Etat-Major prussien.

E. DE MORSIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Paul Cohen-Portheim : *Angleterre, île inconnue,* traduit de l'allemand par Alice Guénoud; Flammarion. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

C. Spiesse et L. Rigaud : *Psycho-synthèse et occultisme*; Delpeuch. » »

Ethnographie, Folklore

Ulysse Rouchon : *La bête du Gévaudan. La légende. L'Histoire.* Quelques documents inédits; La Région illustrée, Saint-Etienne. » »

Société d'Etudes océaniennes : *Océania,* légendes et récits polynésiens; Commissariat des Etablissements français de l'Océanie. » »

Littérature

Emile Dermenghem : *L'éloge du vin (Al Khamriya),* poème mystique de Omar ibn al Faridh et son commentaire par Abdalghani an Nabolosi, traduits de l'arabe avec la collaboration de Abdelmalek Faraj, et précédés d'une étude sur le Coufisme et la poésie mystique musulmane; Edit. Véga. 20 »

Jean Lasserre : *La vie brûlante de Marlène Dietrich*; Nouv. Librairie française. 10 »

Brantz Mayer : *Les aventures d'un négrier.* Histoire véridique de la vie et des aventures du capitaine Canot, trafiquant en or, en ivoire et en esclaves sur la côte de Guinée. Traduit de l'anglais par Marthe Nouguiere. (Coll. *Choses vues*); Plon. 15 »

Poésie

Marcel Béliard : *Des lueurs sur la vitre*; Lemerre. 15 »

Edouard Gargour : *Soirs de nostalgie*; Boîte postale 1222, Alexandrie. » »

Politique

G. Germanetto : *Souvenirs d'un perruquier,* 25 années de lutte d'un révolutionnaire italien; Bureau d'éditions. 12 »

Questions coloniales

Docteur Sasportas : *Dans les eaux du Pacifique : Tahiti et ses archipels.* Avec de nomb. illust; Commissariat des Etablissements français de l'Océanie. 12 »

Questions médicales

Paul Chavigny : *Psychologie des études médicales et des aptitudes médicales*; Baillière et fils. 20 »

Roman

Paul Achard : *Mes bonnes*; Edit. de France. 6 »
Antoine Aniante : *Enfant hystérique*; La Jeune Europe.
René-Albert Guzman : *Jalousie*. Préface de la comtesse de Noailles; Flammarion. 12 »
Edouard de Keyser : *L'île des seins nus*; Querelle. » »
Mathilde Osso : *La honte de penser*; Les Ecrivains Indépendants; Libr. Piton. 5 »
Edgar Wallace : *L'appartement n° 2*, traduit de l'anglais par France Desportes. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »
Edgar Wallace : *Le roublard*, traduit de l'anglais par Colette-Edmée Desportes. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »
Edith Wharton : *Leurs enfants*, traduit de l'anglais par Louis Gillet; Plon. 15 »

Sciences

A. Travers : *Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales et des étudiants des Facultés des sciences*. Préface de M. C. Matignon; Vuibert.
Tome I : Chimie générale. 20 »
Tome II : Métalloïdes. 22 »

Théâtre

Serge Eyrival : *Le père Boissot*, drame en 4 actes; Edit. du Chandelier, Bienne (Suisse). 3 » (suisses)

Varia

Annuaire Lambert : *Statistique des engrais et produits chimiques destinés à l'agriculture*, onzième fascicule : Années 1928, 1929, 1930; Bureau d'études économiques, industrielles et agricoles. 10 »

MERCVRE.

ECHOS

L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain. — A propos des débuts de Samain. — Sur Courbet. — Sur trois toiles de Courbet. — La Société des Amis de la Prononciation Française du Latin. — Une protestations. — Le Sottisier universel.

Rappelons que **l'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain** aura lieu à Lille, ainsi que nous l'avons **indiqué** dans notre dernier numéro, dimanche 4 octobre à 11 h. 30.

§

A propos des débuts d'Albert Samain.

Mon cher Vallette,

Après une longue absence, je trouve des coupures de presse où il est question d'Albert Samain, de François Coppée et de moi-même.

Je rencontrai Samain fin 1883, au café Corazza où il s'était risqué, timide et inconnu; il me montra des vers, *non signés*, qu'il

avait en poche, *sur ma demande,* et comme j'étais alors secrétaire d'Edmond Lepelletier, chez Valentin Simond, dont le grand quotidien *Le Réveil,* où écrivaient Daudet, Zola, Cladel, Vallès, etc., qui précéda l'*Echo de Paris,* accueillait volontiers les jeunes de talent, dès le surlendemain j'y publiai un sonnet, *Les Dompteuses,* de mon nouvel ami.

Puis je le conduisis à mon cénacle *Nous Autres.* Accueil froid, à cause de son aspect guindé et trop correct. Mais la sympathie vint vite! Puis au *Chat Noir,* qui publia de lui *La Peau de bête.*

Puis il fit connaissance de Paul Morisse, Louis Denise, Antony Mars, vous-même, etc. On l'accueillit, on l'apprécia, on le fêta, même chez Heredia où il fut présenté. Son vers était à l'origine très parnassien.

C'est vous dire que lorsque je le rencontrai rue Lobau, derrière l'Hôtel de Ville, dix ans plus tard, en 1894, je crois, il était déjà fort connu et estimé. Il descendait ce jour-là de son bureau (Enseignement, annexe Lobau) et tenait en main, ficelé pour la poste, un exemplaire de son livre *Au Jardin de l'Infante.*

«A qui envoies-tu cela?

— A François Coppée.

— Tu le connais donc?

— Pas du tout, mais hier, Heredia, qui lui a parlé de moi, me l'a conseillé.»

Quelques jours après, un article de tête de Coppée au *Journal* lançait Samain dans le public.

Ce n'était qu'un supplément «publicitaire» de consécration, ce qui d'ailleurs ne diminue pas le beau geste de Coppée.

Mais il serait inexact de dire qu'il a «découvert» Albert Samain.

Cordialement vôtre. LÉON RIOTOR.

§

Sur **Courbet.**

Paris, le 12 septembre 1931.

Mon cher Alfred Vallette,

Je viens de lire dans le dernier numéro du *Mercure* l'étude d'Auriant *sur trois toiles de Courbet* et je m'empresse de vous dire combien je me suis intéressé à l'aventure de ces trois chefs-d'œuvre, victimes de la pudibonderie. Mon admiration pour Courbet est sans bornes. Cet homme portait en lui le sens inné de l'art de peindre, il est le plus complet et le plus vaste (Delacroix et Géricault mis à part) des maîtres de notre pays depuis cent trente ans.

On n'a pas assez compris que son prétendu Réalisme n'est qu'une vision de la nature à travers la tradition, c'est-à-dire à travers les

plus fameux chefs-d'œuvre de nos musées. Courbet a pu manquer de lettres humaines, mais il avait fait ses classes d'artiste. S'il n'avait point un baccalauréat, une licence ou quelque diplôme doctoral selon l'Université, il était (et ce fut là sa force) nanti des études les plus fortes qu'exige la peinture. Sa manière d'aimer la nature est saine et vigoureuse sans être véhémente, il se distingue en cela de Delacroix, dont l'audace enthousiaste n'atteignait pas toujours la profondeur.

Je m'étonne constamment de cet illettré si grandement poète, et poète pénétrant, qui savait conduire le clair-obscur, la couleur et la forme avec une puissance de vie unique. Qu'il ait songé à entrer dans les domaines les plus interdits comme ceux des vices, cela me semble naturel de la part d'un tel homme, à la fois sincère, naïf et doué. Quand on nous le représente s'étonnant lui-même de ses ouvrages, on n'est point sans tenter de le ridiculiser à nos yeux; et pourtant, moi, j'admire cette candeur, qui me paraît un aveu des plus précieux pour nous. Il y avait en effet dans Courbet un artiste supérieur à Courbet lui-même, et qui surgissait, parfois, à son insu. Cet homme capable d'harmonie, de distinction, de conceptions grandes, surprenait le paysan d'Ornans aux opinions erronées et étroites, et le laisait surpris d'admiration candide. N'y a-t-il point là la preuve même du don surnaturel dont l'art avait gratifié ce naturaliste enragé?

Baudelaire avait bien dû comprendre quelque chose de cela quand il fit de Courbet son ami et son peintre. Ceci nous amène naturellement à une des œuvres de Courbet, que cite Auriant. Je veux dire *Paresse et Luxure*, tableau que je vis exposé à Paris voici un an, non pas chez Durand-Ruel, mais chez Druet. Il existe de Baudelaire des *Femmes damnées* dans les *Fleurs du Mal*, qui me paraissent avoir pu influencer Courbet une première fois dans son tableau de *Vénus et Psyché*. Quelques passages du poème me semblent caractéristiques du tableau :

> Beauté forte à genoux devant la beauté frêle...
> Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
> Le cantique muet que chante le plaisir...

C'est *Delphine et Hippolyte*, dont Baudelaire fit ses héroïnes, que Courbet peint sous les traits de Vénus et Psyché, en 1864. En 1866, il revient sur le même sujet avec la toile appelée aujourd'hui *les Dormeuses*, et autrefois, par le peintre lui-même, *Paresse et Luxure*. Là encore un vers de Baudelaire, tiré du même poème, s'impose pour la femme brune :

> Ses bras vaincus jetés comme de vaines armes...

L'attitude même des *Dormeuses* semble redire ces vers du grand poète :

> Tourne vers moi tes yeux...
> Pour un de ces regards charmants, baume divin,
> Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles...
> Je frissonne de peur quand tu me dis « mon ange »
> Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Mais outre ces vers, c'est l'esprit de Baudelaire même qui semble planer sur cette œuvre du grand peintre et lui donner cette profonde emprise de fatalité et de beauté déchue qui est la grande caractéristique du poète.

Tout est beau dans cet ouvrage, et d'une beauté telle qu'il en devient chaste et nous oblige à le regarder avec une sorte d'amour. Jamais le maître-peintre n'avait porté si haut son sentiment de la forme, sa tendresse humaine. La douleur y sanctifie le plaisir, le désespoir y côtoie le sacrifice; il y a de la vie et du néant dans cette fusion de deux splendeurs et de deux tristesses. Magnificence corporelle et vide mental créé par le mutisme du cœur et la détresse de l'âme.

Qu'il me soit permis, à moi, spectateur frappé d'étonnement par ce magistral ouvrage, de signaler mes craintes sur son état actuel. D'abord les nus m'ont fortement impressionné par leur vérité et leur perfection; mais l'entourage (natures mortes, fonds, draps), m'a paru avoir été lourdement repeint par une main étrangère, et avec une couleur d'un bleu barbare. Que s'est-il passé au sujet de ce tableau? Qui donc a osé porter une main grossière sur lui? Par quelle fantaisie, d'un amateur sans expérience, un dur couteau a-t-il étalé sur l'ouvrage original ces couches de tons à base de bleu de Prusse? C'est là un mystère qui demande à être éclairci. Quant aux admirables corps, ils ont été respectés, et restent un des plus beaux morceaux de la peinture moderne, laissant derrière eux les Manet, Degas, Toulouse-Lautrec et autres peintres de sujets libres. C'est ici que Courbet triomphe avec les maîtres, avec la tradition, avec la nature, avec la vie.

Je tenterai quelque jour de mettre au clair tout ce que j'ai retrouvé de la peinture, de la gravure, de la sculpture dans un poète de génie comme Baudelaire; aujourd'hui je suis heureux de constater qu'il a pu inspirer deux chefs-d'œuvre à Courbet, en l'aidant à braver l'immoralité de ceux qui ont peur de la morale du Beau.

Veuillez agréer, etc...

ÉMILE BERNARD.

§

Sur trois toiles de Courbet.

Le dix-sept septembre 1931.

Cher Monsieur Vallette,

M. Auriant a bien raison de louer Georges Riat dans l'intéressant article intitulé *Sur trois toiles de Courbet* publié dans le dernier numéro du *Mercure de France.* Toutefois, l'ouvrage de Riat, très consciencieux, aurait besoin d'être revu et corrigé. Riat a ignoré bien des choses (*Les Dormeuses,* par exemple). Ce n'est donc pas lui, mais Castagnary, qui semblait désigné pour dresser le catalogue de l'œuvre de Courbet. (Voir à ce propos l'étude sur Courbet que nous publions dans l'*Amour de l'Art,* octobre).

La première toile dont s'occupe M. Auriant est *Vénus et Psyché* ou *Le Réveil* (ou *Les Deux Amies*), qui a figuré à l'Exposition posthume de Courbet, à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1882, non sous le n° 16, mais sous le n° 14, avec ce titre *Le Réveil,* hauteur 1,42, largeur 1,92, signé à gauche ..64, Gustave Courbet. Khalil Bey voulut l'acquérir. « Elle n'était plus à vendre », d'après M. Auriant.

En voici la description. Une jeune femme aux cheveux blonds est couchée sur un lit à baldaquin, le bras droit étendu, la main gauche retenant le drap. Au pied du lit, une femme brune presque nue, à genoux, le bras gauche soulevant une draperie, pour éclairer le corps admirable de sa compagne qu'elle contemple.

Courbet fit une réplique de cette peinture, hauteur 1,41, largeur 1,89, signée à gauche : Gustave Courbet, et datée également ..64. Ici, la femme brune tient sur la main gauche un perroquet blanc, qui regarde la femme endormie. (Anc. collection de Nemès; à M. Gerstenberg, de Berlin.)

Il existe une deuxième variante — à part d'autres études du *Réveil* — : hauteur 0,77, largeur 1 m., signée à gauche G. Courbet. La femme brune, à genoux sur le lit, tente de réveiller la femme blonde, en laissant tomber sur sa tête des pétales de fleur.

Constatons que Khalil Bey n'avait que l'embarras du choix...

Courbet se vit refuser *Le Réveil* au Salon; il en appela au jugement du public en France et en Belgique.

Il écrivait, en 1864, au peintre animalier belge Verwée les lettres qui suivent :

Mon cher Verwée,

Malgré tous mes efforts, il m'est toujours impossible de prendre le gouvernement français au sérieux, et surtout les gouvernants. Par conséquent, si vous voulez établir une exposition d'art sérieux, je suis tout à fait à votre disposition. Vous me demandez un tableau sérieux, je n'ai

rien fait, je crois, de comparable au tableau des femmes que j'ai fait cette année.

Comme ils avaient préconisé qu'il m'était impossible de faire du genre gracieux, ils ont été blessés de ce tableau.

Quant à moi, je vous assure qu'il n'y a aucune indécence. Du reste, si votre vertu s'effarouche, il vous sera loisible de le mettre dans une salle à part, pour tous, avec discrétion, pour ne pas encourager le blâme incompréhensible qu'on a voulu donner à ce tableau.

Le sujet est Vénus, poursuivant Psyché de sa jalousie.

Il faut absolument que vous voyiez, dans votre pays, où l'on aime encore la peinture, ce tableau que je préfère à ce que j'ai fait. Ces deux femmes nues, grandes comme nature, l'une dormant, l'autre venant la voir dans sa jalousie. Celle qui dort est blonde, et celle qui la regarde pendant son sommeil est brune; elles ont des draperies qui cachent toute nudité. Il n'y a pas un seul tableau de la tradition qui soit si peu indécent que ce tableau.

Je compte sur vous, mon cher Verwée, et sur vos compatriotes que j'aime tant, qui me sont si sympathiques, et avec lesquels j'ai tant bu. J'irai vous voir, mais je regrette ce pauvre ami Siouff, que je ne retrouverai plus.

Si cette proposition vous plaît, ainsi qu'à la société qui dirige cette exposition, écrivez-moi. Je mettrai ce tableau à votre disposition. Il est exposé maintenant chez moi, où il y avait jusqu'à cent visiteurs par jour, et qui m'écrivaient pour la plupart que ce tableau était magnifique.

J'espère que vous m'écrirez aussi ce que vous en pensez, car toute la ville d'Ornans l'a vu, sans [faire] aucune objection, et je vous promets qu'il y a plus de mœurs à Ornans qu'il n'y en a parmi les juges à Paris...

...Je vous enverrai des paysages, si vous voulez, un peu plus tard. Il est fort bien encadré (le tableau en question). Faites-le prendre par votre correspondant à Paris, rue Hautefeuille. Et écrivez-moi, et surtout ne me faites pas payer de droits de transport, j'en ai déjà payé pour 1.000 ou 1.200 francs cette année...

Ornans, le 15 août 1864.

Mon cher Verwée,

Il paraît que, par souvenir de la conférence (le tableau intitulé *Le retour de la conférence*, qui avait fait scandale), les curés auraient agi de représailles, et qu'ils auraient obtenu, par l'influence de l'impératrice, que l'on refuse le tableau de cette année : les femmes que je vous envoie.

Je me souviens de l'action que j'ai prise à Gand, à Bruxelles et à Anvers, dans la révolution des libéraux et des catholiques.

Je sais par les journaux que vous ne perdez pas de terrain, je vous fais compliment. Je suis en droit de croire que ce tableau n'aura pas à Bruxelles le même blâme qu'à l'administration des Beaux-Arts à Paris.

Quant au tableau de l'*Enterrement*, il m'est impossible d'accéder à vos désirs, malgré tout mon désir, et l'honneur que vous me faites en le désirant. Le cadre est démoli, le châssis a servi, la toile est roulée, et en mauvais état par le temps.

J'ai donné ordre à mon concierge de délivrer le tableau de *Vénus et Psyché* à M. Carpentier-Desforges, et de l'avertir qu'il était à sa disposition, s'il ne venait pas le chercher avant le temps indiqué par vous.

Veuillez m'avertir de ce qui se passe, à propos de ce tableau qui m'intéresse beaucoup.

Autre lettre, datée du 25 août 1864, et dont nous avons cité un passage dans notre livre, édité chez Crès et Cie :

Mon cher Verwée,

Je vous envoie la lettre que mon concierge m'écrit à propos du tableau : « Les nombreux visiteurs qui sont venus trouvent ce tableau très poli et ne comprennent pas que vous ayez été refusé, car il y avait à l'Exposition cette année beaucoup de nudités... » Adieu, mon cher Verwée, je compte sur vous, tâchez que ce tableau soit reçu à votre exposition. Vous ne pouvez savoir quel plaisir ça me ferait.

Toujours,

G. COURBET.

Le tableau *Vénus et Psyché* n'était donc pas encore vendu à l'agent de change Lepel-Cointet, comme l'a écrit M. Auriant. Il fut exposé à Bruxelles, et revint dans l'atelier de Courbet en 1865. Quelques années plus tard, le maître écrivait d'Ornans à M. Bardenet ces lignes, que j'extrais aussi d'une lettre autographe, de ma collection :

Je désirerais que *Vénus et Psyché* se vendît immédiatement, parce que, d'un jour à l'autre, le tribunal peut forcer M. Lepel-Cointet à prendre ce tableau.

Nous y voilà! M. Lepel-Cointet avait retenu cette toile et n'en avait pas pris possession. Courbet, nous l'avons dit, en fit deux variantes. Alors? Eh bien! il voulut faire beaucoup plus fort pour le riche Khalil Bey, et ce furent *Les Dormeuses, peintes deux ans après Vénus et Psyché, soit en 1866*, l'année où il exposait la *Femme au Perroquet*.

Je me suis laissé dire qu'un vieux littérateur nommé Blanpain, qui approcha Baudelaire, et eut quelques rapports avec Courbet, vit dans l'atelier du peintre une grande toile représentant, disait-il, les *Femmes damnées* de Baudelaire. L'une des deux femmes était agenouillée devant son amie, étendue, les jambes écartées; la tribade, une main avancée, semblait vouloir cueillir le sexe comme une rose. Le visage et le geste de cette femme exprimaient le désir, l'adoration, le respect. D'après Blanpain, ces *Femmes damnées* étaient un « premier état », plus osé, des *Dormeuses*, les mêmes modèles auraient servi pour les deux tableaux, l'une brune, l'autre blonde, et répondant bien ainsi aux types de Baudelaire.

Ai-je confondu *Les Dormeuses*, — toile de grandes dimensions — qui n'ont jamais été reproduites ailleurs que dans mon ouvrage sur Courbet, avec le tableautin que M. Auriant nomme l'*Origine du Monde?* Je ne le crois pas. Je possède une photographie de cette dernière peinture, très belle, dont j'ai donné une description (p. 116), et je prie M. Auriant de relire ce qu'a écrit Edmond de Goncourt

dans son *Journal* (tome VIII, page 64) : « ...Un tableau dont le *panneau* extérieur.., etc. »

Pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Courbet en 1927, la galerie Bernheim-Jeune organisa une exposition d'œuvres du grand peintre. Elle obtint de M. Albert Reverdin, chirurgien à Genève — et non de la Galerie Durand-Ruel, — le prêt des *Dormeuses*. M. Edouard Herriot, familier de la Galerie du Faubourg-Saint-Honoré, consulté sur l'opportunité de montrer ce tableau, — dénommé *Après*, — au public, réprouva ce titre et conseilla à MM. Bernheim-Jeune de ne le point exposer à tous les yeux, c'est-à-dire dans la grande salle du rez-de-chaussée. Nombreux furent alors les « rares privilégiés » qui contemplèrent l'admirable peinture dans un salon du second étage. Nous ignorions l'intervention de Son Eminence l'Archevêque de Paris, mais celle de M. Herriot, nous en sommes sûrs.

Les Dormeuses revinrent à Genève — et non chez Durand-Ruel — où leur propriétaire les conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1929.

L'an passé, les héritiers du docteur A. Reverdin cédèrent le chef-d'œuvre à M. Vallotton, marchand de tableaux à Lausanne, et à la galerie Druet, qui n'hésita point à l'exposer publiquement, parmi les nus de divers peintres, et qui le possède encore.

Avec une bonne poignée de main,

CHARLES LÉGER.

N.-B. — Je possède le catalogue, annoté au crayon, de la *Collection des tableaux anciens et modernes de S. Exc. Khalil Bey* (Paris, Typog. E. Panckouke et Cie, 1867). La préface a été écrite par Théophile Gautier. Les prix de vente ne concordent pas tous avec ceux donnés dans l'*Artiste*, cité par M. Auriant. Il y avait même un quatrième tableau.

§

La Société des Amis de la Prononciation Française du Latin s'est réunie le 7 septembre à l'Exposition Coloniale.

Pour justifier cette réunion, on pourrait s'abriter derrière l'opinion de ces philosophes qui veulent que tout soit dans tout. Il est en effet permis de ne pas voir immédiatement de lien entre cette société et l'Exposition qui a attiré à Vincennes des millions de visiteurs. En réalité, on peut dire qu'il n'y a pas qu'un lien : il y en a deux.

La société a voulu tout d'abord rendre à l'artisan, à l'animateur de cette merveilleuse entreprise, à son membre d'honneur, le maréchal Lyautey, l'hommage qui lui est dû. Quand on considère sa carrière, dont cette Exposition n'est qu'une étape, on ressent la joie

si rare, si précieuse, d'une admiration sans mélange, qui se double d'une vive et profonde reconnaissance.

Le second lien consiste dans cette conviction qu'ont les *Amis de la Prononciation Française du Latin* que, si l'on introduit dans nos protectorats, dans nos colonies, la prononciation italienne, notre œuvre sera rendue plus difficile, parce que notre influence en souffrira. Nous devons pouvoir nous présenter à ceux qu'abrite notre drapeau avec tout ce qui constitue notre physionomie propre. La prononciation française du latin est un trait du visage de la France auquel nous ne saurions permettre qu'il soit touché. C'est pourquoi des adhésions sont venues à la société du Maroc, de Tunis, de l'Algérie, même de la lointaine Madagascar.

La réunion du 7 septembre se justifiait donc pleinement. Des encouragements du maréchal Lyautey, une très belle conférence de M. Pierre Deloncle sur la politique coloniale de la France, ont fait de cette séance un des souvenirs les plus précieux que la société gardera de son action patriotique. — A. BARTHÉLEMY.

§

Une protestation.

Le 16 septembre 1931.

Monsieur le Directeur,

Vous avez dans votre n° du 15 mars 1931, — sous la signature P. Dy., — paraphrasé l'information de *Comœdia* relativement à la rue Octave-Mirbeau.

Comme je suis cité, et en ma qualité de secrétaire général-fondateur de la *Société des Amis de Mirbeau*, et au nom de tous ses membres, j'ai le droit et le devoir de répondre au signataire de l'article précité quand il dit : « Néanmoins, Octave Mirbeau, *palinodiste* avéré et vitupérateur professionnel ».

Cette appréciation à l'endroit d'un illustre écrivain *qui n'est plus* ne peut passer sans une rectification de la part de la Société qui a groupé ses amis et admirateurs et qui tient à honneur de faire respecter, avant tout, sa mémoire.

Vous allez penser, sans doute, que ma protestation est tardive : Cela prouve que je lis mal le *Mercure*.

Votre critique est un bien piètre adversaire, et la flèche de Parthe *post mortem* qu'il décoche à cette grande ombre révèle de sa part une insigne inconvenance.

Je m'en console en pensant au vers :

La critique des sots est l'encens du génie.

Je vous prie, Monsieur le Directeur-gérant, de publier ma lettre

en mêmes caractères et à la même place où a paru l'écho qui m'oblige à cette réponse, et agréez, etc...

JEAN-MAURIENNE.

§

Le Sottisier universel.

Leur histoire récente est un véritable poème, qui attend encore son Ovide pour entonner en leur honneur le *Arma virumque cano.* — *Mercure de France*, 1er août, p. 586.

Chaque nuit, sur le pont, je regarde nos constellations changer de forme. Sans rien connaître à l'astronomie, je sens qu'ici elles ont de nouveaux profils. — GUY DE POURTALÈS, *Nous à qui rien n'appartient, Voyage au pays khmer* (p. 9).

M. le général Palat a terminé ce travail [sur la guerre mondiale] qui forme une œuvre de quatorze volumes in-8, à laquelle il a consacré vingt années de sa vie. — *Echo Pontoisien*, 19 août.

Le comte de Chester — le premier titre du prince [de Galles]... — *Aux Ecoutes*, 30 août.

NOUVELLES POURSUITES EN POLOGNE CONTRE M. VALDEMARAS. — Varsovie. — On annonce de Kovno que M. Valdemaras, qui vient d'être acquitté devant le tribunal, est sous le coup de nouvelles poursuites. — *Excelsior*, 9 septembre.

Dans un café, j'écoute malgré moi des touristes qui, mollement étendus dans des rockings-chairs, s'indignent de la paresse raffinée des Arabes... Tiens, mais ce sont pourtant des Arabes que j'aperçois sur le port, demi-nus dans l'infernale poussière et enfournant le charbon dans les soutes... « Ne trouvez-vous pas, m'a dit mon savant compagnon, que ces fils de Cham paient bien cher l'irrespectueuse moquerie de leur père qui ne put s'empêcher de rire de l'amusante ivresse de Noé!? — *Le Concours médical*, 30 août.

Vieille de trois cent trente-trois ans, cette histoire rappelle que le Roi Soleil, au moins une fois dans sa vie... — *Excelsior*, 10 septembre.

La figure [de Staline] est dure, matoise, avec la lèvre inférieure épaisse, la moustache noire aux crocs allongés, le nez à la courbe rectiligne... — *Le Petit Journal*, 1er septembre.

M. Schapiro expose (*Deutsche Medizin Wochenschr.*, 19 septembre 1930), qu'en prescrivant les préparations d'hypophyse antérieure aux sujets mâles atteints d'insuffisance génitale (anactroïdes, adiposo-génitaux, cryptorchides, etc.), il a influencé favorablement la maternité sexuelle de ces sujets et hâté l'apparition des caractères sexuels secondaires. — *Revue pratique de Biologie appliquée*, mars.

Se préoccupant tout d'abord d'un gîte, il semble qu'elle soit invinciblement, irrésistiblement attirée vers le quartier latin. La vie y est plus libre qu'ailleurs et elle risque moins d'y être en butte à ce genre de galanteries obsédantes auxquelles une femme seule est exposée. Elle s'établit à la frontière méridionale de ce quartier : « Je cherchais un logement, nous dit-elle, et m'établis quai Saint-Michel, dans une des

mansardes de la grande maison qui fait le coin de la place, au bout du pont, en face de la Morgue. — *Le Temps*, 15-16 juillet.

A cette époque un de nos hommes les plus valeureux, une des plus nobles figures de l'aviation française, le commandant Guilbaud, préparait un raid transatlantique par les Açores. Il avait à sa disposition un gros hydravion, le « Latham-47 ». Il le mettait au point à Caudebec-en-Caux, en Bretagne, avec son équipage, le lieutenant de Cuverville, le radiotélégraphiste Brazy, le mécanicien Valette. — *Voilà*, 18 juillet.

Ou encore, on porte en points noirs sur un plan de Paris les endroits où on écrase, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Occident. — *Ric et Rac*, 25 juillet.

Si nous passons à la branche d'Orléans, nous constatons que Monsieur, frère de Louis XIV, eut de sa première union avec sa cousine-germaine, Henriette d'Angleterre, un fils, le Régent, qui fut un type de dégénéré. — Docteur CABANÈS, *Le Mal héréditaire*, p. 30.

La France, ses départements et ses colonies situées dans les cinq parties du monde représentent une formidable association de 100 millions d'êtres humains. — FRANÇOIS COTY, *L'Ami du Peuple*, 30 mai.

LE MILLÉNAIRE DE JEHANNE D'ARC. — Page de titre de *Toute la Terre*, 6 juin.

Qui relit aujourd'hui l'« Adolphe » d'Eugène Fromentin? Très certainement pas plus de dix personnes en France. — *L'Eclair* (Montpellier), 20 août.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.